tome II

– Préface de l'édition sur [illegible]

– Chapitre sur les [illegible] [illegible]
([illegible])

Domfront
209
v. 2
EMRS

MARÉQUITA L'ESPAGNOLE.

Livres de Fonds.

- Andalousia, *par Lottin de Laval.* — 2 vol. in-8.
- Les Comtes de Montgommerry, *par le même.* — 2 vol. in-8.
- Le Grenadier de l'île d'Elbe, *par Barginet* (de Grenoble). — 2 vol. in-8.
- Fleur d'Epée, *par A. de Kermainguy.* — 2 vol. in-8.
- Le Diamant de la Voulvre, *par Louis Jousserandot.* — 2 vol. in-8.
- Le Capitaine Spartacus, *par Paul Féval, auteur des Mystères de Londres.* — 2 vol. in-8.
- Le Duc de Bassano, souvenirs intimes de la République et de l'Empire, recueillis *par Charlotte de Sor.* — 2 vol. in-8.
- Un Secret dans le Mariage, *par madame Sophie Pannier.* — 2 vol. in-8.
- La Poule aux Œufs d'Or, *par Jules Lacroix.* — 2 vol. in-8.
- Le Yacht du Diable, *par Jules David.* — 2 vol. in-8.
- La Femme d'un Ministre, *par Brisset.* — 2 vol. in-8.
- Souvenirs Intimes du comte de Mesnard, *premier ecuyer de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry.* — 2 vol. in-8.
- La plus heureuse Femme du Monde, *par madame Charlotte de Sor.* — 2 vol. in-8.
- La Reine des Voleurs, *par Jules David.* — 2 vol. in-8.
- Tyler le Couvreur *par Paul de Kock.* — 1 vol. in-8.
- Le Château d'Eppstein, *par Alexandre Dumas.* — 3 vol. in-8.
- La Vie d'un Matelot, *par Cooper.* — 2 vol. in-8.
- La Pythie des Hyglands, *Par Walter Scott.* — 2 vol. in-8.
- Le Brigand de la Loire, *par Auguste Ricard.* — 2 vol. in-8.
- Louise d'Avaray, *par Jules de Saint-Félix.* — 2 vol. in-8.
- Le Béarnais, *par Brisset.* — 2 vol. in-8.
- Le Capitaine Lacuzon, *par Louis Jousserandot.* — 2 vol. in-8.
- Le Berger Rol, *par Charlotte de Sor.* — 2 vol. in-8.
- La Reine des Carabines, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- Le Voile Noir, *par Jules Lacroix.* — 2 vol. in-8.
- L'Autel et le Théâtre, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- Lola et Maria, *par madame la comtesse Merlin.* — 2 vol. in-8.
- *Les Anneaux d'une Chaîne, par le vicomte d'Arlincourt.* — 2 vol. in-8.
- Le Comte de Guiche, *par madame Sophie Gay.* — 2 vol. in-8.
- Le Faux Frère, *par la même.* — 2 vol. in-8.
- Le Petit Roi (roman historique), *par Brisset.* — 2 vol. in-8.
- Marie Tudor, *par madame A. Dupin.* — 2 vol. in-8.
- François les Bas-Bleus, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- Nanon de Lartigues, *par Alexandre Dumas.* — 2 vol. in-8.
- Un Grand d'Espagne, *par Jules Lacroix.* — 2 vol. in-8.
- Diane et Sabine, *par Michel Masson.* — 2 vol. in-8.
- Le proscrit des Hébrides, *par Sir Walter Scott.* — 2 vol. in-8.
- Madame de Condé, *par Alexandre Dumas.* — 2 vol. in-8.
- La Vicomtesse de Cambes, *par Alexandre Dumas.* — 2 vol. in-8.
- Charmante Gabrielle, *par Brisset.* — 2 vol. in-8.
- Les Métamorphoses de la Femme, *par X.-B. Saintine.* — 2 vol. in-8.
- Cœur de Lièvre, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- L'Abbaye de Peyssac, *par Alexandre Dumas.* — 2 vol. in-8.
- Raphaël et Lucien, *par Michel Masson.* — 2 vol. in-8.
- La Famille du Mauvais Sujet, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- Le Debardeur, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- Le Trouble Ménage, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.
- Une Gaillarde, *par Ch. Paul de Kock.* — 6 vol. in-8.
- La Belle de Nuit, *par Maximilien Perrin.* — 2 vol. in-8.

Ouvrages sous Presse.

- Bébé, *par Roger de Beauvoir.* — 3 vol. in-8.
- Blanche de Bourgogne, *par madame A. Dupin.* — 2 vol. in-8.
- La Fille de la Montagne noire, *par Sir Walter Scott.* — 2 vol. in-8.

Paris. — Imprimerie de Cossons.

Mme FLORA TRISTAN.

MARÉQUITA

L'ESPAGNOLE.

MÉPHIS.

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marquitalespan02tris

AU PUBLIC,

LE LIBRAIRE-ÉDITEUR.

Le 10 septembre 1838, victime d'un affreux assassinat, d'une cruelle vengeance, madame Flora Tristan fut frappée, dans la rue du Bac, d'un coup de pistolet tiré à bout portant; elle tomba, et reportée chez elle sans connaissance, son état donna pendant plusieurs jours les plus graves inquiétudes

aux amis qui l'entouraient; mais, grâce aux soins de MM. Récamier et Lisfranc, quoiqu'on ne pût extraire la balle qui avait pénétré dans les régions du cœur, toute crainte sérieuse disparut bientôt, et madame Tristan, pendant sa douloureuse convalescence, a pu s'occuper de la publication de Méphis.

L'intérêt si naturel, si légitime, que l'on ressent toujours pour la douleur, éveille alors une sympathie générale et profonde. Tous les journaux, en racontant ce sanglant épisode, parlèrent des *Pérégrinations d'une Paria,* parues depuis quelques mois, et donnèrent à cette œuvre des éloges d'autant plus sincères que beaucoup ne partageaient pas les opinions morales et poli-

tiques que l'on trouve dans quelques pages de ce livre.

Une seconde édition devint bientôt nécessaire à la curiosité des lecteurs, et révéla au monde littéraire l'existence d'une femme dont la plume aussi ingénieuse dans sa philosophie à part, què spirituelle dans le pittoresque de ses observations, devait lui conquérir une place auprès des premiers écrivains de notre époque.

Les *Mémoires* et *Pérégrinations d'une Paria* sont l'histoire de sa vie, de sa vie de paria, car madame Flora Tristan a fait comme Rousseau : elle a écrit un livre qui est elle, elle seule, elle toute entière, et rien qu'elle-même. L'un des plus grands mérites de ce

livre, et qui a dû suffire pour assurer à la seconde édition un succès de vogue, est de nous initier parfaitement dans la nature des provinces de l'Amérique du sud; il en reproduit la physionomie vivante et réelle. Jusqu'alors aucun voyageur n'avait écrit ainsi sur le Pérou; madame Flora Tristan s'est chargée avec bonheur de nous expliquer tout ce que ce pays a de curieux pour nous.

Madame Tristan profite de la longueur de la traversée, qui dura cinq mois, pour nous faire connaître un à un, capitaine, passagers et mousses; et, comme elle peint tout ce qu'elle voit, elle a fait au milieu de ces scènes d'observations écrites avec gaîté, avec

originalité, des chapitres de roman maritime qu'on est tout surpris de lire sous cette plume féminine.

Au Pérou, on visite les villes de porte en porte, les couvents, les églises, les camps des milices; on assiste aux guerres, aux révolutions. Plusieurs portraits, et surtout celui de l'ex-président de la Bolivie, sont l'œuvre d'un pinceau qui peut aspirer à peindre de grands tableaux; et comme devant les chefs-d'œuvre de nos peintres, sans avoir vu les modèles, on sent que ces copies sont fidèles, ressemblantes. Les couvents d'Arequipa, Lima et ses femmes enveloppées dans leur ravissante saya, ont inspiré des pages écrites avec bonheur, et toujours avec passion.

Les *Pérégrinations* donnent une appréciation spirituelle du caractère des Péruviens, une peinture bien sentie de mœurs dont la civilisation n'a pas encore effacé la native originalité; et si l'entraînant, le charme élégant du style de l'auteur, ont produit de délicieux chapitres, quelques pages de confession intime décèlent aussi un cœur froissé, mais compatissant à toutes les infortunes.

On trouvera, nous l'espérons, dans *Méphis,* toutes les qualités qui ont fait le succès des *Pérégrinations :* une conception de haute portée, une imagination ardente, et toujours le même bonheur d'observations.

Les deuxième et troisième volumes des *Mémoires et Pérégrinations* sont

annoncés pour le mois prochain, et pour le mois de janvier, un roman dont le drame se passe au milieu du pays vierge du Pérou. Aussi, nous l'espérons, *La Fille de Lima* héritera-t-elle des succès de ses deux aînés.

UN DANDY.

Qu'est-ce qu'un dandy?... C'est comme un porte-manteau vivant dont les tailleurs se servent pour étaler leurs coupes et leurs façons nouvelles. Marcher la tête haute, le jarret tendu et les coudes en arrière; loucher en lorgnant, grimacer en riant, grasseyer en parlant, beaucoup causer sans rien dire, ou se taire pour avoir l'air de penser; faire des armes comme un spadassin, jouer à la bouillotte comme un homme d'affaires, monter à cheval comme un jockei, nourrir à grands frais vingt jumens et dix maîtresses : tel est, des deux côtés de la Manche, l'être qu'on a baptisé du nom de *dandy*.

(UN PSEUDONYME.)

I.

Toute préoccupée de l'histoire du prolétaire, Maréquita ne se rappelait nullement la promesse qu'elle avait faite au marquis Giulio de Torepa de le recevoir au bout de trois jours; mais la rusée Bernard en avait tenu note : elle se hasarda donc à entrer dans la chambre de madame d'Alvarez avant que celle-ci n'eût sonné.

— Chère Maréquita, lui dit-elle du ton le plus aimable, vous n'avez pas oublié sans doute qu'aujourd'hui vous devez recevoir le marquis de Torepa?..... Il attend, j'en suis

bien sûre, avec une vive impatience l'heure où il pourra se présenter chez vous.... Quel peignoir allez-vous mettre?... Avec tous vous êtes jolie ; cependant je crois que le vert.....

— Oh! interrompit Maréquita, je mettrai celui que vous voudrez; mais le *vert*, jamais!... Fermez-le dans une armoire à part.

Cette circonstance intrigua la duègne ; — elle crut y voir la confirmation des soupçons qu'elle avait conçus. — Bon! j'ai deviné juste, pensa-t-elle; il y a du mystérieux entre ce M. Lysberry et Maréquita...;—et elle se promit bien d'épier attentivement, afin de découvrir le secret. — Méphis lui déplaisait.

Elle choisit ce qu'il y avait de plus élégant dans la garde-robes de sa maitresse, désirant qu'aux yeux de son protégé madame d'Alvarez parût ravissante. Celle-ci était trop absorbée par ses pensées pour faire la moindre attention aux petits manéges de la Bernard. Ensuite, ce que lui avait raconté Méphis, des intelligences du négociant de Rotterdam avec sa dame de compagnie, lui déplaisait fort, et Maréquita voulait éviter, dans ce moment,

d'avoir une explication avec l'incorrigible duègne.

Elle s'habilla machinalement, mit ce qu'on lui présentait, sans avoir l'air de penser à l'effet que tout cela allait produire. — Elle se revêtit d'un superbe peignoir de cachemire blanc, doublé de velours cramoisi. — Les nattes de ses cheveux étaient enveloppées d'un réseau en fil d'argent et soie orange ; — cette coiffure bizarre lui allait parfaitement. — Maréquita se regardait complaisamment dans la glace pendant que madame Bernard l'arrangeait avec un soin tout particulier. — La femme qui aime est si heureuse de se trouver belle ! c'est un moyen de plus pour s'assurer du cœur de son amant ;—et, sans se l'avouer, Maréquita aimait Méphis.

Lorsque le domestique vint annoncer le marquis de Torepa, madame d'Alvarez eut l'air de sortir d'un songe et fit un mouvement qui dénotait qu'elle avait totalement oublié cette visite.

— Mon Dieu, dit-elle, que vais-je lui dire à ce marquis ?....

— Écou ez-le seulement, reprit la duègne.

Le jeune marquis s'était fait l'ami intime de madame Bernard : il savait par elle qu'il avait affaire à la femme la plus bizarre qu'il fût possible de rencontrer, et il avait jugé prudent d'employer les trois jours d'attente à se préparer pour la réception que lui accordait la belle Maréquita. — Gestes et regards, accent et paroles avaient été pour lui les sujets d'études sérieuses devant sa glace, et même il s'était aidé des conseils d'un célèbre acteur de ses amis. Il avait aussi médité profondément sur le costume qu'il devait mettre. — Le style, c'est l'homme, — dit Buffon : pour le marquis de Torepa, la toilette est également caractéristique, et une prose bien cadencée était moins douce aux oreilles du fameux naturaliste que ne l'est aux yeux de notre grand seigneur italien l'harmonie des formes et des couleurs dans la composition d'un costume de bon goût.

Le marquis n'est pas de ces novateurs hardis, de ces marottes de tailleurs, qui, ambitieux de succès, essaient continuellement de

nouveaux costumes et se font siffler au boulevard de Gand, aux Tuileries, ou réussissent à donner le ton. Cependant le fashionable italien n'est pas dépourvu d'imagination, mais en lui l'homme politique domine le dandy, il veut éviter qu'on puisse le soupçonner d'indépendance, et craindrait, même par une forme d'habit, d'afficher son opinion personnelle. Nos plus fameux tailleurs se sont enrichis par ses idées, et cependant lui-même n'en fait usage que lorsqu'elles ont eu des approbateurs. Jusque là il porte scrupuleusement le joug de la mode, quoique parfois il en murmure.

Le marquis avait commandé aux trois meilleurs tailleurs de Paris quatre ou cinq pantalons de diverses étoffes qui différaient dans la coupe et la couleur, autant de gilets et de redingotes. Son chapelier devait aussi lui porter des chapeaux dans les dernières formes. — Enfin le jour de la réception est arrivé, il faut faire un choix et assortir son costume.... — Grande perplexité!!! Le *Journal des Modes*, consulté, constate que la dernière

mode, en mai 1831, exige qu'on mette, en costume du matin, pantalon de nankin, redingote verte, gilet blanc, cravate de couleur et chapeau à petits bords. — Le marquis se soumet; mais ce n'est pas sans regret qu'il laisse de côté les pantalons en coutil écru, en casimir gris bronzé, ou noisette, les redingotes noires à collet de velours qui auraient si bien fait ressortir la couleur de ses cheveux. — La mode commandait, et le marquis n'eût osé la braver, oh! pas plus que l'infaillibilité du pape, son souverain spirituel et temporel.

Lorsque le marquis de Torepa fut entré dans le magnifique salon de madame d'Alvarez et se vit entouré de grands tableaux qui représentaient des personnages en pied, vêtus des riches costumes des cours de Charles V, François Ier et Louis XIV, il se trouva si maigre, si étriqué et tellement pygmée dans sa petite redingote verte, son pantalon nankin et son chapeau exigu, qu'il éprouva peut-être pour la première fois le sentiment de sa nullité. Tout transi, les sueurs froides sur le corps, il sentit ses membres trembler, ses

jambes défaillir. Il regrettait de s'être lancé inconsidérément dans une aventure aussi périlleuse et craignait que sa réputation n'en éprouvât un échec.

Il en était à ces tardives réflexions, quand Maréquita vint à paraître. — Son port noble, sa démarche fière, imposante, la richesse de son costume, l'éclat de sa beauté, produisirent sur l'esprit du marquis un effet magique. — A peine s'il put la saluer, et il resta devant elle sans prononcer un mot.

Bien que le monde eût entièrement faussé l'esprit du marquis, chaque fois qu'il se trouvait dans un de ces moments solennels de la vie, sa fierté native, l'élévation de son ame lui rappelaient qu'il aurait pu être autre chose qu'un *dandy*.

Madame d'Alvarez, habituée à voir ses adorateurs jouer la comédie, prit l'émotion du seigneur italien pour une des mille feintes dont l'avaient fatiguée maintes fois des hommes du plus haut rang. — Heureusement pour le marquis que Maréquita était de bonne humeur : —elle pensait à Méphis...; au lieu de

s'en fâcher, elle fut disposée à en rire.

— Monsieur, dit-elle, d'un ton ironique et badin, madame Bernard, votre introductrice, m'a dit que vous aviez le plus grand désir de me connaître. Puis-je savoir à quoi je suis redevable de cet honneur?

Le fashionable amoureux, sentant bien que sa dame le raillait, faillit mourir sur place. — Il devint rouge, puis pâle, et ne pouvait articuler une seule parole. — Maréquita jouait avec sa cordelière; elle commençait à trouver cette scène un peu longue. Pour faire diversion, elle se leva et alla vers une immense jardinière placée entre les deux croisées, elle y cueillit des fleurs qui poussaient à l'ombre des rideaux de soie, puis revint s'asseoir sur le canapé.

— Enfin, monsieur, vous aviez sans doute quelque chose à me dire, pour m'avoir fait demander avec tant d'instances de vous recevoir ?

— Madame, dit le malheureux marquis sans oser lever les yeux sur Maréquita, mes lettres vous l'ont appris mieux que je ne me sens ca-

pable de le faire.... Ah! puisque vous n'avez pas daigné m'honorer d'une ligne, soyez au moins assez charitable pour y répondre de vive voix.

Ici Maréquita se trouva extrêmement embarrassée, car des quinze ou seize lettres du marquis elle n'en avait parcouru qu'une seule; elle ignorait donc et le langage dont il s'était servi, et ce qu'il pouvait lui avoir écrit. Naturellement très bonne, elle n'aimait à faire de la peine à qui que ce fût, et s'apercevant enfin que réellement le marquis souffrait, elle ne voulut pas aggraver son chagrin en lui avouant qu'elle n'avait même pas lu ses lettres.

— Monsieur le marquis, je désire que nous remettions cette conversation à une autre fois; j'ai un grand mal de tête et ne me sens pas disposée à prêter mon attention à un sujet sérieux.

Ces mots, *à une autre fois*, ranimèrent le marquis. Il reprit un peu de confiance en lui-même et osa lever les yeux sur Maréquita.

— Oh! madame, vous devez me trouver bien stupide! mais devant vous...., vous si

grande! si belle! quel homme ne serait pas anéanti?

J'en connais un...., pensa Maréquita, et celui-là est le fils d'un matelot....

— Monsieur le marquis, vous êtes d'une galanterie et d'une exagération...; mais je pardonne tous ces travers à votre imagination allemande; je suis folle des Allemands, ce sont sans contredit les premiers musiciens du monde.

Le marquis de Torepa devint rouge en reconnaissant que ses lettres n'avaient pas été lues.

— Madame, je n'ai pas eu le bonheur de naître en Germanie : je suis né à Rome, et les Médicis sont mes ancêtres. Habitué, dès mon enfance, à la musique italienne, je la préférais à toutes les autres; mais, puisque vous la jugez inférieure à celle des Allemands, je la renie, afin d'applaudir par dessus tout, avec vous, Mozart, Beethoven et autres.

— Comment, monsieur, avec des cheveux d'un aussi beau blond, un teint rose, des yeux d'un bleu d'azur, et surtout une imagination aussi.... aussi exaltée...., vous n'êtes pas le

compatriote de Goëthe? vous ne posiez pas devant Hoffmann lorsqu'il écrivait ses contes fantastiques?... Alors, qui êtes-vous donc?... Vous pouvez être né à Rome, mais je vous jure que vous n'avez rien d'italien.

Le marquis de Torepa était très contrarié; il tenait beaucoup à son titre de grand seigneur italien, et, à ses yeux, la famille des Médicis l'emportait sur tous les barons de l'empire germanique; mais, en dépit du nom qu'il portait, tout le monde, en le voyant, le prenait pour un *petit Allemand*.

Il était d'une taille au dessous de l'ordinaire, très fluet, et ses yeux avaient cette expression vague, vaporeuse, mélancolique, qui annonce la poésie et une ame qui cherche.

D'abord la présence de Maréquita l'intimida, ensuite ce qu'elle lui dit ayant froissé son orgueil, il revint à son état normal, et alors le marquis de Torepa rappelait assez le courtisan de haute lignée, à l'air superbe, au ton tranchant, et habitué à prodiguer aux femmes des flatteries exagérées, de basses adu-

lations, semblant ainsi affecter de mépriser l'intelligence des êtres auxquels il adresse des éloges aussi grossièrement mensongers.

— Vous désirez, madame, savoir qui je suis. Je vous l'ai déjà dit, j'appartiens à tout ce qu'il y a de grand. Les Médicis sont alliés aux Bourbons et aux principales maisons de l'Europe. Je suis le fils d'un des plus illustres seigneurs de toute l'Italie, le neveu d'un cardinal qui vraisemblablement deviendra pape. — Mon frère aîné occupe à la cour de Naples la première charge ; mon frère cadet est déjà archevêque, et, sans ma santé qui ne me permettait pas de supporter les fatigues de la guerre, je serais devenu, au service de l'Autriche, feld-maréchal. Je vis dans tout le fracas et l'étalage d'un grand luxe, comme un homme qui a cinq cent mille livres de rentes à dépenser. — Ah! cette existence est d'une monotonie bien accablante ; c'est à mourir d'ennui.

—Vous n'aimez donc pas les arts, monsieur le marquis?...

— Ah! quelle injure vous me faites!... Je suis fou de musique, grand amateur de pein-

ture, et je prends beaucoup d'intérêt à la littérature. J'ai souvent des concerts formés des premiers musiciens; je possède une des plus belles galeries, toute composée de tableaux de maîtres, et j'invite constamment chez moi les hommes de lettres qui se sont fait un nom.

— Et cependant vous vous ennuyez?

— Sans doute, et vous allez être convaincue que cela doit être. On ne peut guère passer plus d'une heure par jour dans une galerie, encore est-ce beaucoup; les journaux, la littérature lassent l'attention, et quand deux heures y sont consacrées, on peut se vanter de son application. Le soir, l'Opéra ou le concert dure trois heures; considérez donc de quelle immense longueur de temps il faut encore que je me débarrasse, et dites-moi s'il existe une imagination qui pût y suffire.

— Ah! monsieur, je conçois votre tourment sans l'avoir jamais éprouvé; certes, si vous cultivez les arts de cette manière, ils ne doivent pas répandre un grand charme sur votre existence.

— Comment donc l'entendiez-vous?

— Je vous demandais si vous aimiez les arts *en artiste.*

— En *amateur*, vous voulez dire sans doute?... Comme un des membres les plus distingués de l'aristocratie européenne, je ne pouvais guère, sans compromettre ma dignité, me faire artiste; je pense que les grands seigneurs sont appelés à protéger les arts, mais qu'ils ne doivent pas s'exposer aux sifflets ou aux applaudissements de la foule.

— A merveille! merci de l'explication. Ainsi le rôle des grands seigneurs est de jouir des œuvres du talent, mais nullement de chercher à en acquérir et à cultiver la portion de génie que Dieu leur a départie. Savez-vous bien, monsieur le marquis, qu'à ce compte, c'est un malheur d'être né grand seigneur et qu'il vaut mieux être artiste?

Le marquis de Torepa se mordit les lèvres : alors seulement il vint à se rappeler les instructions de madame Bernard.

— Ah! madame, reprit-il, vous avez raison et j'aurais préféré naître artiste, que de

descendre de Laurent de Médicis, puisque je n'ai pas hérité de sa puissance; pourtant il faut se soumettre à la volonté de la Providence.

— La volonté de la Providence est que nous soyons utiles à nos semblables : elle ne nous accorde le bonheur qu'à ce prix. — Comment l'homme qui laisse toutes ses facultés oisives peut-il leur être utile?... En se condamnant à l'inertie, il publie à la face du monde sa nullité; il tombe du rang que Dieu lui avait assigné. Quoi! monsieur, parce que le hasard de la naissance nous a exemptés de tenir la charrue, nous renoncerions à cultiver notre intelligence, à rien produire d'utile! — nous renoncerions à développer à nos frères la pensée de Dieu!... Ah! plutôt mourir que de vivre ainsi en dehors de la vie intellectuelle... Quel épouvantable suicide que de matérialiser son existence! Tenir son ame captive, n'est-ce pas une horrible impiété! Si telles sont vos pensées, monsieur le marquis, je ne suis plus surprise que la vie vous paraisse monotone.

Le seigneur de Torepa était sur les épines; si ce langage lui eût été tenu par un homme, il se serait précipité sur lui pour l'écraser, — car il se sentait une force de géant. Mais l'habitude qu'il avait de dissimuler sa pensée auprès des femmes lui fit réprimer sa colère, et il répondit du ton le plus humble :

— Ah! madame, vous venez de mettre le doigt sur ma plaie. — Oui, l'idée que je suis inutile, — complètement inutile, me mine, me désespère, me rend horriblement malheureux.

— Eh bien, monsieur, si réellement vous éprouvez ce tourment, que ne faites-vous cesser votre inutilité?

— Hélas! madame, je subis la conséquence inévitable de mon éducation; mes parents m'ont fait élever pour consommer et non pour produire. J'ai mille goûts de dépense qui absorbent tout mon temps de la manière la plus insignifiante, quand elle n'est pas la plus sotte. — Ensuite je ne sais rien faire d'utile, et, avec la meilleure volonté du monde, il me serait aussi impossible de faire de mon temps

aucun usage profitable aux autres qu'à moi-même.

— Quel âge avez-vous, monsieur le marquis ?

— Trente ans, madame.

— A vrai dire, ce serait un peu tard pour songer à devenir artiste ; cependant, à tout âge, avec une forte volonté, on arrive à vivre de la vie de l'ame. N'avez-vous jamais essayé de manifester votre pensée ? connaissez-vous la musique, la peinture, ou pourriez-vous écrire pour la presse ?

— Je vous avouerai que mes connaissances sur toutes ces choses sont assez superficielles. Toutefois, quand j'en parle, c'est avec cette assurance que je tiens de mon rang et de ma fortune.

— Monsieur de Torepa, dit Maréquita, en se levant, je vous plains de tout mon cœur. — Oui, vous devez être bien malheureux. Chacun ici-bas, croyez-moi, porte sa croix, mais chacun peut trouver dans son ame la force de la porter. — Adieu, je vous permets de venir de temps en temps me faire

une petite visite. Nous causerons.... Je ne sais pas trop sur quoi.... Sur la toilette...; oh! c'est cela! Tenez, je n'aime pas votre pantalon, ni votre cravate, — c'est de mauvais goût. — Votre petit chapeau sera cause que le soleil de juin va hâler votre teint. — Ah! je vous en préviens, j'exige, si vous voulez continuer à venir me voir, que vous changiez de costume. — Voulez-vous que je vous en donne un de ma création? — j'y penserai, — je vous en ferai le dessin, je vous l'enverrai, et vous viendrez me voir dans ce costume. — Ah! je suis sûre que vous serez charmant! Adieu, monsieur le marquis; tâchez de ne pas trop vous ennuyer — Que voulez-vous, il faut avoir le courage de la résignation lorsqu'on ne se sent pas capable de persévérer dans de pénibles efforts.

En achevant ces mots, elle lui fit un salut fort gracieux et le congédia du geste.

M. de Torepa sortit du salon de madame d'Alvarez, l'esprit en proie à mille tortures; souffrant tout ce que sa vanité de grand seigneur et sa dignité d'homme pouvaient lui susciter de douleurs. — Pour la pre-

mière fois on venait de l'éclairer sur sa position.

Agité par ses tristes pensées, il descendait l'escalier sans regarder devant lui, lorsque tout à coup un homme le heurte violemment. — Sa susceptibilité se réveille, — et il se trouve face à face avec un individu vêtu fort simplement qui montait avec vivacité.

— Butor! dit le marquis, pourquoi ne faites-vous pas attention où vous marchez?

— Insolent! si je ne vous considérais pas comme un petit fat, si vous étiez dans toute autre maison que celle-ci, d'un soufflet je vous ferais enjamber le reste de l'escalier.

Le marquis, furieux, veut riposter; mais l'étranger sautait légèrement les marches de l'escalier quatre à quatre; déjà il était entré dans l'appartement. — C'était Méphis.

UN PROJET MANQUÉ.

Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

(VOLTAIRE.)

II.

Le lecteur a dû voir avec quelle adresse Méphis attribuait aux pressentiments de l'amour le motif qui l'avait amené au bal de la comtesse de Givry. Cependant il n'y était venu que dans le but de tirer parti de la passion de son ami de Rotterdam. Chaque fois que Méphis en trouvait l'occasion, il ne manquait pas de parler à l'imagination de Maréquita, sûr de se grandir ainsi à ses yeux.

Après la rencontre de Clotilde, Méphis, désenchanté de l'amour, abandonna l'espoir de trouver jamais une femme digne de lui,

capable de comprendre ses grandes pensées sociales et de s'enflammer d'un saint zèle pour seconder ses entreprises rénovatrices. Dès que ce sentiment n'entra plus pour rien dans la pensée de son avenir, il en vint à ne considérer les femmes que comme un moyen dont il se servait selon qu'il le jugeait utile à la réussite de ses desseins. — Lorsqu'il reçut la confidence de la folle passion de son ami, sans connaître la personne qui en était l'objet, il vit immédiatement les avantages qu'il pourrait tirer de cette extravagance, à laquelle il devait déjà la signature du riche Hollandais, et certes, sans cette circonstance, elle ne lui eût pas été offerte.

Il alla donc à ce bal, avec le projet bien arrêté de faire tourner à son profit l'amour que la belle Espagnole avait inspiré au banquier.

Méphis en était arrivé à ce point, qu'il ne balançait plus un seul instant à sacrifier le bonheur ou la tranquillité d'une personne, lorsque ce sacrifice était un échelon pour parvenir à la réalisation de ses projets. — Sa de-

vise résumait toute sa morale et il marchait hardiment vers son but sans se laisser arrêter par rien. — L'expérience l'avait intimement convaincu de l'impossibilité d'organiser le bonheur de tous, sans renverser celui de quelques individus. — C'était donc sans scrupules qu'en attendant la cantatrice Méphis s'efforçait d'exalter la passion de son ami par l'énumération des nombreux obstacles qu'il aurait à surmonter. — Enfin Maréquita parut : et l'on a vu quel effet elle produisit sur l'assemblée.

Méphis l'examina avec toute l'attention d'une personne qui médite l'exploitation d'une autre. — Il fut frappé de son étrange beauté, émerveillé de sa voix, surpris de son admirable talent. — La disparition de Maréquita fit faire mille suppositions sur son compte. — Si elle n'eût été que belle, elle aurait eu tous les hommes pour elle, sans exception, — mais elle avait du talent, et les hommes sont encore assez peu avancés pour redouter et même détester les femmes qui peuvent entrer en lice avec eux.

Méphis recueillit avec soin toutes les conjectures qu'on faisait, et il sortit du bal très satisfait.

Cependant l'impression que Maréquita avait produite sur lui fut si forte, qu'il ne put dormir de toute la nuit. —Les jours suivants, même inquiétude, même insomnie. — L'image de cette femme le poursuivait sans cesse, au point de le distraire parfois de ses grandes pensées; — il lui semblait qu'il deviendrait plus fort s'il était aimé par elle, et que pas un mouvement de découragement n'aurait accès dans son ame.

Méphis avait très bien compris le but de la macération de la chair, prêchée par le Christ. — Depuis longtemps il s'exerçait à dompter ses passions, à ne se laisser gouverner par aucune d'elles, et à s'en servir au contraire comme d'esclaves. Celle qu'il redoutait le plus était l'amour : il savait que l'homme maîtrisé par cette passion ne s'appartient plus; qu'à son insu il est dominé par la volonté d'un autre, et qu'il perd son individualité, qui va se confondre dans celle de l'objet aimé. Il regar-

dait donc comme un acte de faiblesse et de lâcheté de s'abandonner aux mouvements de son cœur. — Aussi, lorsqu'il reconnut que le souvenir de la belle Espagnole prenait racine en lui, il résolut d'user de tous ses efforts pour étouffer ce penchant, de même qu'il l'avait fait de tant d'autres : — l'expérience lui avait appris que, lorsqu'on veut anéantir une passion, il ne faut pas essayer de la combattre, que cette opposition est même le plus sûr moyen de l'aviver. — Lorsqu'il sut Maréquita de retour de la campagne, il se présenta chez elle dans le dessein bien formé de séduire cette jeune femme, de s'en faire aimer, et, selon son usage, de l'employer à seconder ses projets.

Pendant le cours de ses études médicales, Méphis s'était beaucoup occupé de magnétisme. Dans son opinion, le magnétisme ne présentait encore qu'une série de faits dont la théorie restait à découvrir; mais ces faits avaient pour lui l'évidence de la vérité, ayant constaté qu'ils se reproduisent toujours dans les mêmes circonstances. Le discrédit qu'ont

jeté sur cette découverte les jongleries des charlatans n'avait eu aucune influence sur lui, et il s'était appliqué avec zèle à l'étudier. La puissance de fascination, que certains êtres exercent sur d'autres, est une réalité dont il trouvait la preuve en lui-même. Méphis, doué d'un grand ascendant magnétique, s'en servait journellement comme moyen, et obtenait, par cette influence occulte, ce qu'il eût vainement tenté par le raisonnement et toute la séduction des paroles. Son ami, qui était en rapports secrets avec madame Bernard, lui en avait appris assez sur le compte de madame d'Alvarez, pour le convaincre qu'on ne pourrait avoir de chances de succès auprès d'elle, si on n'étonnait pas son imagination, de manière à passer à ses yeux pour un être excentrique. — Armé de sa volonté de magnétiseur, il se présenta donc chez elle, et nous avons vu que cette hardiesse lui avait parfaitement réussi. — Tout alla au gré de ses désirs jusqu'au moment où Maréquita, le dominant à son tour de toute la puissance de son ame, lui avait commandé impérativement de lui dire

qui il était. — Méphis éprouva alors ce que jamais personne ne lui avait fait éprouver : toute possibilité de résistance fut paralysée en lui, et il obéit comme l'esclave obéit à son maître.

Toujours sous le charme de l'être qu'il avait cru pouvoir subjuguer, il raconta son histoire telle que ses impressions la lui retraçaient, sans chercher à en déguiser aucune circonstance. Il lui semblait que Maréquita lisait dans son ame et se serait aperçue à l'instant de la moindre altération. Lorsqu'il eut fini son récit et qu'elle lui demanda, toujours préoccupée par une défiante inquiétude, quel était le motif qui l'avait amené vers elle, Méphis éluda d'abord de répondre à la question, n'osant ni mentir, ni avouer la vérité. L'émotion et le trouble qu'il éprouva lui révélèrent la puissance de l'amour que Maréquita lui avait inspiré : il sentit que son ame, son cœur, toutes ses facultés étaient asservis ; il craignit l'empire de cette femme et douta de ses forces pour y résister. — Maréquita écouta, sans faire nulle observation, l'exposé spécieux

et passionné avec lequel il tourna sa question. Si elle eût insisté davantage, Méphis allait lui dire le véritable motif intéressé qui l'avait conduit chez elle, afin de s'attirer son aversion, son mépris; unique moyen qu'il eût de vaincre l'amour qu'il ressentait. — Mais Maréquita aussi aimait Méphis; elle fut ravie de la brillante conclusion qu'il venait d'ajouter au récit de son histoire. En lui remettant les manuscrits qui contenaient les secrets de sa vie, c'était bien dire à Méphis que, satisfaite de ses explications, elle s'associait à lui sans réserve.

HISTOIRE DE MARÉQUITA.

Mais si la société n'enchaînait pas les femmes par des liens de tout genre, dont les hommes sont dégagés, qu'y aurait-il dans ma vie qui pût empêcher de m'aimer?... Ai-je jamais trompé? ai-je jamais fait de mal? mon ame a-t-elle jamais été flétrie par de vulgaires intérêts?

(*Corinne*, Mme de Stael.)

III.

Il n'existe peut-être pas d'écrits qui s'emparent davantage du lecteur que des *confessions ;* surtout lorsqu'elles sont faites avec bonne foi comme celles de Jean-Jacques Rousseau, ou de madame Roland. On ne peut refuser tout son intérêt à ces existences agitées. La personne qui s'est peinte vit en nous ; et, sans partager ses opinions ou ses goûts, nous sommes tourmentés de ses inquiétudes, jouissons de ses joies, souffrons de ses douleurs.— Méphis s'identifia tellement avec Maréquita par la lecture du petit manuscrit, qu'il lui

semblait ne l'avoir pas quittée depuis son enfance. Sans avoir les mêmes motifs que Méphis, tout le monde eût lu avec autant d'entraînement l'histoire de madame d'Alvarez, sauf à dire après qu'on la trouvait *romanesque*, pour ne pas reconnaître que les faits racontés se reproduisent trop fréquemment dans la société. — Nier les maux réels peut être l'effet de l'erreur; refuser d'y remédier est toujours de l'inhumanité. — Voilà pourquoi tant d'histoires sont qualifiées de romanesques. Si on les admettait comme vraies, il faudrait bien s'occuper de redresser les maux qu'elles signalent.

I.

Voici le récit succinct des évènements qui avaient amené Maréquita à cette exaltation fébrile et en avaient même fait son état normal.

Maréquita, née à Madrid, fille d'une célèbre cantatrice italienne, perdit sa mère en naissant. La pauvre orpheline resta à la charge de son grand-père, musicien habile et savant compositeur, qui se retira à Séville, où il vécut dans l'aisance avec le produit de son art. Le vieillard se livra avec amour à l'éducation musicale de sa petite-fille, et celle-ci profita si bien de ses leçons, qu'à dix-sept ans

elle était déjà une artiste des plus distinguées.

Parmi les élèves du vieux musicien se trouvait un jeune homme nommé don Olivera d'A.... Il devint amoureux de Maréquita. Celle-ci l'aima avec toute la passion dont son ame ardente était capable. — Olivera appartenait à une des plus puissantes familles d'Espagne : il vivait à Séville chez une vieille tante, oublié de son père, ambassadeur à Naples et tout occupé des intrigues de sa cour.

Cet amour commençait à donner de sérieuses inquiétudes au grand-père : il craignait que sa petite-fille ne devînt, comme sa mère, victime de la séduction de quelque grand seigneur. Il lui fit observer le plus doucement possible, car il adorait cette enfant et craignait par dessus tout de lui causer la moindre peine, qu'Olivera était d'une trop grande et trop orgueilleuse famille pour jamais consentir à épouser la fille d'une comédienne.—La jeune Maréquita jugeait des choses de ce monde d'après son cœur : son imagination ne comprenait pas comment des distinctions de rang peuvent séparer deux êtres qui s'aiment; et la

pauvre enfant, qui n'avait jamais été à même de connaître l'extravagante importance que les hommes attachent à ces distinctions, traitait les craintes de son grand-père de folies.

Parmi les nombreux adorateurs que la beauté de Maréquita et son talent réunissaient autour d'elle, se trouvait un Portugais. Cet homme avait la réputation d'un homme de mérite et jouissait de la confiance de sa cour. Le chevalier don Francisco d'Hazcal avait environ cinquante ans; il était bien conservé et usait de toutes sortes de cosmétiques dans les soins de sa personne. L'amabilité de ses manières, son esprit vif et piquant qui s'exerçait à tout avec une brillante facilité, sa longue expérience du monde, l'habitude de fréquenter la meilleure société en faisaient un homme d'un commerce séduisant, et plus ha bile dans l'art de plaire aux princes, plus adroit pour perdre un rival, que jamais courtisan ait pu l'être.

Le chevalier d'Hazcal s'impatronisa adroitement dans la maison du vieux musicien, s'empara de son esprit et gagna toute sa con-

fiance. — Il sut également s'insinuer dans les bonnes grâces de Maréquita et devenir presque son ami, en ne lui parlant que de son art. Il avait réussi même à lui inspirer une telle sécurité qu'il devint son confident intime. — L'imprudente jeune fille lui laissa voir l'amour qu'elle avait pour don Olivera. Une fois en possession de ce secret, le chevalier ne tarda pas à obtenir aussi toute la confiance du jeune homme.

Le chevalier d'Hazcal, vieilli dans les cours, portait à l'extrême l'immoralité et le rare talent de tout feindre; de contrefaire le génie, la vertu, la science; de prendre tous les masques, toutes les apparences. C'était le courtisan-type, avec sa surface polie, son cœur d'acier et son ame infecte. — Ah! sans doute, si les courtisans ont d'autres moteurs que des appétits sensuels, s'ils possèdent aussi des ames, ces ames doivent être de méphitiques émanations destinées à corriger les peuples et les rois par les maux qu'elles font naître.

Depuis longtemps le chevalier était l'*ami du prince;* il ne reculait devant rien, ne

trouvait d'impossibilité nulle part : c'était l'homme admirable. — Successivement gorgé par trois rois de richesses que ses vices avaient promptement épuisées, il sentait le moment de la retraite s'approcher, et frémissait à l'idée qu'il lui faudrait renoncer à cette vie d'intrigues, de luxe, devenue pour lui une nécessité.

Son séjour à Séville cachait-il une mission secrète?... On l'ignorait. — Il vit Maréquita dans un concert, et fut émerveillé de sa beauté et de son talent. — Cette jeune fille lui plut : il pensa que ce ne serait pas pour lui une mauvaise spéculation de l'épouser. — La fierté, la vertu qu'il rencontra en elle l'étonnèrent et lui firent pressentir les obstacles qu'elles opposeraient à ses projets. — Mais ce n'est pas un courtisan qui désespère facilement de corrompre le cœur, d'avilir l'ame. — Plus il entrevit de difficultés, plus il travailla activement à étouffer la sensibilité de la jeune fille et à abaisser l'élévation de son caractère.

Don Olivera était une de ces natures froides, silencieuses, timides et même craintives : excellent pour obéir, il eût été incapable de

commander. — Prendre jamais une détermination, sortir des voies battues, lutter contre les obstacles, marcher d'un pas hardi dans la direction du progrès, était au dessus de ses forces. Dans son caractère une grande paresse d'esprit, un entêtement sans raison, se joignaient à la faiblesse; enfin don Olivera ne se faisait distinguer que par une loyauté scrupuleuse, telle que la société n'en offre plus de modèle. — Un pareil être, sans doute, n'avait rien de ce qu'il fallait pour inspirer une passion violente, et surtout à une femme comme Maréquita. Mais telles sont les bizarreries du cœur, que cette froideur même, qu'elle espérait vaincre, enflammait son imagination.

Les hommes ont écrit des milliers de volumes sur l'amour, et la question, inépuisable, incompréhensible, présente sans cesse de nouveaux phénomènes. — Demander qu'est-ce que l'amour? — c'est demander, — qu'est-ce que Dieu? — Nous sentons l'un et l'autre selon nos facultés; mais nous sommes des êtres finis, et ne pouvons comprendre ni expliquer l'infini. — Comme tout est mystère dans

cette divine puissance, l'amour vrai, celui qui provient de l'ame, est précisément celui dont on ne peut assigner la cause.

La passion de Maréquita était de cette nature; don Olivera ne se faisait remarquer ni par l'esprit, ni par la beauté : il répondait aux lettres passionnées de son amie par de longs raisonnements bien froids, bien méthodiques : il s'effrayait de l'ardeur de son amour, la grondait et finissait toujours par la prier de *l'aimer moins*.....

A cette lecture, Maréquita froissait, déchirait la lettre, s'arrachait les cheveux et se désespérait; — puis elle rajustait les morceaux de papier, les arrosait de ses larmes, et faisait une réponse encore plus passionnée.

Parfois son grand-père lui disait : — Pauvre enfant! quel charme trouves-tu donc à aimer cet Olivera?... il n'est point aimable du tout, n'a aucune attention pour toi; de tous les jeunes gens qui t'entourent, il est le moins beau, le moins galant, et, je dois te le dire, je doute qu'il t'aime.

La malheureuse Maréquita, tout en lar-

mes, répondait : — Mon bon père, ne me demandez pas *pourquoi* je l'aime...., je n'en sais rien, moi..., mais je l'aime, voilà tout..., je l'aime plus que ma vie. ..

Il y avait près d'un an que le chevalier d'Hazcal était à Séville, lorsque toute la ville fut bouleversée par suite de quelques arrestations qui se firent. — On disait que les chefs des *carbonari* avaient organisé une vaste conspiration contre la vie du roi et voulaient proclamer la constitution de 1812.

Le chevalier entra un matin tout ému dans la chambre de Maréquita. — Chère amie, lui dit-il, j'ai un grand malheur à vous annoncer...., don Olivera vient d'être arrêté!

— Arrêté! s'écria-t-elle, et pourquoi?....

— On ne le sait pas encore exactement, on le dit compromis dans la conspiration des carbonari contre la vie du roi.

— Olivera assassin?... ah! monsieur, cela est impossible!

— Je le pense comme vous; mais, ce qui le compromet dans cette malheureuse affaire, c'est sa liaison intime avec don Eusebio de

Torrez. Ce dernier est très certainement chef des carbonari.

Cette nouvelle jeta Maréquita dans un horrible effroi.—Son imagination, prompte à s'alarmer, exagérait la position critique de son amant et le lui peignait déjà comme mort. — Dans son désespoir, elle s'adressa au chevalier et le supplia de lui indiquer un moyen de sauver Olivera.

— Le sauver!.... hélas! ma chère enfant, je ne vois aucun expédient, et ma protection, dans cette circonstance, est tout à fait insuffisante.—Cependant, à cause de vous, je veux bien solliciter pour lui.

Deux mois après, les conspirateurs furent transférés à Madrid et passèrent en jugement.

Depuis leur arrestation, le chevalier avait déployé un grand zèle dans l'intérêt de don Olivera. — Il partit aussi pour Madrid, afin de le servir de toute son influence auprès des juges.

La triste Maréquita n'éprouvait aucun répit à sa douleur. Sa cruelle anxiété durait jour et nuit. — Cette séparation, le danger que son

amant courait, semblaient redoubler son amour. — De son côté, Olivera se montrait si tendre, si reconnaissant dans ses lettres, qu'elle pouvait enfin se croire aimée comme elle le désirait, et cette certitude rendait son isolement plus affreux. — Quatre longs mois s'écoulèrent dans ces agitations.

Le jour où les accusés devaient paraître devant leurs juges arriva.—La pauvre Maréquita n'eut pas la force de lire les journaux. — Le surlendemain au soir, elle était dans son petit salon, triste, abattue, silencieuse; dans l'espoir de la distraire de ses chagrins ou d'en adoucir l'amertume, son grand-père lui faisait de la musique, lorsque le chevalier d'Hazcal entre précipitamment.

— Quelle nouvelle?...

— Maréquita, tout est perdu!...

A ce mot, l'infortunée croit son amant condamné à mort;— elle ne peut supporter cette affreuse certitude, son ame se brise, ses forces l'abandonnent, elle tombe roide sur le plancher. — Tandis qu'ils lui prodiguent des soins, le chevalier dit à la hâte au vieillard

qu'il sait positivement qu'Olivera sera condamné à mort ou aux galères perpétuelles, et qu'il s'est empressé de venir, parce qu'il y a un moyen de le sauver.

— Lequel?...

— Affreux pour votre fille.

— Parlez!

— Je n'ose vous le dire....

— Parlez, parlez, mon cher monsieur.

— Eh bien!.... la beauté de Maréquita peut sauver son amant. — Le secrétaire d'État, ministre de la justice, est venu passer deux mois ici, peu de temps avant cette maudite conspiration. — Il a été charmé de la voix et de la beauté de votre fille....; il m'a dit qu'à ce prix.... il répondait de l'acquittement du jeune homme.

— Grand Dieu! s'écrie le vieillard; — et si mon enfant se donne à cet homme pour sauver la vie à son amant, elle est déshonorée....; ni Olivera, ni personne autre ne voudra la prendre pour sa femme.

Le chevalier respira : il avait atteint son but.

— Vous vous trompez, reprit-il, en disant que personne ne voudra la prendre pour sa femme; si mon alliance ne vous déplaît pas, je m'offre à l'épouser ce soir même.

Et aprés une pause d'un instant, il ajouta :

— D'ailleurs, je ne peux *décemment* me permettre d'annoncer sa visite au secrétaire d'État qu'en la présentant sous le titre de ma femme; je serai sûr alors que son excellenc remplira son engagement.

Cependant il fallait expliquer à Maréquita la voie qui lui était ouverte pour sauver son amant; — le pauvre vieux père n'en eut pas la force. — L'officieux chevalier s'en chargea; il avait toute sa vie recherché ces sortes de missions dans lesquelles il excellait. — Son talent s'était développé à la cour, mais il tenait de la nature ses dispositions, et, eût-il été simple artisan, il aurait également trafiqué de sa femme, de sa fille, et son ame profondément vile eût trouvé le moyen de cacher ses bassesses sous des dehors hypocrites.

— Ah! ah! répétez......, s'écriait la malheureuse enfant presque folle d'épouvante,

d'horreur, de désespoir; quoi! pour sauver la vie d'Olivera, il faut que je perde son cœur?... il faut que je m'avilisse..., et qu'ensuite je me tue...

La douleur de cette noble et belle créature aurait ému le rocher qui brave la tempête, et voit souvent le naufrage; mais elle frappait comme un vain son le cœur d'Hazcal; le chevalier était aussi inaccessible à la pitié qu'au remords, et son ame gangrenée avait toujours plané au milieu d'une atmosphère de vices et de corruption.

Le lendemain, à cinq heures du matin, Maréquita se rendit, accompagnée de son grand-père et de deux témoins, à la chapelle de *Santa-Maria* : elle y fut mariée par le curé de la paroisse; puis la messe qui consacrait cette monstrueuse union terminée, elle monta dans la chaise de poste du chevalier et partit pour Madrid.

II.

Du moment où la résolution de Maréquita fut irrévocablement prise, elle cessa de verser des larmes; sa physionomie retrouva même cet air de sérénité et de gaîté qui manifestait la candeur de son cœur, la pureté de son ame. — Arrivée à Madrid, elle se reposa à peine quelques instants et pria le chevalier de la présenter au duc don Luiz de V....., ministre de la justice, de qui dépendait la vie de son amant. — Le duc la trouva plus belle encore qu'il ne l'espérait, et lui promit que don Olivera serait acquitté...

Le lendemain de cette même nuit, on devait prononcer le jugement des accusés. — Maréquita écrivit ce billet à Olivera :

« Bannissez toute inquiétude, et que la paix entre
» dans votre ame pendant que vos juges délibéreront
» sur votre sort. — *Vous serez acquitté.*

» Adieu Olivera ; mon amour pour vous était trop
» grand, et ne pouvait être satisfait sur cette terre.

« MARÉQUITA, *femme du chevalier d'Hazcal.* »

Chez les femmes le fanatisme du dévouement n'a point de bornes, dès que l'amour l'inspire : il double leur force, leur donne une énergie toute-puissante et les rend souvent capables des plus grandes choses. Mais cette force dure juste le temps nécessaire pour effectuer l'acte d'abnégation qu'elles ont entrepris, ensuite elles tombent comme anéanties.

Maréquita revint calme de l'hôtel du duc de V.....—Je crois à la parole du duc, monsieur, dit-elle au chevalier. Le vieux courtisan peut

être un débauché, — avoir le cœur assez perverti pour chercher le plaisir dans les bras de l'infortunée jeune fille qu'il achète, et jouir des baisers qu'il donne à la victime qu'il assassine; — mais j'ai reconnu en lui un fonds d'honneur qui se décèle, et je suis sûre qu'il ne me trompera pas; — maintenant que j'ai payé la rançon de mon amant au prix du repos de ma vie entière, je vous en supplie, monsieur, arrachez-moi d'ici.. , montrez-moi la preuve de votre amitié en m'emmenant au plus tôt loin des lieux qui me rappellent cette horrible nuit.....

Le chevalier ne demandait pas mieux. — Ce n'était pas à Madrid, mais à la cour dissolue de Lisbonne qu'il voulait produire *sa femme*..... — Il fit préparer le départ à la hâte, et le lendemain ils arrivèrent à Séville, où Maréquita avait voulu passer afin de prendre son grand-père avec elle.

Le duc remplit fidèlement sa promesse : — il acquitta le prix de sa nuit de volupté, en remettant le seigneur don Olivera en posses-

sion de sa liberté, de ses honneurs et de sa fortune.

Cependant la lettre de la malheureuse jeune fille rendit Olivera tellement jaloux, tellement furieux, que, si cette lettre lui eût été donnée à l'audience, il se serait très certainement écrié, en entendant prononcer son acquittement, — qu'il était coupable, et que son absolution avait été *achetée* par les faveurs de son amante!!!... Heureusement, le chevalier d'Hazeal pensait à tout et avait jugé prudent de ne lui faire remettre le billet que trois heures après sa mise en liberté.

Don Olivera professait à l'égard des femmes l'opinion qu'avaient ses ancêtres au temps de Ferdinand le Catholique. — Il n'était plus *chrétien,* mais il aurait voulu que les femmes fussent toujours régies par la loi chrétienne, telle qu'on l'interprétait en Espagne au moyen âge, quand les femmes étaient cloîtrées dans les couvents, ou dans la maison de leur mari, leur *seigneur* et *maître*, — qu'elles ne sortaient que voilées et accompagnées de duè-

gnes et d'esclaves, ainsi que les femmes d'Orient sous l'empire de l'islamisme.

Le Christ a prêché la liberté pour tous et l'égalité entre les deux sexes; mais, comme il n'a formulé aucun code, sa doctrine, en toutes choses, a été interprétée dans l'intérêt de la domination du sacerdoce et sous l'influence des mœurs locales. — La Bible nous présente constamment la femme dans l'esclavage. Le christianisme mitigea cet esclavage, mais ne chercha pas à l'anéantir; et lorsque la religion nouvelle s'établit chez les peuples celtes, où la femme était libre à l'égal de l'homme, et jouissait même de priviléges politiques, l'Église romaine, en faisant une union indissoluble du mariage, dont elle seule se réservait le privilége de prononcer la dissolution, rendit la femme serve et la mit sous sa protection et dans la dépendance du prêtre.

Quand Clovis se fit chrétien, près de cinq cents ans s'étaient écoulés depuis le Christ; la doctrine de Jésus avait subi bien des interprétations, et devenue religion, avec un clergé

nombreux, elle n'était plus que l'instrument flexible de la puissance sacerdotale. Les chroniques anciennes, les chants des (*trouvères*) troubadours, nous font voir, dans les hautes prouesses des preux en faveur des dames, la lutte des anciennes mœurs germaines, contre l'esclavage du sexe, introduit par le christianisme mal compris; c'est au résultat de cette lutte qui dura de longs siècles, que les femmes d'Europe doivent la portion de liberté dont elles jouissent.

Le catholicisme n'est pour rien dans ces améliorations; c'est au temps où il régnait dans toute sa puissance, — pendant le cours du moyen âge, que la femme fut tenue dans la plus sévère dépendance.

Le joug de son *maître* s'appesantit sur elle; nous la voyons dans le midi de l'Europe, en Espagne et en Italie, presque aussi asservie que dans les pays musulmans; elle est considérée par l'homme comme uniquement destinée à ses plaisirs et à la reproduction. — Nous voyons aussi, à cette époque, les femmes contraintes, au nom de la religion, à remplir des

devoirs dont les hommes se croient eux-mêmes dispensés. — L'Église romaine d'alors, bien loin de professer que l'association intellectuelle des sexes est le but principal de la Providence, et la reproduction l'accessoire, établit, au contraire, que la stérilité de la femme était pour l'homme un motif suffisant pour la répudier, et c'est ce motif qu'invoqua encore, au XIX^e siècle, Napoléon, afin de faire dissoudre, par le pape, son mariage avec Joséphine. Il n'y a plus maintenant que les têtes couronnées qui puissent réclamer ce droit, mais, en l'admettant, le catholicisme s'est mis au niveau de l'islamisme; ce dernier, plus conséquent que lui cependant, nie l'ame à la femme [1].

Olivera ne supportait pas la plus légère allure d'indépendance dans la femme : il voulait toujours voir en elle l'être faible que l'homme doit protéger. — En apprenant qu'il avait été *protégé, sauvé* par Maréquita, sa fierté virile,

[1] A la vérité, au concile de Trente on mit l'ame en question.

son orgueil de grand seigneur, furent tellement blessés; son amour-propre, si cruellement humilié, que son affection pour elle se changea en haine. — Cette haine si atrocement injuste, jointe à la jalousie dont son cœur était rongé, le rendit dur et calomniateur; il n'écrivit pas un mot à Maréquita, et partit pour Naples où son père l'appelait.

Tout pour nous, dans la nature, est un mystérieux enchaînement de faits.—Durant la nuit passée à l'hôtel du duc don Luiz de V....., Maréquita éprouva tout ce qu'on peut imaginer d'affreux en tortures morales; son ame en était comme asphyxiée, et cependant, malgré ses transports au cerveau et leurs atroces douleurs, malgré cette fièvre qui circulait dans ses veines, la femme conçut. — Peu de temps après son arrivée à Lisbonne, Maréquita eut la certitude d'être enceinte, — et cette nouvelle circonstance vint encore aggraver son chagrin.

Toujours dupe du chevalier d'Hazcal, elle croyait à son dévouement, et lui montrait la

plus vive reconnaissance. Le chevalier ne lui avait jamais dit un mot capable de lui faire soupçonner qu'il songeât d'obtenir d'elle les faveurs qu'un mari a le droit d'exiger.

On ne gagne jamais rien à brusquer les affaires, le chevalier le savait parfaitement ; sa devise avait toujours été : Tout vient à bien pour qui sait attendre.

Cependant, Maréquita ne pouvait se résoudre à faire reconnaître au chevalier un enfant qui n'était pas de lui — En conséquence, elle se détermina à écrire au duc don Luiz de V..... ; elle lui peignit sa position vis à vis le chevalier, et lui dit qu'elle ne saurait consentir à voir l'enfant du duc de V..... porter le nom d'Hazcal.

A la réception de la lettre, le vieux duc éprouva une joie mêlée d'orgueil. — Le désir d'être père avait tourmenté toute sa vie, et jamais, ni sa femme, ni aucune de ses nombreuses maîtresses ne l'avaient pu satisfaire. — Le souvenir de Maréquita était resté plein de charme dans son esprit, et augmentait encore son bonheur.

Le vieux seigneur quitte aussitôt les affaires et vole à Lisbonne. — A sa vue, Maréquita ne put se défendre d'un sentiment d'horreur et de répugnance : — le duc s'en aperçut.

—Chère Maréquita, lui dit-il avec bonté, mon seul titre auprès de vous, je le sais, est d'avoir sauvé votre amant : soyez assez généreuse pour oublier le reste, il vous laisserait contre moi de fâcheuses impressions. — Je ne viens pas avec la pensée de vous imposer ma présence, mais, comme père de l'enfant que vous portez, je me suis hâté de me rendre ici afin d'assurer son sort et le vôtre.

Maréquita ne voulait rien accepter pour elle-même ; mais son grand-père lui fit comprendre que, dans sa position envers le chevalier, il était de son devoir de s'assurer une fortune indépendante, afin de ne pas s'imposer comme une charge au généreux ami qui, pour la sauver de la honte, se prêtait à la couvrir de son nom.

Cette raison était péremptoire. La femme du chevalier d'Hazcal consentit donc à ce que

le duc lui garantît une pension viagère. — Le duc avait une fortune immense et aimait sincèrement Maréquita ; d'un autre côté, il méprisait trop ce d'Hazcal pour ne pas lui acheter, n'importe à quel prix, le droit de prendre son propre enfant. — Il assura donc à Maréquita, durant sa vie, cent mille francs de rente, donna au chevalier une somme considérable pour payer toutes ses dettes, et remonta sa maison en meubles, vaisselle, chevaux, vins, etc., à la seule condition qu'il laisserait sa femme venir faire ses couches en Espagne.

Le noble d'Hazcal se félicitait en lui-même de la tournure qu'avait prise cette affaire. — Désormais, pensait-il, M. le duc de V.... sera mon banquier.

Maréquita accoucha d'un garçon, et le duc, au comble de la joie, le fit baptiser comme son enfant, et donna à la mère le premier nom venu sur le registre de baptême.

La jeune femme s'était rendue dans un château aux environs de Badajoz pour faire ses couches ; elle voulut ensuite y rester avec son

grand-père, afin de surveiller la nourrice de son fils. — Les chagrins dont elle avait été si violemment agitée se changeaient insensiblement en une douce mélancolie. Elle passait toutes ses journées à penser à Olivera, son premier, son unique amour; — puis elle jouait avec son enfant, et, pour seule distraction, faisait de la musique avec son grand-père. — Un an s'était écoulé ainsi, et Maréquita se trouvait presque heureuse dans cette solitude, lorsqu'une lettre de son mari vint troubler son repos.

Le chevalier d'Hazcal considérait sa femme comme son unique propriété; il ne s'accommodait nullement d'une absence aussi prolongée, et pour rappeler Maréquita sans avoir l'air de vouloir faire usage de ses droits, il lui écrivit qu'il était très malade, et lui demandait, pour toute récompense de son dévouement, de venir lui fermer les yeux.

A cette nouvelle, Maréquita remet son enfant au duc, — c'était s'en séparer pour toujours, — et sans balancer elle se rend à Lisbonne auprès de son mari.

Le chevalier feignait d'avoir la fièvre; mais la présence de sa femme lui rendit bien vite la santé. — A force d'instances, il obtint de Maréquita qu'elle se présenterait à la cour; depuis longtemps il y préparait son entrée, aussi le jour de sa réception fut-il un grand événement.

La vue de cette cour dissolue, le langage des courtisans qui donnaient le ton, le dévergondage des femmes du plus haut rang, princesses et autres, mères et filles, tout inspira à Maréquita le plus profond dégoût. — Elle déclara à son mari que pour rien au monde elle ne remettrait les pieds dans un pareil lieu.

Cependant son apparition avait suffi pour réveiller les sens de deux ou trois vieux seigneurs blasés. — Les désirs dont l'imagination fait seule les frais s'irritent en proportion des obstacles qu'ils rencontrent. — Pendant une année, le chevalier machina mille intrigues, entama maintes négociations, emprunta même de l'argent, offrant toujours sa femme en paiement. — La malheureuse Maréquita

vivait dans la solitude la plus absolue, et ne se doutait guère des sales et dégoûtantes spéculations auxquelles sa beauté donnait lieu. — Sans trop s'expliquer pourquoi, elle n'avait aucune affection pour le chevalier; souvent elle se le reprochait; — cependant la conduite de son mari envers elle paraissait toujours si noble, si généreuse, si dévouée, qu'elle se croyait obligée de lui témoigner au moins de la reconnaissance. — Malgré tous ses efforts, son cœur repoussait, comme par instinct, la moindre expression de tendresse, et, quoique vivant sous le même toit, elle voyait fort peu son mari. Toujours seule avec son vieux père, elle ne sortait de son appartement que pour aller dans une maison de campagne située à quinze lieues de Lisbonne. — Le chevalier ne l'accompagnait jamais.

Quel fut son étonnement de recevoir un jour dans sa retraite une lettre d'un jeune seigneur espagnol, ami d'Olivera, et qu'elle avait rencontré plusieurs fois à Séville; — l'étrange contenu de la lettre l'empêcha d'abord d'y

rien comprendre. On lui donnait à entendre, par des phrases non achevées, que depuis deux ans, avec sa bassesse accoutumée, le chevalier d'Hazcal usait de la faveur de deux ou trois grands personnages, empruntait de l'argent et manigançait maintes affaires, promettant toujours sa femme, la belle Maréquita, pour paiement.

La demande d'un entretien particulier terminait sa lettre; il annonçait à Maréquita avoir des révélations de la plus haute importance à lui faire.

Maréquita attribue d'abord à la vengeance une semblable ouverture, elle la repousse avec dédain comme venant d'un de ces ennemis implacables, tels que le chevalier devait en avoir. Mais bientôt de vagues soupçons surgissent dans sa pensée; elle hésite, puis enfin elle se décide à recevoir l'auteur de la lettre.

Ah! ce fut alors que la malheureuse connut toute l'horreur de sa situation! — Le señor don Antonio de Velasquez lui apprit que le chevalier d'Hazcal était un misérable, sans honneur, sans conscience, et capable des plus

grands forfaits; — les preuves, il les lui donna! — Cette fameuse conspiration de carbonari avait été ourdie par les soins et manœuvres du chevalier, dans l'unique but de compromettre don Olivera, afin de se rendre maître absolu de la trop crédule et trop confiante Maréquita.

Quand l'infortunée entendit divulguer ces machinations sataniques, elle vit tout à coup se dissiper la noire vapeur dont elle était entourée! — Ses souvenirs accoururent de toutes parts pour confirmer le récit de don Antonio; ses cheveux se hérissèrent; — elle cherchait à se persuader qu'elle était sous l'influence d'un songe horrible, et s'efforçait d'en sortir; — puis, sa tête s'égara, elle se crut entraînée dans un gouffre immonde par un ange déchu; elle entendait des sifflements de reptiles, — d'infernales exhalaisons révoltaient ses sens, et les paroles du señor Velasquez venaient encore éclairer de lueurs fantastiques cette épouvantable hallucination!!! — Cette torture morale excéda les forces de Maréquita; l'air manqua dans sa poitrine,

son sang cessa de circuler; — elle tomba comme morte.

Don Antonio se repentit alors d'être allé aussi loin, et son cœur lui reprochait sa vengeance contre le chevalier. — L'idée d'être cause de la mort de cette jeune femme le désespérait, et, dans le désir de réparer le mal qu'il venait de faire, il lui vint la pensée de persuader à Maréquita qu'Olivera l'aimait toujours. — Si je réussis, je la sauve, — et, dans son anxiété, il s'exaltait sur son dessein. Aussitôt qu'elle fut revenue de son évanouissement, don Antonio prononça sa parole magique : —Rien n'est perdu, Maréquita, Olivera vous aime toujours.....

A ces mots, la pauvre amante se redresse; ses yeux reprennent leur éclat, un sourire de bonheur erre sur ses lèvres, sa physionomie rayonne d'une joie divine; elle croise ses belles mains, les élève vers le ciel : — O mon Dieu! mon Dieu! dit-elle avec foi, tu m'as donc pris sous ta protection?... tous mes maux sont bénis; — tu ne me les as infligés que

pour m'apprendre à jouir de la félicité que tu me réservais!

Rendue à elle-même par la certitude d'être encore aimée, la femme du chevalier ne veut plus revoir l'infame auteur de tous ses chagrins. — Aidée de Velasquez, elle fait ses préparatifs de départ, quitte la campagne avec son grand-père, et laisse à son odieux mari le billet suivant :

« Un ami de don Olivera, indigné de me voir votre dupe aussi longtemps, m'a dévoilé votre conduite en entier... J'ai tout appris. — Je sais que *c'est vous* qui avez inventé la conspiration des carbonari, afin de perdre mon amant. — Je sais que *c'est vous* qui m'avez vendue et livrée au duc de V..... — Je pourrais, en vous démasquant, vous faire chasser de toute société comme un misérable; appeler sur votre tête les rigueurs du prince dont vous avez compromis la justice. — Oui, je pourrais vous accabler!... mais vous m'inspirez une telle horreur, que je préfère vous fuir, m'éloigner à jamais du révoltant spectacle de votre dépravation. — Insensible au mépris, vous seriez inaccessible à la honte. — A Dieu seul appartient le pouvoir de vous faire rentrer dans de meilleures voies.

— Les hommes doivent fuir le lépreux et la contagion de l'infamie. »

Olivera habitait toujours Naples; Maréquita s'y rendit aussitôt. — Quels beaux rêves de félicité ne faisait-elle pas durant le trajet!... Elle allait revoir son amant après trois ans d'absence; son amant qui l'aimait toujours.— Ah! pensait-elle, si la séparation a produit sur lui le même effet que sur moi, Olivera m'aimera comme j'ai besoin d'être aimée. — Mais, hélas! je ne puis plus devenir sa femme..., un acte indissoluble me lie à l'être méprisable qui m'a si indignement trompée.—A cette pensée, la malheureuse sentait son front prêt à éclater.

Dès le lendemain de son arrivée à Naples, elle fait, sous un nom supposé, prier Olivera de passer à son hôtel. Pour engager le fils de l'ambassadeur à venir immédiatement, elle prend le nom d'un de ses amis de Séville. — Elle attend, tremblante d'émotion, de crainte et d'espoir, comme l'accusé attend son arrêt. — Il entre! Elle le revoit!... Son ame entière

passe dans ses yeux.—Cependant l'excès même du bonheur lui cause un éblouissement moral. —Le doute, comme un éclair, traverse son esprit, le bouleverse ; — blessée par un dard aigu, elle succombe sous une vive douleur; il lui reste à peine la force de se jeter dans les bras de son amant en s'écriant :—Olivera, ton amour, ton amour, ou la mort!!! ...

III.

A Séville, Olivera, jeune étudiant, aimé de Maréquita, si pure, si chaste, si candide, avait pu croire à l'existence de quelques femmes vertueuses; mais après un séjour de trois années en Italie, sous l'influence d'un monde corrompu, ce qu'il appelait la *tromperie* de sa maîtresse, joint à la fréquentation habituelle de la société des dames de la haute aristocratie italienne, détruisit en lui toute sensibilité, toute croyance à l'amour et à la fidélité des femmes. Une fois cette opinion établie dans son esprit comme incontestable,

il crut son honneur engagé à lutter avec toutes les femmes de ruse, de mensonge et de légèreté. Aussi dans chaque ville d'Italie où il était demeuré, il avait mené la vie d'un libertin, d'un roué. — Ce genre d'existence, appliqué à son naturel, avait achevé de rendre son cœur sec, dur; son esprit incrédule, froid et ironique, ses manières hautaines et son langage passablement insolent. — Il n'aimait plus Maréquita; cependant il ne pensait jamais à elle sans éprouver une émotion mêlée de regrets et de désirs. Jamais il n'avait rencontré de créature aussi belle, et son imagination blasée rêvait encore les voluptés inconnues qu'il avait entrevues près d'elle, et que, depuis, il cherchait vainement dans les bras de ces femmes qui se donnaient à lui seulement parce qu'il était jeune, beau, riche et jouissait de la réputation d'un homme à la mode. — Olivera n'avait que vingt-six ans, mais il avait trop usé de la vie pour n'être pas déjà très vieux à cet âge....

La joie tue comme la douleur. — Olivera soutenait dans ses bras Maréquita défaillante,

il se garda bien d'appeler des étrangers à son aide. Un grand sopha occupait un des côtés de la chambre; il la déposa doucement dessus. — Il n'était plus alors cet amant timide, qui, à Séville, aurait cru commettre un sacrilége en inspirant à sa jeune maîtresse, soit par des caresses, des regards ou des paroles, la moindre pensée contraire à cette sévérité de vertu dont son imagination rêvait l'existence.— Tout en desserrant Maréquita pour la rappeler à la vie, la vue, le toucher des charmes qui se décelaient à ses yeux, le remplissaient d'ivresse; il les savourait en homme accessible aux seules jouissances des sens. — Alors Maréquita resplendissait de tout l'éclat de sa beauté. Elle avait vingt ans : ses membres étaient sveltes et arrondis, leurs contours suaves et gracieux; sa peau, veloutée comme celle de la pêche, et cette couleur légèrement dorée, propre aux Andalouses, donnaient au marbre de ses formes une attraction irrésistible. — A son insu, Olivera subit la fascination de la beauté. — Il

tomba à genoux près d'elle. — Oh ! Maréquita, s'écria-t-il, que vous êtes belle !...

Alors la jeune femme ouvrit les yeux ; son premier regard se fixa sur son amant ; il la contemplait avec une sainte admiration. — Un moment elle jouit d'une félicité céleste, mais au mouvement qu'elle fit pour se retourner afin de porter ses mains sur la tête d'Olivera, elle se vit toute déshabillée et presque nue. — Ciel ! s'écria-t-elle, est-ce vous, Olivera, qui avez profité de mon évanouissement pour violer ce que la pudeur vous faisait un devoir de respecter...

Olivera pouvait difficilement croire à la pureté de Maréquita ; cependant elle était vierge..., en ce sens que, pendant la nuit passée avec le duc de V...., sa volonté avait été contrainte. — Elle essaya de se rhabiller. — Olivera prenait la frayeur qu'elle montrait, en voyant ses seins tout à découvert, pour un petit manége de coquetterie et crut devoir agir comme il avait coutume de le faire, c'est à dire brusquer le dénouement. — Il

prit donc les manières et l'impudence du boudoir pour empêcher Maréquita de remettre son corset, de rattacher sa robe, en lui débitant des propos dont la licence couvrait de rougeur le front de la pudique enfant. Surprise, effrayée, elle se demandait si cet Olivera qu'elle venait de retrouver était bien le même qu'elle avait connu à Séville.

Pour se soustraire à ses caresses impudiques, à ses regards lascifs, à ses paroles cyniques, elle comprit l'impuissance de ses forces physiques et appela la prière à son aide.—Exalté par la résistance de la jeune femme, le délire d'Olivera ne connaît plus de bornes, et n'écoutant que ses avides désirs, il ne craint pas d'employer la force brutale pour triompher de l'infortunée qui lui résiste toujours.

Maréquita, baignée de sueur, la tête en feu, les artères battant avec violence, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, sent que la lutte devient de plus en plus impossible pour elle ; alors, cessant tout à coup de se débattre contre son agresseur, elle lui déclare que, s'il ne la laisse pas à l'instant, elle ap-

pelle les domestiques à son secours. — Cette menace produit sur le seigneur don Olivera l'effet désiré; il évitait avec soin le scandale, mais plus particulièrement quand il ne devait pas tourner à son profit, — il laisse échapper de ses bras de fer le corps meurtri de la pauvre Maréquita, et prenant le ton de la froide ironie :

— En vérité, dit-il, madame, je ne vous comprends pas : pourquoi donc m'avez-vous fait prier de passer chez vous?....

Cette question, le ton, l'air, l'accent qui l'accompagnent tombent sur le cœur de l'infortunée comme la lave du volcan sur la prairie émaillée de fleurs.—Maréquita, haletante, éperdue, dont l'horrible anxiété tient l'ame suspendue au dessus d'un abîme, trouve encore la force de répondre : — Vous ne m'aimez donc plus, Olivera?...

Nous l'avons dit, le cœur d'Olivera ne ressentait plus aucune sympathie. Dès le moment où il cessa de croire à la sincérité des femmes, il fut pour elles sans pitié.

—Enfant, tu vois bien le contraire; à peine

es-tu arrivée que je veux te donner des preuves de mon amour.

—Eh quoi! Olivera, vous ne voyez donc plus en moi qu'une maîtresse? — votre cœur ne répond donc plus au mien? — je ne suis donc plus l'ame de votre ame, — l'amante chérie, respectée dont vous vouliez faire votre femme?

— Ah! ah! charmant! Je vois, Maréquita, qu'ils vous ont bien formée à la cour de Lisbonne. —Oh! ce sont d'habiles maîtres; mais comment donc, vous jouez votre rôle à merveille!—il est, du reste, très dramatique et surtout fort romanesque. —Oh! oui, d'honneur, c'est charmant! et je reconnais bien là le talent de votre *époux légal*.... Moi, prendre pour femme la maîtresse du vieux duc don Luiz de V.....; quelque riche que soit le douaire dont il l'a dotée..., moi, épouser l'élève du petit Machiavel portugais, du célèbre d'Hazcal!.... J'étais bien niais à Séville, et le respectable chevalier a pu se promettre un tel dénouement à son intrigue! Mais j'en ai appris long depuis que j'ai quitté l'Espagne, et l'illustre d'Hazcal pourrait juger par moi si la cour de Naples est

une aussi bonne école que celle de Lisbonne.— Allons, je vous en fais mon compliment, c'est une affaire très bien emmanchée; elle me donne la certitude que je serai nommé premier secrétaire d'ambassade à Constantinople. Je vois que le chevalier a besoin d'un espion sûr à la cour du sultan ; il ne pouvait mieux choisir. — C'est très honorable pour vous de vous charger d'une telle mission.

Olivera avait fini de parler. — Maréquita ne cherchait pas à lui répondre; immobile comme une madone, elle continuait à le regarder sans l'entendre. — Son ame, absorbée dans le sein de Dieu, y puisait des consolations, et les paroles d'Olivera n'arrivaient plus à son intelligence. — Celui-ci, comprenant que sa présence devenait importune, remit de l'ordre dans sa toilette, dans les meubles de l'appartement, et s'approchant de Maréquita toujours immobile à la même place :

—Madame, lui dit-il, lorsque vous voudrez un amant tendre, discret et constamment prêt à vous servir,—vous pourrez m'envoyer chercher;—seulement je désire que le préam-

bule ne soit pas aussi long qu'aujourd'hui.....

Et cet enfant du monde salua froidement et sortit.

IV.

Dès le lendemain de cette scène, Maréquita quitta Naples, et toujours convaincue qu'il était de son devoir de se dévouer pour son vieux père, elle résista à la tentation de mettre fin à ses jours. — Ils vinrent tous deux s'établir à Florence. — Une sombre mélancolie enveloppait l'existence de Maréquita; l'infortunée sentait le besoin de s'unir à Dieu par son amour : sans lui elle aurait haï les hommes; et bientôt sa société devint difficile, son humeur triste, ses manières bizarres. — Son pauvre père souffrait plus que personne

de ce changement ; un chagrin profond altéra graduellement sa santé, et rendit le sacrifice de sa petite-fille inutile : — peu de mois après, il mourut.

Restée seule, Maréquita essaya de l'agitation des voyages, pour se distraire de cette nouvelle douleur. Vains efforts ; il fallait à son existence les affections du cœur, les progrès de l'ame : hors de là, tout était mort pour cet être d'élite ; — les objets extérieurs, les jouissances matérielles étaient sans puissance ; — la terre sans soleil, et la vie un fardeau.

En quittant la maison du chevalier d'Hazcal, Maréquita prit le nom d'*Alvarez*, d'une terre appartenant au duc de V..... — Elle paya la rançon de sa liberté au prix de la moitié de sa pension, et laissa à son infame mari cinquante mille francs de rente. — Ainsi, seule dans le monde, madame d'Alvarez, pour prévenir les conjectures et d'inutiles observations, se donna pour veuve.

Partout où elle se présentait, sa beauté, ses talents, la faisaient accueillir avec empressement ; mais bientôt ceux même qui s'étaient

montrés ses plus enthousiastes admirateurs, ne tardaient pas à devenir ses ennemis. Chacun aspirait à devenir son amant ou son mari, et, n'y pouvant réussir, l'amour-propre froissé se vengeait en répandant sur elle toute espèce de calomnies.

Cette conduite lâche et déloyale aigrissait l'esprit de Maréquita; il lui semblait qu'elle n'apprenait à connaître les hommes que pour avoir l'occasion de les mépriser. Elle dédaignait de répondre aux malveillantes et souvent odieuses suppositions dont elle était l'objet; et quoiqu'il lui fût facile de les confondre, elle préférait quitter le pays, espérant toujours rencontrer ailleurs des êtres moins vils que ceux qu'elle laissait.

Après avoir successivement parcouru toute l'Italie, la Suisse et la France, Paris lui parut être la seule ville d'Europe où l'on pouvait isoler sa vie, et de cette manière en assurer l'indépendance : elle s'y fixa. — Depuis deux ans elle l'habitait et n'y avait fréquenté que des artistes. — Madame d'Alvarez dépensait toute

sa fortune à acheter des objets d'art et à voyager. — La blessure de son cœur était encore trop douloureuse, pour permettre à de tendres affections de l'agiter de nouveau. Elle cherchait sans cesse à occuper son intelligence sur de graves sujets; elle voulait lasser son esprit par la durée de l'attention, et son corps par la fatigue des voyages, mais sa douleur débordait, et ses efforts pour la surmonter demeuraient impuissants : elle languissait comme la fleur dont un ver ronge la tige.

Si parfois, se laissant aller à l'enthousiasme de sa belle imagination, le culte de l'art animait sa pensée, l'élan du génie ranimait ses forces : l'accès passé, elle retombait dans un anéantissement plus profond. Oh! c'est alors qu'elle désirait sortir de la vie!

Cependant elle se trouvait beaucoup mieux à l'époque du bal de la comtesse de Givry : — elle devait cette amélioration à l'amitié d'Albert, dont l'affection sincère était pure de tout intérêt, de tout but personnel. Aussi les paroles de l'artiste exerçaient-elles sur la jeune

femme un grand ascendant : il trouvait toujours le secret de la faire travailler, et de remonter un peu son courage.

Albert avait essentiellement le génie de l'invention, mais lui-même sentait son insuffisance pour exécuter. On voyait dans son atelier des toiles de toutes dimensions, sur lesquelles se trouvaient des compositions poétiques, grandioses, conçues avec verve et intelligence, esquissées avec hardiesse. Ce genre de talent, sans nul doute le plus rare, n'appartient qu'aux belles imaginations; mais jusqu'à ce que les artistes aient compris tous les avantages de l'association et de la division du travail, ceux qui ne seront que poètes courront risque de mourir de faim.—Albert n'avait que ses pinceaux pour fortune, aussi toujours il était sans argent. Il aurait pu sans doute puiser dans la bourse de Maréquita ; elle l'aimait comme un frère! Il avait été son maître de peinture à Florence, et l'avait accompagnée dans ses voyages ; mais Albert joignait, à ce désordre qui s'associe si fréquemment au génie, une probité et une délicatesse peu

communes. Au lieu d'emprunter à Maréquita, profitant de la gêne extrême à laquelle il se trouvait réduit, il obtenait d'elle ce que dans une autre circonstance aucune prière n'aurait pu lui arracher.

— Chère amie, lui disait-il lorsqu'il la voyait trop abattue, j'attends de votre amitié un acte de dévouement; aidez-moi à faire un tableau, et je vous assure que je le vendrai un bon prix. — Je ferai courir dans le monde le bruit qu'il est de vous, et ces grands seigneurs, parmi lesquels vous avez plus d'un adorateur, se disputeront à qui le possédera. Ce stratagème avait réussi plus d'une fois; — dans un autre moment il lui faisait composer la musique d'une ballade, qu'il devait aussi vendre à son profit; — souvent aussi, il l'engageait à écrire ses mémoires, prétendant que c'était le seul héritage qu'il voulût avoir d'elle; enfin son active et tendre amitié s'ingéniait sans cesse à trouver de nouveaux moyens d'animer cette vie à laquelle le monde n'offrait plus d'avenir.

Maréquita s'était rendue à la soirée de la

comtesse de Givry, sinon joyeuse, car la disposition à se réjouir semblait pour toujours bannie de son cœur, du moins calme, et espérant trouver quelques distractions à chanter ses deux romances, un *Cœur de Jeune Fille* et la *Fille de l'Océan*. — La sensibilité de Maréquita, surexcitée par toutes les commotions violentes dont elle avait été victime depuis l'âge de seize ans, passait subitement dans son état normal, du calme à l'exaltation, et de l'exaltation à l'anéantissement. — Elle finissait la *Fille de l'Océan* lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Méphis fixés sur elle, comme les regards du serpent sur la fauvette. — Aussitôt, saisie par un de ces effets nerveux que sa volonté ne pouvait maîtriser, elle quitta précipitamment le salon, et dès le lendemain elle s'empressa de fuir à la campagne.

La pauvre Maréquita avait tant souffert de la brutale conduite d'Olivera et de son atroce ingratitude, que cette déception laissait dans son cœur une perpétuelle défiance. — Découvrait-elle dans un homme des qualités qui

auraient pu lui plaire, elle frémissait de sentir se réveiller en elle la possibilité d'aimer encore, et répétait le serment d'éviter à tout prix de semblables dangers. Telle était sa situation morale quand Méphis se présenta à elle.

LA FEMME DANS L'AVENIR.

On peut faire des gorges-chaudes sur ceux qui se mêlent d'éclairer les nations, on peut même, selon l'occasion, leur faire avaler la ciguë ; mais, en attendant, les nations s'éclairent.

J.-B. Say.

V.

Aussitôt que Méphis eut fini la lecture de l'histoire de Maréquita, il courut chez elle, bien résolu à s'en faire aimer, et persuadé, malgré le serment qu'elle avait fait, qu'il ne lui serait pas difficile de réussir.

Jusqu'ici, Maréquita ne s'était pas montrée la femme telle qu'il la rêvait; — car, dans l'opinion de Méphis, la femme n'était pas uniquement destinée au rôle passif d'abnégation et d'obéissance que lui assigne l'interprétation romaine de l'Évangile. Dans la nouvelle loi qu'il se proposait de prêcher, la mission de

la femme était *d'inspirer* l'homme, d'élever son ame au dessus des vaines opinions du monde, de l'obliger, par la constance de ses efforts, à se rendre capable de grandes choses. L'observation et le raisonnement avaient convaincu Méphis que, tant qu'on ne saurait pas utiliser convenablement les facultés intellectuelles de la femme, l'humanité progresserait très lentement; car, selon lui, la femme réfléchit la *lumière divine*.

Maréquita était douée d'une grande puissance morale, il le reconnaissait et il ne doutait pas que les longues et cruelles douleurs auxquelles elle avait été exposée ne l'eussent dignement préparée pour devenir la femme forte telle qu'il la concevait. — Mais il y avait encore beaucoup à faire pour amener Maréquita à partager ses idées; Maréquita était la femme chrétienne, — quoique souvent dans ses boutades elle secouât le joug sous lequel elle ployait.

D'une franchise extrême et très naïve, comme toutes les personnes qui ont vécu dans la solitude et ignorent les petits manéges de

la société, Madame d'Alvarez, naturellement confiante, expansive, après l'infame piége dans lequel elle était tombée, redoutait constamment de trouver sur son chemin des ames basses et viles comme celle du chevalier d'Hazcal! ou bien des cœurs égoïstes et secs comme celui d'Olivera.

Lorsque Méphis entra dans le salon, il trouva Maréquita toute pensive. — Qu'avez-vous, chère amie? vous paraissez bien triste aujourd'hui?

— Hélas! qui ne le serait en songeant que Dieu ne permet pas à une seule de ses créatures d'être heureuse sur cette terre? — Le marquis Giulio de Torepa sort d'ici; — ce jeune homme a une tête de séraphin, beaucoup d'imagination, une certaine hardiesse de pensée, possède cinq cent mille livres de rente, et avec tout cela il est malheureux!

— Et cela vous étonne? Maréquita, si comme moi vous aviez étudié les causes des malheurs qui affligent la société, dégradent l'homme, avilissent la femme, vous verriez, ma chère amie, que le mal prend racine dans

l'homme même ; dès le moment où il sera assez éclairé pour voir que l'intérêt même de son égoïsme lui commande d'être bon, généreux, franc et exempt de toute vanité, oh ! de ce moment sa position changera. — Ce qui perd l'homme, c'est sa faiblesse, son défaut de réflexion, sa stupidité! il croit sans examen, et agit sur la parole d'autrui.

— De grâce, Méphis, laissez-nous nos croyances; oh ! ce sont des consolations pour nous pauvres femmes, qui ne comptons pour rien dans les sociétés humaines ; au moins, la loi religieuse nous accueille, et la foi, par la personnification de la Vierge, associe dans le ciel la femme à la Divinité.

— Chère amie, vous n'avez donc pas compris mon tableau *de la femme guide de l'humanité?*

— Mon ami, je crois votre pensée très belle, mais je crains qu'elle ne soit prématurée ; — la femme de nos jours ne sait encore que pleurer, prier et se sacrifier.

— Malheureuse enfant, et c'est là justement la cause de nos maux.

— Cependant que deviendrait notre société sans le dévouement de la femme ?

— Maréquita, ce dévouement, pour être utile, devrait se conformer aux impulsions de la nature. Eh! quel bien nous fait, je vous prie, le dévouement de la jeune fille qui, pour obéir à la volonté de son père, ou pour le sauver d'une ruine complète, abandonne son amant, renonce aux douces joies de son amour, sacrifie tout son avenir, en consentant à épouser un vieillard riche, dont la fortune sans doute soutiendra la maison de banque du beau-père, mais dont les goûts, l'humeur lui sont antipathiques ? — Chère amie, pouvez-vous songer sans frémir à la somme de maux qu'entraînent ces unions mal assorties, toujours le résultat de ce beau dévouement des femmes ! — Ah! Maréquita, détrompez-vous, non seulement vos dévouements n'adoucissent en rien nos malheurs, mais presque toujours, au contraire, ils nous en occasionnent de plus grands.

Les sacrifices que vous faites pour nous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand,

sont autant de croix qu'il nous faut porter toute notre vie ! — Vous dites que, dès votre enfance, notre égoïsme vous martyrise; pour vous rendre plus séduisantes, sachez que ces corsets dont vous parliez sont cause des plus grands maux. — D'abord (et ici je vous parle comme médecin), ils empêchent le développement du corps de la jeune fille en *guépant* sa taille, ils oppriment les organes internes qui lui seront d'une si grande importance quand elle deviendra mère! — Qu'arrive-t-il? La jeune fille se marie, devient enceinte, continue à porter le corset aussi tard qu'elle le peut; sa grossesse en est plus pénible, ses couches plus périlleuses, et enfin elle met au monde un enfant faible, rachitique et souvent difforme;— voilà donc un être destiné à souffrir toute sa vie, et cela parce que sa mère, sa grand'mère, sa bisaïeule, etc., etc., ont fait pour plaire aux hommes le *sacrifice* de leur santé! — A part le premier malheur que le *corset* impose à cette débile et souffrante humanité européenne, le corset entraîne avec lui des conséquences morales non moins funestes.

L'homme, habitué à ne voir dans la femme qu'une petite poupée, dont tout le mérite se trouve renfermé dans le plus ou moins de largeur de sa ceinture, ne peut nécessairement considérer cet être-là comme son égal; — il ne sent en elle ni force corporelle, ni vigueur morale, et ne peut lui demander ni aide pour ses travaux, ni inspirations pour sa pensée : — à ses yeux, la femme se résume en un joli jouet, qu'il faut tenir sous un globe, comme un bouquet de fleurs artificielles que la poussière peut ternir. — Qu'arrive-t-il, avec cette manière d'envisager les femmes? lorsque le joli jouet est fané, ou la rose flétrie (pour me servir de la comparaison classique), on la jette avec dédain, pour remettre sous le globe une rose nouvelle; bouton à peine éclos et brillant de fraîcheur. — En agissant ainsi, croyez-vous, Maréquita, que les hommes aient tort? non, ils sont conséquents.

— En vérité, monsieur Lysberry, dit Maréquita avec humeur, vous êtes désespérant, votre manière d'analyser la vie la dessèche; — je suis très loin d'être amie des corsets, car ils

me gênent et me donnent des palpitations, mais jamais je n'avais songé aux terribles conséquences que vous leur attribuez.

— Hélas! voilà votre malheur, à vous autres femmes, vous n'examinez nullement ce à quoi vous croyez, et n'approfondissez pas les questions.

— Monsieur, nous sentons et voilà tout.

— L'*intuition!* oh! c'est beaucoup, c'est la voix de Dieu qui vibre en nous, — c'est la réverbération de la lumière divine, et je m'incline devant vous qui en possédez une plus forte dose que nous autres hommes; mais, mon enfant, cela ne suffit pas.

Maréquita devint rouge; elle prit un petit air boudeur, comme l'enfant gâté qui n'est pas habitué à être contrarié; — pour la première fois, un homme osait lui dire qu'elle n'était pas absolument parfaite. — Méphis lisait dans son ame et voyait avec peine ce qui s'y passait. — Pauvres femmes! pensa-t-il, vous dont la supériorité serait manifeste si vous aviez la conscience de votre valeur, vous êtes petites comme des enfants devant un homme

assez fort pour oser vous dire la vérité!

— Je vous le répète, Maréquita, nous ne serons tous réellement heureux que lorsque la femme sentira toute l'importance de son rôle. — Oh! sa mission est belle et sainte! — Grandir l'homme, doubler ses forces, lui inspirer l'idée des bonnes choses, les lui faire exécuter, en un mot être l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, existe-t-il rien de plus élevé? Et qu'elle est sublime la joie de cette femme qui peut se dire : — C'est d'après mes pensées, avec mon amour, que ce peintre a composé son magnifique tableau; que ce poète a chanté les merveilles de la nature; que ce savant en a découvert les secrets et appliqué l'utilité. — Maréquita, lorsque les femmes seront éclairées sur leurs devoirs et sur le but qu'elles doivent donner à leur vie, leur amour sera véritablement cette *lumière divine*, dont les Écritures parlent comme devant conduire l'homme au travers de l'obscurité. — Cher ange, mon langage va peut-être vous paraître un peu rude, mais vous me pardonnerez ma sincérité en faveur de l'amitié ar-

dente, dévouée et pleine de sollicitudes que j'ai pour vous. — Oh! je vous aime tant, que l'espoir de vous être utile me fait affronter jusqu'à la crainte de vous déplaire; — mon affection pour vous ne ressemble pas à celle de ces mères qui étouffent leurs enfants en les caressant; — non, j'agis comme le Christ, il flagellait l'humanité, mais il l'enseignait et la sauvait.

Heureuse d'avoir trouvé enfin un *ami* tel qu'elle le désirait, Maréquita se laissait aller au charme inépuisable de cette douce intimité, et trompée encore une fois par son imagination, elle crut que cette simple amitié pourrait suffire à son bonheur.

Méphis passa toute la journée avec Maréquita; après dîner, ils allèrent d'abord se promener au bois de Boulogne, ensuite ils se rendirent à l'Opéra, enfin ils ne se séparèrent qu'à deux heures du matin. — Pendant tout ce temps il avait saisi avec une adresse admirable toutes les occasions de lui prouver, par des exemples, que le dévouement mal entendu des femmes augmente les maux de la société.

Aussi, quand Maréquita fut au lit, elle

songea avec effroi que son *dévouement* pour Olivera n'avait servi qu'à dessécher le cœur du jeune étudiant, en lui persuadant que pas une femme n'était vertueuse, et que cette conviction avait fait de lui, à vingt-cinq ans, un libertin blasé. — Elle se rappela que son *dévouement* pour son père, en la condamnant à vivre (car maintenant elle ne se sentait plus la force de se tuer), n'avait eu d'autre résultat que d'abréger les jours du vieillard, en le faisant mourir lui-même de chagrin ; — elle songea enfin au sacrifice de Clotilde envers sa famille, sacrifice qui la fit renoncer à son amour pour épouser milord M....., briser l'existence de son amant, déshonorer son mari, plonger dans l'affliction sa mère et sa sœur, et en définitive l'entraîna, elle, la vertueuse Clotilde, à la prostitution. — Tous ces exemples justifiaient tellement l'opinion de Méphis, qu'elle ne trouvait pas un argument pour la combattre, et cependant Maréquita répétait sans cesse : — Mais quel serait pour la femme le but de la vie, si ce n'était le *dévouement?*

LES TRIBULATIONS DU RICHE.

Si nous examinions en détail la vie des hommes que l'on regarde comme les plus heureux sur la terre, nous trouverions tant d'amertumes à côté de leurs jouissances, tant de chagrins parmi leurs plaisirs, et tant d'infortunes au sein de leur prospérité, que nous serions surpris qu'ils passent pour tels dans l'opinion publique.

L'ABBÉ DE BRUEYS.

VI.

Nous avons laissé le marquis Giulo de Torepa au bas de l'escalier de l'hôtel de madame d'Alvarez. — Le marquis, furieux de l'insulte qu'il a reçue, franchit la cour en deux sauts; dans la rue, sa mauvaise humeur est portée à l'exaspération par l'accident qui vient d'arriver à son élégant et frêle tilbury! — Dans sa pesante marche, une énorme charrette, chargée de grosses pierres de taille, a renversé le tilbury, qui s'est brisé en mille éclats. — Grande rumeur! — Son gentil

groom est aux prises avec le sale et mal embouché charretier.

—Eh bien! qu'est-ce donc que tu me veux, méchant gamin doré?... Cela t'apprendra à rester sur le milieu du pavé, avec ta jolie *tasse* attelée à la queue de ton cheval. — Imbécille! tu ne me voyais pas venir avec mes six chevaux? — Pourquoi ne pas te ranger? — Tu viens te jeter dans mes roues. — Attends donc que je m'arrête pour toi, mouche d'écurie!

Les passants rient, et dans ces occasions le rire des passants est rarement pour la livrée. — Le pauvre petit groom, rouge de colère, est forcé de se taire : que peut-il contre un homme dont le grand fouet claque brutalement en se promenant au dessus de sa tête, tout en menaçant le pauvre petit de le mettre dans une de ses grosses bottes recouvertes par cinq à six couches de boue de nuances diverses? — Le marquis court à son cheval : — oh! douleur! sa belle jument. miss Clara, a la cuisse cassée!!!

Après beaucoup d'allées et venues, des commissionnaires du coin de la rue parviennent à

découvrir, dans un cabaret, deux sergents de ville : ils dressent procès-verbal du délit, et arrêtent le charretier ; celui-ci déclare travailler chez un bourgeois qui lui donne trois francs cinquante centimes par jour. — La jument du marquis lui a coûté cinq mille francs, et son tilbury deux mille ; chacun de répéter : — « Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Il est bien évident que le charretier ne pourrait rembourser le dommage, et quant au maître de la charrette, le marquis ne peut espérer les lui faire payer, d'après des témoignages qui constatent étourderie d'une part, et seulement grossièreté de l'autre. — Les sergents de ville ordonnent au charretier de faire immédiatement marcher ses six chevaux, afin de débarrasser la rue de sa grosse charrette qui obstrue le passage, fait attrouper le monde, et peut devenir la cause d'autres accidents.

Cependant le marquis est debout devant la pauvre jument. — La malheureuse bête regarde son maître avec des yeux remplis de larmes, comme si elle voulait lui adresser un dernier adieu. — Il faut tuer miss Clara ! — Sa

robe est si belle, ses membres si gracieux, sa queue si ondoyante, sa crinière si soyeuse, que tous les assistants s'écrient : quel dommage d'être obligé de tuer un aussi bel animal! — Le marquis s'arrache à ce spectacle; il sent qu'il n'a plus la force de le supporter : — le marquis de Torepa aimait réellement les chevaux.

Un cabriolet de place est encore à la porte de l'hôtel de Maréquita; il y monte, se renverse dans le fond, cache sa figure dans son foulard, et pleure!!! — Le cocher, qui avait été témoin de l'accident, conçoit et partage toute la douleur du marquis.

— Ah! quel coup cela m'a donné, lorsque j'ai vu tomber votre cheval! Misérable coquin! butor de charretier! C'est une horreur que la police souffre que de semblables charrettes, attelées de six gros chevaux, se promènent ainsi au milieu de Paris, dans nos petites rues étroites comme des sentiers. Si pareille chose m'était arrivée, à moi qui n'ai que mon cheval pour me faire vivre et nourrir ma famille, j'étais ruiné, quoi! — Mais dans cette affaire ce n'est pas l'argent qu'on pleure, monsieur

a bien de quoi en acheter un autre; mais c'est la douleur de voir périr une aussi belle bête : on s'attache aux animaux, ça prouve que monsieur est bien bon.

Le cocher, qui, lui aussi, aimait les chevaux, continue à se lamenter sur cette perte. — Le marquis ne répond rien : — il n'était pas dans l'habitude de parler jamais aux gens du peuple.

Pendant que le sensible cocher cherchait, dans son cœur et sa philosophie, toutes les consolations qu'il pensait pouvoir adoucir les chagrins du marquis, il se trouva arrêté au carrefour Gaillon par un embarras de voitures. — Allons, dit-il, c'est aujourd'hui un jour de guignon : tout à l'heure, en allant rue de l'Arcade, je me suis vu arrêté par une voiture de foin qui avait versé. — Heureusement, monsieur est plus patient que l'individu que je conduisais. — Peste ! quelle colère pour cinq minutes de retard ! — Oh ! ajoute-t-il en prenant un air fin et goguenard, je suis bien sûr que c'est un amoureux... Ah ! c'est bien facile à reconnaître : ils sont tous comme cela ! — Il faut brûler le pavé, crever les

chevaux, renverser le pauvre monde; bah! qu'est-ce que cela leur fait aux amoureux, — pourvu qu'ils arrivent les premiers au rendez-vous, — tout essoufflés, afin de se donner un air d'empressés.... Et les femmes! ces bêtes de femmes, qui se laissent prendre à de pareilles momeries!

Le marquis est frappé comme d'une lumière subite! L'individu impatient, colère, n'est autre que celui qui l'a heurté violemment dans l'escalier de Maréquita! — La perte de sa belle jument, sa chère miss Clara, s'efface à l'instant de son souvenir; de toute la scène de la rue il ne reste rien dans sa pensée, elle est toute remplie de la femme hautaine, dédaigneuse, dont l'impitoyable raillerie l'a cruellement blessé; il devient pourpre et tremblant; bientôt le ton, le son de la voix de l'insolent, la menace du soufflet lui reviennent à la mémoire! Il n'en doute plus, cet individu est l'amant de Maréquita. — Une telle certitude achève de le désespérer; le malheureux marquis sent son cœur déchiré par mille pointes aiguës; il est jaloux! jaloux d'une femme qui l'a humilié.

—Oh! il sent un besoin impérieux de se venger. — Quel est cet homme qu'il a pour rival? — il faut qu'il le découvre.

— A quel numéro de la rue avez-vous conduit cet amoureux si impatient?

— Justement dans la maison où vous étiez; il a été, en quelque sorte, la cause de l'accident arrivé à votre pauvre bête! il a voulu descendre à la porte même; votre domestique s'est reculé, et dans ce moment la maudite charrette l'a renversé.

Bien! se dit le marquis, comme enchanté de trouver un tort de plus à l'homme dont, sans le connaître, il a déjà juré la perte.

— Où l'aviez-vous pris?

— Rue Laffitte, dans la maison qui fait le coin de la rue de Provence.

Le marquis comprend qu'il est parfois utile de parler aux gens du peuple, et soupire en songeant au rôle important que ces gens-là jouent souvent dans la vie des grands seigneurs!...

Comme à l'hôtel de la rue Saint-Dominique on ne s'attendait pas au prompt retour du

marquis et moins encore à le voir arriver à l'improviste dans un cabriolet de louage, tous les domestiques étaient en grande joie! Il frappe plusieurs coups inutilement; le suisse, sa femme et sa fille sont enfermés dans l'office à faire bombance avec les autres. — Le marquis, exaspéré par la colère, menace tous ses gens de les mettre à la porte.

Il demande son secrétaire, — sorti; — son homme d'affaires, — à la campagne; — son valet de chambre, — ivre; craignant de se porter à quelques actes de violence contre ces misérables valets, le marquis, dans un état de fureur toujours croissant, donne l'ordre qu'on aille chercher son secrétaire et son homme d'affaires, puis il sort pour essayer de se calmer. — Il n'est que quatre heures de l'après-midi, — que devenir? Il prend une voiture de place et se fait conduire chez la belle Zélia.

Cette gracieuse et aimable danseuse est convenue d'adorer le marquis de Torepa, et de l'attendre tous les soirs chez elle, ou dans sa loge à l'Opéra, moyennant quinze cents francs

par mois. — Le marquis sonne à la porte d'un très bel appartement, au second étage d'une maison de la rue Saint-George; la femme de chambre de Zélia vient ouvrir, et lui dit, avec un ton d'assurance et de simplicité à tromper un Juif: — Mademoiselle est à la répétition.

— C'est bien, je vais l'attendre.

Dans toute autre circonstance, le noble marquis n'aurait pas attendu une fille de l'Opéra pendant une seconde; mais, ce jour-là, il avait l'esprit occupé, et il bénit le ciel de pouvoir être seul : — la jalousie est une passion si absorbante, les noirs fantômes qu'elle fait passer devant nos yeux ont quelque chose de si effrayant, la fièvre qu'elle donne à notre imagination nous fait endurer tant de supplices, tant de tortures, qu'en proie à cette tourmente, nous oublions les heures, le lieu, le besoin de prendre des aliments, du sommeil; la vie devient convulsive et toutes les fonctions normales sont suspendues; on n'existe que pour la douleur. — Il est sept heures, et le marquis se promène depuis quatre

dans le salon de Zélia, sans s'apercevoir que la nuit est venue; — la femme de chambre est au supplice! elle sait que sa maîtresse ne doit pas rentrer.

Enfin le marquis sort de son cauchemar, l'obscurité l'étonne, il s'assure à sa montre du temps qui s'est écoulé depuis son arrivée, et se rappelle qu'il attend Zélia depuis trois heures; il sonne.

La pauvre Julie n'osait pas lui apporter de la lumière, elle pensait qu'il dormait; elle entre tenant une lampe à la main, et malgré sa longue expérience de pareils contre-temps, elle n'est pas sans inquiétude.

— Julie, vous m'avez trompé, — votre maitresse n'est pas à la répétition.

— Je jure à monsieur le marquis que mademoiselle m'a dit qu'elle allait à la ré...

— Ce n'est pas vrai, — corbleu! vous mentez comme votre maîtresse, vous êtes aussi coquine qu'elle; si vous ne me dites pas la vérité à l'instant, je vous brise les os : où est Zélia?

— Ah! monsieur le marquis, je vous jure,

reprend la pauvre fille en faisant mine de pleurer....

— Écoutez, Julie, par ma fortune, mon rang, j'ai beaucoup d'influence! — je puis vous protéger ou vous perdre! —Eh bien! choisissez, dites-moi où est Zélia, et avec qui elle est en partie fine; je vous promets de vous faire donner une place d'ouvreuse de loge, et jusque là vous serez à mes gages; — tenez, voici dix louis d'avance.

La conscience de Julie, semblable à celle de bien des gens, était, hélas! comme l'éloge du journaliste, comme le patriotisme de certains députés, au plus offrant.

— Mon Dieu, monsieur le marquis, puisque vous l'exigez impérieusement, — d'ailleurs je ne suis qu'une pauvre fille, et je dois obéir à ceux qui ont puissance.

— Allons au fait.

— Eh bien! mademoiselle est partie ce matin pour aller à Montmorency, et elle ne doit revenir que demain.

— Avec qui?

— Mais, avec M. Alfred.

— Vous me dites cela, imbécille, comme si je savais ce que c'est que ce M. Alfred.

— Monsieur ignore donc...

— Belle demande! sans doute puisque je vous paie pour m'instruire.

— Monsieur, pardonnez-moi, si je vous dis la chose toute crue, mais c'est vous qui me le commandez : M. Alfred est *l'amant* de mademoiselle Zélia.

— Très bien! très bien! et moi, qui suis-je donc?...

Julie fit semblant de laisser tomber une pièce d'or, afin de cacher le rire qui s'emparait d'elle.

Le marquis réfléchit un moment s'il ne devait pas casser les glaces, les vases et la pendule; il avait eu l'honneur d'acheter tout le mobilier de la belle Zélia, et de lui fournir un trousseau digne de ses graces. — Cependant, avant de mettre les glaces en poussière et les robes en loques, il jugea prudent de pousser plus loin ses investigations.

— Eh! quel homme est-ce que cet heureux amant de mademoiselle Zélia?

— Ah! par exemple, dit Julie, c'est un jeune homme qui a beaucoup de talent! il écrit dans cinq journaux; c'est lui qui, à force de répéter cinq fois par jour que mademoiselle avait du talent, l'a fait réussir à l'Opéra. — Puis c'est un beau brun, il a vingt-six ans; — il chante avec mademoiselle, fait des romances, des vaudevilles et joue très bien la comédie.

— C'est assez, Julie; — vous direz à Zélia que je venais lui dire qu'elle ne doit plus compter sur moi; — je veux maintenant avoir une chanteuse, et ce matin j'ai envoyé ma voiture à mademoiselle Irma. — Gardez les dix louis, — restez chez votre maîtresse et une autre fois ne la trahissez plus.

Eh quoi! pensait le marquis en sortant de chez la danseuse, il est donc vrai que, pour l'homme riche, il n'existe aucune jouissance qui ne soit empoisonnée. Ah! cette superbe Maréquita a raison de dire que je dois être bien malheureux; oui, ah! oui! et je ne l'ai jamais senti comme aujourd'hui.

L'heure à laquelle les fashionables ont coutume de dîner était venue; le marquis entra

au café Anglais ; — nombreuse et brillante compagnie s'y trouvait déjà.

— Oh! le voilà donc enfin revenu parmi nous, ce cher marquis! s'écrièrent deux ou trois jeunes hommes, dont la figure était belle de régularité, et la mise somptueuse autant qu'élégante.

— Que devenez-vous donc, voilà trois jours qu'on ne vous a vu nulle part?

— Messieurs, j'ai été très occupé.

— Vraiment, et à quoi donc?

— Des affaires sérieuses....

— Êtes-vous fou, marquis, de vous occuper d'affaires sérieuses ; — avec votre teint frais, vos beaux cheveux blonds; vous aurez l'avantage d'avoir longtemps encore vingt-quatre ans, laissez donc les affaires pour le temps où vous porterez perruque et fausses dents. — A votre âge on ne doit s'occuper que de chevaux, de musique et de danseuses ; — au diable tout le reste.

— Amen! répéta en chorus la joyeuse assemblée.

Pour la première fois, les rires et les plai-

santeries de ses compagnons de plaisir raisonnèrent faux à l'oreille du marquis; — malgré les efforts qu'il faisait pour dissimuler la tourmente intérieure dont il était torturé, il resta froid; les autres s'en aperçurent et l'en raillèrent.

— Vous paraissez bien préoccupé? lui dit l'un d'eux.

— Décidément, marquis, allez-vous être nommé ambassadeur?

— Vous n'y êtes pas, messieurs, dit un autre; je gage que le seigneur de Torepa a été trahi par sa Sylphide.

— Tant mieux, ajoute un troisième, il sera dispensé de lui faire un cadeau pour s'en débarrasser.

— Quoi qu'il en soit, marquis, je vous trouve mélancolique,— votre figure n'est plus la même; — ne trouvez-vous pas, messieurs, que don Giulio est pâle? il a les yeux cernés.

— Ah! j'y suis, je devine, — monsieur de Torepa a le cœur pris par une grande passion.

— Ah! monsieur le comte, reprend le premier, vous poussez trop loin l'accusation; —

un descendant des Médicis coupable d'une passion !

— Mon cher, répond le comte, c'est un malheur pour le marquis, mais je tiens qu'il a du sang allemand dans les veines, et vous le savez, en Allemagne les plus grands seigneurs deviennent réellement amoureux ; — là il n'y a pas de ridicule, — ce sont les mœurs du pays.

— Messieurs, dit le marquis, je ne m'étonne pas que vous me trouviez la figure fatiguée, j'ai beaucoup travaillé depuis trois jours.

— Vous le voyez, s'écria le comte triomphant, il a travaillé! — encore une manie allemande.

Ces jeunes aristocrates continuèrent la conversation sur le même ton ; ce soir-là, elle paraissait insignifiante au marquis ; pour la première fois il se sentait mal à son aise avec ses amis, et fut heureux de se rappeler qu'il devait aller chez la belle Irma pour s'assurer d'elle, afin de prouver à Zélia que c'était bien lui qui la quittait. — Il laissa donc sans

regrets ces jeunes fous rire et boire, et se retira.

Pour se rendre à la cité Bergère, il se trouvait contraint, une troisième fois, à prendre une voiture de place.

Mademoiselle Irma n'était que depuis peu de temps attachée à l'Opéra; — elle avait éprouvé de grands malheurs, — ce qui l'obligeait provisoirement à loger au quatrième.

Le marquis dit son nom, — la soubrette émerveillée prie monsieur d'attendre un instant, parce que mademoiselle est occupée.

— Ah! je sais, pensa le marquis, — l'*amant* est là, — on lui paie ses lignes laudatives dans les journaux, avec des caresses véritables, de l'amour réellement senti, et toutes les douceurs de l'intimité; — tandis qu'à nous autres, pauvres riches, ces dames ne se croient tenues à nous donner que des caresses feintes, des semblants d'amour et des réceptions cérémonieuses. — Ah! mon Dieu, mon Dieu, Maréquita aurait-elle dit vrai? le sort des grands seigneurs ne

serait-il pas au dessous de celui des artistes ?

Le marquis attendait dans un salon assez mesquinement meublé ; — mademoiselle Irma parut, et il vit bien qu'elle avait fait une toilette à la hâte pour le recevoir.

Elle n'était nullement jolie, ses grands traits avaient une expression dure; de vilaines mains, de gros pieds ne rendaient pas sa personne attrayante; en somme, elle déplut au marquis.— elle faisait beaucoup d'effet au théâtre, elle ne manquait pas de talents; les journaux surtout la prônaient, il n'en fallait pas davantage au jeune élégant.

Le marquis ne lui adressa pas une parole de galanterie, il n'essaya pas de lui faire croire qu'il était amoureux d'elle ; — ses manières, son ton et ses regards dénotaient le contraire; il lui dit simplement qu'il venait s'offrir comme son protecteur, et l'engager à prendre un bel appartement rue de la Paix, — où chaque jour sa voiture viendrait la chercher pour la conduire à la répétition; il lui promit de la voir dans sa loge aussi souvent

que ses occupations le lui permettraient, et finit par lui annoncer que son tapissier et son homme d'affaires viendraient le lendemain prendre ses ordres.

Mademoiselle Irma n'avait jamais entendu de si douces paroles! elle baisa les mains du marquis en lui jurant une fidélité qu'il ne lui demandait pas, et lui promettant une reconnaissance sur laquelle il ne comptait pas davantage.

L'atmosphère de cette chambre basse et mal éclairée ne convenait nullement au seigneur de Torepa, lui qui ne trouvait jamais les plafonds assez élevés et les salons assez spacieux pour contenir sa petite personne. — Puis il redoutait par dessus tout la sensibilité par trop expansive de la cantatrice, qui déjà lui faisait des compliments sur la blancheur de ses mains; — il s'empressa donc de reprendre ses gants, voulant esquiver par la retraite les tendres démonstrations de sa protégée.

Le marquis avait posé ses gants à côté de lui sur le canapé; — quel ne fut pas son étonne-

ment de prendre trois gants au lieu de deux... Mademoiselle Irma devint rouge, — et du ton le plus naïf :

— Ce gant est à mon frère, il sort d'ici. — Oh! c'est un charmant garçon, — si vous le permettiez, monsieur le marquis, j'aurais l'honneur de vous le présenter.

— J'y mets une condition, mademoiselle, c'est que monsieur votre frère ne portera plus de gants sales...; mais quel métier professe-t-il donc votre frère, pour mettre ses gants dans un état aussi pitoyable ?

— Il est homme de lettres.

— Je croyais, mademoiselle, dit le marquis, en jetant le vieux gant avec dégoût, qu'on pouvait faire de beaux livres sans se salir les mains.

Dès cet instant, le marquis se promit bien de ne jamais faire de cette fille sa maîtresse, —elle le dégoûtait...

Les tribulations du riche sont sans fin, et le marquis ne faisait encore que préluder à la vie. — Revenu chez lui, il ordonna à son homme d'affaires de mettre à la porte ses huit domes-

tiques, et de renouveler entièrement sa maison; — mais ici un obstacle inattendu et une masse d'humiliations surgirent devant la volonté du marquis.

Le désordre existait dans l'emploi de sa fortune, et avec cinq cent mille livres de rente, c'était un riche malaisé; — depuis dix ans qu'il tenait maison, ses extravagances, les vols de ses domestiques, ses fréquents recours aux usuriers, avaient par anticipation absorbé ses immenses revenus; — pour satisfaire immédiatement aux exigences de ses caprices, ou sortir d'une gêne momentanée, il ne regardait à aucun sacrifice, en sorte qu'endetté partout et ses rentes engagées, il se trouvait à la merci de son homme d'affaires.

— Monsieur le marquis, lui dit ce dernier, il me sera impossible d'obéir à vos ordres, — car, vous le savez, il est dû à Lapierre, votre valet de chambre, près de deux mille francs; — trois mille francs au moins au cuisinier, quinze cents francs au suisse, et toutes faibles que soient ces sommes, je n'ai absolument aucun fonds pour les payer.

— Quelle position! s'écrie le marquis bouillant de colère ; moi, né de sang royal, je suis réduit à être l'obligé d'un valet de chambre, d'un cuisinier ; — très bien, monsieur, — il paraît que tout le monde est riche chez le marquis de Torepa, lui seul est toujours aux expédients.

— Monsieur le marquis sait avec quelle intégrité je mène ses affaires ; — depuis huit ans que j'ai l'honneur d'avoir sa confiance, je ne pense pas qu'il ait à m'adresser un reproche sur....

— Non, sans doute, monsieur Lambert, et certainement je suis très content de votre manière de gérer ; mais vous sentez qu'il est pénible, désagréable pour un homme de mon rang, d'être obligé d'avoir sans cesse recours à des emprunts onéreux.

— Tant que j'ai eu de l'argent, je l'ai donné à monsieur le marquis, à quatre pour cent : cet intérêt n'est pas, je crois, très élevé.

— Mais, mon cher Lambert, je ne prétends me plaindre de vous en aucune façon ; — je veux parler de ces usuriers qui me prê-

tent à quinze, vingt et vingt-cinq pour cent.

Le marquis se doutait bien que l'honnête et loyal M. Lambert le volait ; mais, comme il savait que tous les hommes d'affaires volent, il préférait garder celui-là, qui était déjà passablement gorgé, que d'en enrichir un nouveau. — Cependant sa perspicacité n'était pas arrivée à voir que, si son homme d'affaires lui avait donné cinq mille francs à quatre pour cent, il lui en avait aussi prêté, sous un autre nom, quarante mille à vingt-cinq pour cent.

Des huit domestiques, deux seulement furent chassés : — ils étaient moins fripons, moins paresseux, plus francs que les autres; — mais ils faisaient bande à part, et l'homme d'affaires les expulsa, parce qu'il voulait, auprès de son patron, des domestiques qui en espionnassent la conduite, et surtout fussent silencieux sur celle de l'intendant.

Cependant le pauvre marquis avait à parler à son homme d'affaires d'autres choses que de ses domestiques; il fallait qu'il abordât la grande question : l'établissement de made-

moiselle Irma, le mobilier et le trousseau à lui donner.

Monsieur Lambert approuvait monsieur le marquis de s'être décidé à quitter cette demoiselle Zélia, qui le trompait effrontément, et se répandait en éloges sur le nouveau choix; mais, tout en parlant, l'honnête intendant calculait de tête le montant des fournitures à livrer, et la somme qui lui en reviendrait.

— Tout cela est très bien! — Mademoiselle Irma fille charmante, remplie de talents, de bonnes manières, observant les convenances, est sans doute préférable à cette évaporée de Zélia, qui vous compromettait de la façon la plus scandaleuse et qui n'a d'autres talents que ceux dont la dotent ses amants les journalistes; mais, encore une fois, où prendre de l'argent pour meubler confortablement cette virtuose, lui acheter des cachemires, des robes, que sais-je! enfin, tous ces chiffons coûteux qui plaisent tant aux dames?

— Où le prendre? répéta le marquis avec impatience; — cela vous regarde. — Je me

charge de payer les intérêts, mais à vous de découvrir le vendeur d'argent.

Lambert savait très bien où il prendrait trente, quarante, ou même cent mille francs, sans aller fouiller dans une autre bourse que la sienne; mais le bourreau n'épargnait au marquis aucune anxiété, aucune torture.

Le marquis, fatigué et irrité par cette longue conversation, qui lui avait rouvert toutes ses plaies, se retira dans sa chambre et fit demander son secrétaire.

Quelque bas, dans l'échelle morale, que la ruse et la fraude placent le griveleur, le sieur Lambert était un saint à côté du secrétaire. — Celui-ci, né à Turin, se nommait Michel de Castelli; placé, dès l'enfance, dans un des couvents de la ville les plus renommés pour l'éducation, il y fit d'excellentes études et y passa toute sa jeunesse. Aimé et protégé par ses chefs, il avait l'espoir d'arriver aux plus hauts emplois ecclésiastiques, lorsqu'à vingt-deux ou vingt-trois ans il se déclara en lui une telle fougue de tempérament, qu'il lui fut impossible de refréner ses passions. — Il n'est

sorte d'excès, folies, débauches, et même crimes dans lesquels son goût pour les femmes ne l'entraînât. On cacha d'abord sa conduite aussi longtemps que cela fut posible, puis on chercha à l'excuser; mais enfin vint un moment où toute tolérance fut impossible, où toute patience se trouva épuisée : et on l'expulsa de la sainte congrégation.

Il était sans fortune et sans état, mais il avait du talent, de l'esprit, beaucoup de gaîté, il se tira d'affaire; — aujourd'hui bouffon d'un grand seigneur, le lendemain on l'eût vu secrétaire d'un homme en réputation; puis, enfin, il devint journaliste, et tout pauvre que soit devenu le métier avec la censure, il sut dans ses intérêts habilement l'exercer. — Ne pouvant vendre de l'opinion politique, puisqu'en Piémont il est défendu d'en avoir, il vendait de la critique littéraire à tant la ligne, faisait sonner bien haut son impartialité, et sous des noms divers, publiait et l'éloge et le blâme du même ouvrage. Au théâtre il régnait en sultan absolu, et, n'importe en quelle monnaie, il fallait que tous, acteurs et actrices,

lui payassent rançon. Il avait ainsi passé joyeuse vie, mais tout s'use, tout s'épuise, et l'homme débauché plus vite que tout autre.

En 1825, quoique Castelli eût à peine trente-huit ans, son talent comme écrivain ou critique avait perdu sa sève et son cachet d'originalité; le public s'ennuyait de ses articles, ils étaient devenus longs, diffus, et répétaient sans cesse, avec de légères variantes, les plaisanteries sur lesquelles il vivait depuis quinze ans; enfin, les propriétaires éditeurs, avertis, par la diminution de la recette, de la chute du rédacteur, le congédièrent. — Précisément à cette époque, le marquis de Torepa vint s'établir en France.—Les frères du marquis avaient des vues secrètes , en l'envoyant tenir maison à Paris; et, comme ils se méfiaient un peu de sa légèreté, ils jugèrent prudent de mettre une de leurs créatures auprès de lui, afin de se faire rendre un compte exact de tout ce que leur frère ne pourrait ou ne saurait pas voir. — Il fut donc convenu que Michel de Castelli accompagnerait le jeune seigneur de Torepa, à titre de secrétaire.

Cet homme déplaisait au marquis : ses manières triviales, ses goûts communs, sa grosse gaîté, se manifestaient par des images obscènes, des expressions sales ; son esprit fécond en calembours, expert à faire ressortir l'équivoque, était sans cesse alimenté par une de ces mémoires qui retiennent le mot et laissent échapper l'idée ; tout en Castelli était antipathique avec les manières élégantes et nobles du marquis, avec ses délicatesses infinies, la décence de sa pensée et cette vague mélancolie qui parfois le portait à réfléchir.—Quelque riche que soit encore dans la maison des Médicis l'apanage des cadets, celui du marquis était bien loin de suffire à ses goûts de magnificence. Ses frères possédaient une immense fortune, exerçaient de hautes fonctions largement rétribuées, et lui faisaient, à de certaines conditions, la presque totalité de la rente splendide dont il jouissait. Le marquis, étant dans la dépendance de ses frères, fut donc forcé de subir le secrétaire qu'ils lui imposaient.

— Monsieur le marquis m'a fait demander, dit Castelli en entrant ; — hem ! si c'est pour

écrire des lettres un peu importantes, ou faire des vers à quelques belles, je crains que mademoiselle ma muse ne me fasse faux-bond, car j'ai bien dîné, oh! ce qui s'appelle bien dîné.

— Et chez qui?

— Chez le curé de Saint-Z.....

Ce digne curé était là, pensa le marquis, en bonne société.

— Il n'est pas de comédienne, monsieur, dit-il avec impatience, qui vaille la peine que le cerveau d'un Médicis se fatigue un instant à chercher une rime; ce n'est donc pas pour écrire ni en vers ni en prose que je vous ai fait appeler; il s'agit tout simplement de savoir le nom, l'âge et la profession d'un homme qui demeure rue Laffitte, au coin de la rue de Provence; cet homme est grand, pâle et vêtu tout de noir; il est allé ce matin rue de l'Arcade.

— Assez, assez, monsieur le marquis, — un *dépisteur* tel que moi n'a pas besoin de tant de détails; je comprends de reste, — et je gage qu'il y a là-dessous quelques amourettes.....,

car monsieur le marquis se croit encore trop jeune pour se mêler de politique.

— Je vous dirai plus tard pourquoi je tiens à connaître cet homme.

— Ha ! Je ne questionne pas monsieur le marquis,—seulement je souhaite de tout mon cœur qu'il survienne quelques petits évènements dans sa maison ; elle est depuis quelque temps d'une monotonie qui laisse mes talents dans l'inaction.

— Cependant votre correspondance avec mes frères est toujours très suivie et fort étendue ?

— Oui, mais j'en suis accablé ; — il faut écrire des volumes pour leur rendre compte de bêtises, de riens insignifiants. — Peste ! quand un homme de ma sorte se résout à *écouter* les autres, à sténographier leurs paroles, il voudrait au moins avoir de grandes et terribles choses à raconter.

— Décidément, Castelli, vous faites donc le métier d'espion à Paris ?

— Espion ! Diable ! comme vous y allez !—

À ce compte, le corps diplomatique, le plus utile, le plus rétribué et le plus honoré de tous, serait aussi considéré comme une corporation destinée à l'espionnage. — Monsieur le marquis, je suis ici comme *envoyé*, *chargé d'affaires*.

— Oui, mais *d'affaires secrètes*.

— Hé ! que m'importe qu'elles soient secrètes ou publiques ;—les généraux ne tiennent-ils pas à grands frais, dans le camp ennemi, des *envoyés* qui leur rendent compte de tout ce qui s'y passe?

— Cela n'en est pas plus loyal.

— En vérité, monsieur le marquis, vous êtes étonnant avec votre loyauté ;—en guerre comme en politique, il faut agir de représailles.

—Monsieur de Castelli, je ne saurais approuver ce système ; j'aime qu'on combatte son ennemi sur le champ de bataille, qu'on le tire à la face du jour, il n'y a rien là que de loyal ; mais j'abhorre qu'on le fasse tomber dans un piége à renard, qu'on le tue dans un guet-apens.

— Bah ! bah ! monsieur le marquis, il ne vous faudrait dans le cœur qu'un petit grain

de jalousie pour vous faire tendre des piéges à renard, et si je ne me trompe, ce grand homme pâle,—vêtu de noir...

— Monsieur, je vous dis que j'ai besoin de savoir qui est cet homme,—ma sûreté personnelle en dépend.

Tu vois donc bien, pensa Castelli en observant le marquis devenir pâle et tremblant, que souvent on a besoin d'agir avec *secret* afin de perdre son ennemi ;—mais le petit orgueilleux n'en veut pas convenir pour trancher en paroles du preux chevalier.

— Monsieur le marquis, reprit Castelli, saura promptement quel est cet homme noir qu'on ne peut tuer en face... ; seulement je le prierai de vouloir bien m'avancer un billet de cinq cents francs, car ma pauvre bourse, comme le cœur d'une danseuse, est toujours vide, et pour faire des pas et démarches il faut de l'argent ; — sans ce passe-partout, impossible d'entrer nulle part.

— Soit, demain Lambert vous les comptera.

Castilli se retira enchanté ; il voyait engrener

une affaire qui lui promettait des occasions de faire payer cher ses services.

Enfin, pour dernier supplice, le marquis n'avait plus à endurer que la présence de Lapierre; — le valet entra pour déshabiller son maître. — Il lui demanda d'abord pardon de sa conduite du matin, avec cet air bas, flatteur, rampant de l'homme dégradé; puis insensiblement il arriva à blesser l'amour-propre de son maître, à le torturer de mille manières, en lui faisant sentir qu'il ne demandait pas mieux que de s'en aller, si on pouvait le payer de ce qu'il avait avancé.

Trois heures sonnaient, quand l'infortuné marquis se trouva enfin seul; mais il ne put dormir, l'agitation de cette journée avait été trop forte, et la fièvre brûlait son sang.

UNE VISION.

L'écolier observait son frère avec surprise. . . . .
. . . . . . , il ne savait pas avec quelle furie cette mer de passions humaines fermente et bouillonne lorsqu'on lui refuse toute issue, comme elle s'amasse, comme elle s'enfle, comme elle déborde, comme elle creuse le cœur, comme elle éclate en sanglots intérieurs et en sourdes convulsions, jusqu'à ce qu'elle ait déchiré ses digues et crevé son lit.

(Victor Hugo, *Notre-Dame-de-Paris.*)

VII.

Nous ne connaissons pas les rapports qui existent entre notre existence et celle de l'unité terrestre dont nous faisons partie ; notre vie quitte parfois son mouvement normal et entre pour un temps dans une course accélérée ; nous en attribuons les causes à la fatalité, parce qu'elles nous sont inconnues et que nous n'en trouvons pas l'explication dans le seul ressort de nos passions.

Ce sont des séries d'aventures et d'incidents plus extraordinaires les uns que les autres ;

tous cependant sont nécessaires pour que trois ou quatre individus se rencontrent, soient en contact, et que de ce contact surgissent ensuite des évènements qu'aucune sagesse humaine n'aurait pu prévoir et dont les acteurs sont aussi étonnés que les spectateurs.

Heureux ceux qui, sur cette terre, ont une existence brève et lumineuse

Quelque longue qu'ait été la vie du berger des plaines inhabitées, ses souvenirs s'arrêtent uniquement sur un petit nombre de faits qui sont venus, à de longs intervalles, varier sa vie monotone; arrivé à un âge avancé, entre ces points culminants il ne voit plus qu'une surface unie, l'espace disparaît à ses yeux et il croit, au moment de sa mort, n'avoir vécu qu'un petit nombre de jours.

Mais si, amené jeune dans une grande cité, ce berger a eu son existence agitée par la crainte et l'espérance, les calamités inattendues et les bonheurs inespérés, la perfidie et le dévouement, la haine et l'amour, les douleurs de la maladie et l'allégresse de la santé, pour ce berger la vie aurait été longue, et,

lors même qu'il mourrait à la fleur de l'âge, il en connaîtrait tous les ressorts.

L'homme matériel n'aperçoit le passage du temps que par le renouvellement de ses sensations, tandis que l'homme intellectuel en mesure la durée à la succession des pensées. Ainsi les êtres d'élite arrivent au terme de la vie longtemps avant la foule, dont le corps est sensuel et l'ame inerte. Après leur mort se révèle leur passage dans ce monde, et, seulement alors, la foule admire la route qu'ils ont tracée à travers le désert.

Pendant les six semaines qui s'écoulèrent après le jour, à jamais néfaste pour le seigneur de Torepa, où il avait été reçu par Maréquita et insulté par Méphis, l'existence de ces trois créatures, d'une nature exceptionnelle, fut agitée autant qu'il avait été donné à leur organisation de pouvoir le supporter; leurs jours étaient sans repos, leurs nuits sans sommeil, et, durant ces six semaines, leur raison fut impuissante à maîtriser l'émotion fébrile de leurs cerveaux! Il leur fallut recourir à l'o-

pium pour se procurer quelques heures de repos.

« *Je serai ton époux lorsque tu me diras: Viens, je te* choisis *parmi tous, tu es à moi*, » avait dit Méphis avant de commencer sa narration, et il attendait que Maréquita prononçât ces paroles.—Il trouvait honteux et dégradant, pour une femme, de vouloir paraître ne céder qu'à la force, et de se laisser prendre comme par violence; il disait qu'en se conduisant ainsi les femmes semblaient reconnaître *un droit à la force*, et lorsqu'elles devraient, en tout et partout, user de leur influence, pour *en détruire l'empire*, elles sanctionnaient en quelque sorte la tyrannie du sexe fort.

Hélas! la pauvre Maréquita était bien loin de pouvoir sentir tout ce qu'il y a de supériorité et de vraiment religieux dans l'acte de la femme qui choisit son amant et se donne à lui au lieu de se laisser *prendre!* elle n'avait point compris les paroles de Méphis;—sa conduite lui paraissait si étrange, comparativement à celle des autres hommes, qu'intérieu-

rement elle l'accusait de froideur ou de coquetterie!

Oh! c'est que, pour se donner, il faut que la femme se sente bien forte! En se laissant prendre, comme subjuguée par la puissance de l'homme, elle se réserve une excuse envers le monde, elle se persuade à ses propres yeux qu'elle a été *séduite*, et elle conserve le droit de dire à son amant si elle lui est infidèle, ou qu'elle se lasse de l'aimer, qu'il a profité d'un moment de faiblesse.

— Je ne vous aimais pas, vous avez profité de ma faiblesse, je ne me suis pas *donnée* à vous, vous m'avez prise par ruse.

Dans l'avenir, lorsque la femme aura conscience de son pouvoir, elle s'affranchira de l'approbation d'autrui et ces petits subterfuges, qui l'aident aujourd'hui à tromper les hommes, lui deviendront inutiles; quand les temps seront venus, la femme dira :

— Je choisis cet homme pour mon amant, parce que mon amour sera un mobile puissant sur son intelligence et que notre bonheur commun se reflétera sur les autres! — Si elle

se trompe, elle supportera avec courage les conséquences de sa déception, et si le supplice excède ses forces, elle se séparera d'avec lui.

Méphis aimait Maréquita avec cette passion entraînante qui résiste aux raisonnements, il le sentait lui-même; — toute sa vie il avait redouté une telle passion et il en concevait les plus funestes pressentiments; cependant il ne pouvait l'arracher de son cœur. Il ne se dissimulait pas non plus combien l'empire de cet amour mettrait d'obstacles à ses projets; — il ne pourrait le servir ni exercer sur lui une influence impulsive, s'il n'amenait pas Maréquita à un autre ordre d'idées; — mais un pareil changement lui paraissait très difficile à obtenir : plus il admirait lui-même le beau idéal des principes de son amante, moins il voyait de probabilités de l'y faire renoncer.

De son côté, Maréquita reconnut avec effroi qu'elle aimait Méphis d'amour! — La malheureuse avait été tellement froissée dans sa première affection qu'elle n'osait pas se livrer à sa nature aimante; en perdant l'espoir d'appartenir à Olivera, elle s'était créé un amour

idéal;—à l'aide de cette idole fantastique, elle avait repoussé sans peine tous les hommes qui s'étaient présentés à elle; ils lui paraissaient si petits en comparaison du héros dont son imagination lui offrait sans cesse l'image, qu'elle dédaignait même de laisser tomber un regard de pitié sur eux. — Mais lorsque Méphis, le *prolétaire*, lui apparut, et, déroulant le tableau de ses nombreuses infortunes, lui montra la puissance de son ame dans toute son étendue, le héros que Maréquita avait rêvé pâlit devant cette grande et magnifique réalité; — alors il y eut dans son cœur une lutte terrible; avec sa nature ardente et passionnée, — aimer un homme comme Méphis et en être aimée, c'était réaliser la suprême félicité que, jusque là, elle croyait n'exister que dans le ciel! c'était respirer sur la terre la volupté et le bonheur des anges!—Mais tout à coup surgissaient à ses yeux deux monstres menaçants, le vil d'Hazcal et la femme de Méphis; — à cette apparition funeste, tout épouvantée, Maréquita se voyait dans l'enfer du monde, en proie à l'infamie, jugée, condamnée, harcelée

sans relâche par les préjugés et les vices de la société.

Quant au marquis de Torepa, il n'aimait pas Maréquita, il désirait sa possession, précisément parce qu'elle l'avait humilié et qu'il se sentait petit à côté d'elle. — Ce désir implanté dans son cerveau y avait pris la ténacité de l'idée fixe; à cette monomanie se joignait une haine implacable contre Méphis, qui l'avait insulté, et dont il était jaloux. — Italien et grand seigneur, il lui fallait une vengeance éclatante!

Méphis ne respirait plus qu'auprès de Maréquita; — il négligeait tout, abandonnait ses affaires, semblait enfin n'avoir qu'une pensée. — Loin d'elle, les heures étaient des siècles d'attentes douloureuses; — le charme de se voir et de s'entendre suffit à leurs premiers tête-à-tête; mais, lorsque la curiosité impatiente qu'ils éprouvaient de connaître mutuellement leur histoire fut satisfaite, leurs cœurs, enivrés l'un de l'autre, n'auraient pu supporter un entretien dont ils n'eussent pas été l'objet. L'amour, passion exclusive, absorbante, vint

bientôt, avec son intolérable tyrannie, s'imposer à eux comme une nécessité impérieuse.

Méphis, habitué à dompter ses désirs, résista d'abord à l'influence magnétique de cette jeune femme, dont la beauté recevait un nouvel ascendant de l'amour qui animait ses yeux. — Ce combat moral ne pouvait durer longtemps ; quelque empire que sa volonté exerçât sur lui, elle devait chanceler devant la voix de la nature qui l'appelait au bonheur, et le sollicitait à vivre de la vie que Dieu a donnée à toute la création.

L'amour! mais l'amour tout-puissant, intelligence surhumaine, qui lie deux existences l'une à l'autre avec tant de force, et les identifie tellement, qu'il faut les briser toutes deux pour les séparer; cette irrésistible attraction de nos ames les porte aussi à se dégager elles-mêmes de leur enveloppe, lorsqu'elles ne peuvent être unies dans ce monde. Un tel amour est si rare, les conditions qui le font naître et se développer si exceptionnelles, que la plupart des hommes meurent sans l'avoir connu. — Pour aimer ainsi, il faut être fort,

avoir fait de la vie une appréciation assez juste pour ne jamais redouter de la perdre, comprendre que nous ne saurions en bien remplir le but si notre ame ne s'harmonise avec une autre ame; cette union animique est non moins nécessaire que l'autre pour compléter notre individualité. C'est lorsque l'intelligence se développe entièrement que ce besoin se fait sentir; alors nos inspirations se modifient ou se confirment par leurs rapports avec des inspirations amies; notre volonté manque souvent de force, lorsqu'elle n'a que son témoignage; — le jeune homme de vingt ans et la jeune fille de seize ne peuvent que difficilement comprendre ces grands mystères.

Maréquita avait cru aimer Olivera, tandis que cette passion n'était qu'un caprice de l'imagination, une séduction des formes extérieures; hommes et femmes, nous nous y trompons, puis nous reconnaissons souvent que notre ame n'était pour rien dans ce que nous avions pris pour de l'amour; malheureusement cette connaissance arrive presque toujours

trop tard, et ne sert qu'à empoisonner le reste de notre existence.

Le mariage de Méphis et celui de Maréquita n'avaient pas été les suites d'une semblable erreur, quoique ces deux êtres eussent éprouvé en amour de cruelles déceptions, et, lorsqu'ils se rencontrèrent, ils reconnurent mieux que jamais combien leurs premières affections s'étaient trompées d'objet.

Une fois en présence de l'homme qu'elle aimait réellement, Maréquita ressentit la puissance de l'attraction; elle ne lui permettait plus de repousser Méphis comme elle en avait repoussé tant d'autres. Ah! dès cet instant elle comprit que l'amour n'était pas seulement un rêve, une chimère que les poètes poursuivent et n'atteignent jamais!

Élevée dans les maximes de la religion romaine, aux consolations de laquelle souvent elle avait eu recours pour se soustraire au désespoir, Maréquita, à l'imitation du prêtre chrétien, anathématisait la chair. Mais comme elle était bonne, et qu'à son insu ses goûts artistiques l'avaient métamorphosée en philoso-

phe, elle était remplie d'indulgence pour la conduite d'autrui; — néanmoins elle aurait cru commettre un crime irrémissible si, pour elle-même, elle s'était départie de la sévérité des principes qui faisaient la base de sa croyance!—A ses yeux la femme pouvait, sans cesser d'être vertueuse, avoir un amant qu'elle aimât d'ame; mais, si elle se donnait à lui, elle perdait sa propre estime et celle de son amant. Maréquita n'admettait l'amour physique que dans le mariage, et elle ne donnait qu'au mari le droit d'être père. Pour elle, la femme n'avait aucune position possible hors de ce cercle.

C'est, hélas! le catholicisme qui l'a tracé : à l'époque où le Christ apparut, l'amour spirituel entre les deux sexes ne pouvait guère exister; —partout alors subsistait l'esclavage; et partout, excepté parmi les peuples celtes, la femme, née libre, était effectivement esclave des usages et des lois : un double joug pesait sur elle!—L'homme riche remplissait sa maison de belles esclaves, sans que la femme légitime eût le droit de s'en plaindre; il la répudiait

lorsqu'elle le fatiguait, qu'elle était devenue laide ou vieille, stérile ou infirme, et fréquemment il l'exposait ainsi à la mendicité. — Les maximes du Christ relativement à la femme adoucirent sans nul doute son esclavage, mais ne l'affranchirent pas entièrement.

Le style figuré et parabolique des Évangiles se prête à une foule d'interprétations diverses, et, pour asseoir tel ou tel système religieux, on a donné le sens le plus forcé aux paroles les plus simples. — Ainsi le catholicisme a motivé l'indissolubilité du mariage sur ce précepte : — « Ne séparez pas ce que Dieu a joint. » — Cependant n'est-il pas évident, pour toutes les intelligences, que le Christ parle là de l'union des ames et ne peut parler d'autre chose ? — Il prêchait pour toutes les nations, et toutes ne consacraient pas le mariage par les mêmes cérémonies et les mêmes formalités; de plus, le Christ reconnaît, avec ceux qui l'interrogent, que sa doctrine n'est pas d'accord, à cet égard, avec la loi de Moïse. — Il reproche aux Juifs la dureté de leur cœur et prêche, en toutes

circonstances, une entière réciprocité entre les deux sexes.

Le précepte de ne pas séparer ce que Dieu a joint implique nécessairement celui — « de ne pas joindre ce que Dieu a séparé. » — Ce sont deux formules du même précepte, dont l'une ne peut être violée sans que l'autre le soit aussi; — il est donc bien certain qu'en forçant l'être (homme ou femme) à demeurer lié à l'être qu'il déteste, on le sépare de celui qu'il aime et l'on enfreint le précepte de l'Évangile.—Voir dans les paroles du Christ des actes légaux, des cérémonies religieuses, qui n'existaient pas à cette époque, c'est le comble de l'absurde.— Le Christ ne fait pas allusion à l'union charnelle, forcée ou volontaire, que les hommes ont faite, mais bien à l'union des ames, qui vient de Dieu. — Ne pas voir la volonté divine dans les affections de nos cœurs, — c'est nier que Dieu fait croître les plantes... Certains docteurs sont admirables lorsque, dans leur humilité chrétienne, substituant l'homme à Dieu, ils attribuent à cette faible créature le

pouvoir d'implanter ou d'arracher les affections de son cœur ! quand elle n'a pas même la puissance de commander à un seul de ses cheveux.

« C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert à rien ;
» les paroles que je vous dis sont esprit et vie. . . .
» . . . . . . Si vous demeurez dans l'observation de
» ma parole, vous serez véritablement mes disciples,
» et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra
» libre.

» En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque
» commet le péché est esclave du péché. »

Saint Jean, chap. vi et viii.

Le Christ partout anathématise la chair, prêche l'asservissement des passions, comme le seul moyen d'affranchir l'ame de leur joug. Sa mission était de renverser le règne de la matière, et de faire dominer le culte de l'amour et de la pensée.

« C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes
» mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour
» les autres.

» Le commandement que je vous donne est de vous
» aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.

» Ce que je vous commande, c'est de vous aimer
» les uns les autres. »

Et en parlant de Madeleine : « C'est pourquoi je
» vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis,
» parce qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui on
» remet moins aime moins. »

SAINT LUC, chap. VIII, v. 47.

Les passions sont la vie, et le Christ n'aurait pu, sans blasphémer, en prêcher l'anéantissement ; d'ailleurs, la meilleure preuve qu'il n'a pas rejeté la chair, c'est qu'il a voulu être conçu dans le sein d'une femme.

Il veut qu'on soit maître de ses passions, afin de pouvoir aimer Dieu et ses frères; mais il se montre partout très indulgent pour les écarts dans lesquels elles entraînent l'humanité, lorsque l'amour du prochain existe.—Aimer Dieu et le prochain comme soi-même, voilà toute sa doctrine. — Sa loi est essentiellement une loi d'amour et de dévouement, et nulle part une loi de contrainte ;—mais le sacerdoce avait intérêt à l'interpréter de cette dernière manière.

Ah! la chair et l'ame sont également saintes; toutes les deux viennent du même père, et à l'une et à l'autre il a assigné des fonctions en rapport avec leur degré d'avancement. — Le Christ, ainsi que Socrate, Zoroastre et une foule de prophètes anciens et modernes, a flétri le culte du veau d'or, le règne des passions sensuelles, qui imposent un avilissant esclavage et d'où tous les autres esclavages proviennent. Certes, le Christ était essentiellement le missionnaire de la liberté; — il la prêcha pour la femme comme pour l'homme, censura sévèrement tout ce qui existait; ne prescrivait que la confiance en Dieu et l'amour du prochain; il défendait les procès et les discussions en toutes choses; et, professant le plus superbe dédain pour les riches, les prêtres et tous les puissants de la terre, lui-même, quoique issu du sang royal de David, exerce un métier, se fait *peuple* et ne prend pour disciples que des hommes du peuple.

Le Christ, en toutes choses, ne reconnaît qu'une volonté, celle de Dieu! et partout il anéantit la raison humaine. — Aucune secte

chrétienne n'a jamais compris complètement sa doctrine, et le catholicisme, en laissant à l'homme la plénitude de son libre arbitre, l'a exposé à tous les égarements de l'orgueil, aux déceptions, aux chutes, où perpétuellement les illusions de l'amour-propre l'entraînent.

Maréquita, confiante en sa force, commit l'imprudence de braver le danger.

La lutte, dont s'éloignent avec effroi les êtres faibles, a pour les forts un charme qui les attire irrésistiblement dans son tourbillon. — Depuis l'âge de seize ans, Maréquita avait lutté victorieusement contre sa nature ardente et contre le besoin d'expansion et de caresses, qui, chez elle, se faisait si vivement sentir. — Orgueilleuse de son triomphe, elle se présenta de nouveau dans l'arène, sûre de remporter encore la victoire. Dans sa témérité, l'insensée ne prévoyait pas le choc terrible qu'elle aurait à soutenir et les formidables attaques dont elle allait continuellement avoir à se défendre.—Résister à des hommes beaux, spirituels et galants, c'est l'effort d'une mince

vertu; mais Maréquita ne savait pas ce que c'est que de se trouver chaque jour, à toute heure, seule avec l'homme qu'on aime et dont on est aimée; — se sentir fascinée par son regard, attirée par le parfum de son haleine; l'entendre dire d'une voix qui semble tomber du ciel : — Je t'aime! oh! je t'aime, mon ange, plus que ma vie!!! Je n'existe que par toi; — tu es ma loi, mon soleil, mon Dieu! avec toi je deviendrai fort, puissant, invincible; — pour toi je deviendrais faible, lâche, criminel, brigand. — La vie avec toi, — la mort sans toi!

Non, Maréquita, toute belle et toute courtisée qu'elle eût été, ne connaissait pas encore la puissance de ce danger.

D'abord elle se laissa aller avec confiance au charme ineffable que lui faisait éprouver la présence de Méphis; — mais bientôt elle eut peur de lui, et plus encore d'elle-même... Alors un long combat commença; — oh! un combat opiniâtre : — c'était l'amour, l'amour le plus violent; c'était une ame qui s'identifiait avec une autre ame, un cœur qui ressen-

tait toutes les affections d'un autre cœur, jointes à l'ivresse des sens. — C'était, en un mot, l'attraction divine dans toute sa force, luttant contre une volonté de créature! — c'était un faible roseau essayant d'arrêter le torrent qui descend de la montagne! — Oh! quelles expressions pourraient rendre ce qui se passait dans son cœur? Ivresses et craintes, extases et perplexités, bonheur et désespoir, et ces mille et mille frémissements qui parcouraient tout son corps, la faisaient palpiter de plaisir ou frissonner d'effroi! — Chercher à donner l'idée de ces célestes joies.... et de ces effroyables tortures....., serait chose folle et qu'on ne doit pas tenter.

Maréquita passe le premier mois dans cette extase fébrile, — puis vient la passion avec toute sa rage et sa frénésie : — oh! alors à quelle souffrance n'est-elle pas en proie? Pour elle plus de repos, plus de rêves d'amour, plus de larmes, plus de voluptés, il n'existe plus rien ; — une pensée la domine, s'empare de son cerveau, — c'est un démon acharné à ses pas ; — il l'enlace avec les serpents qu'il

tient en ses mains, lui siffle aux oreilles des paroles qui redoublent sa fièvre; lui montre dans le lointain une perspective enchanteresse que l'infortunée poursuit, brûle d'atteindre, et qui est toujours hors de sa portée. — Nous l'avons déjà dit, depuis la fatale nuit où, pour sauver son amant, elle s'abandonna au duc de V....., elle était parfois sujette à des actes qui avaient le caractère de la folie.

Maréquita ne voyait rien en dehors de son amour; elle trouvait Méphis froid, et lui reprochait de ne point l'aimer assez; des soupçons cruels l'assiégeaient souvent; — elle pense qu'il veut faire d'elle un instrument pour servir aux projets de son ambition; elle en trouve la preuve dans la possibilité qui reste à son amant de s'occuper d'autre chose que de son amour. — Méphis devine la souffrance de son amie; il n'est rien qu'il ne fît pour dissiper ses injustes craintes; mais inspirer de nouveau une confiance qui s'est retirée de nous dépasse les forces humaines et n'appartient qu'à Dieu.

— O ma chérie, disait Méphis, demande,

exige de moi tout ce que tu voudras : je suis prêt à te faire tous les sacrifices possibles.

— Eh bien! si réellement tu m'aimes, — si tu m'aimes autant que je le désire, autant que j'en sens le besoin, donne-m'en une preuve, la seule qui puisse me convaincre.

— Laquelle?

— Quitte tout pour moi. — Allons sous le beau ciel d'Asie chercher une retraite où nous vivrons pour nous! pour nous seuls! Ah! Méphis, conçois ce bonheur! — Nous ferons de notre amour l'unique affaire de notre vie : ne voir, ne sentir, ne penser qu'avec les yeux, le cœur, l'ame de l'être qu'on aime; — ne vivre que par lui et pour lui, ne désirer que lui, rien que lui, dans la nature entière : ami! c'est la félicité de Dieu, c'est la suprême béatitude. — Écoute, mon Méphis, je me sens capable de te tenir lieu de tout : — il y a dans mon cœur tant d'amour pour toi, tant de poésie dans mon imagination, tant de feu dans mes lèvres! — Ah! je te le promets, ta vie s'écoulera pleine et heureuse, comme celle des anges. — Abandonnons l'Europe, où nous ne

pourrions vivre l'un et l'autre qu'en parias; — un bonheur clandestin nous serait seul permis. Tu ne pourrais être père, car les enfants que j'aurais appartiendraient, par la loi, au chevalier d'Hazcal : en un mot, la vie nous serait un supplice de tous les instants. — O mon chéri! je ne me sens pas, je l'avoue, le courage de l'accepter à ce prix, ni la force de la supporter. — Moins que les hommes, la femme peut se passer d'estime et de considération. La bienveillance du monde qui l'entoure est un besoin de son cœur, quoique l'opinion de ce même monde soit souvent de peu de valeur; et, dans notre position, il me serait impossible de me concilier cette considération publique, sans laquelle la femme tombe dans l'avilissement. — Mon ange! mon cher ange! tu consens, n'est-ce pas, à tout quitter pour moi : oui, n'est-ce pas, tu y consens?

Et, sans attendre sa réponse, Maréquita se jette dans les bras de Méphis et le couvre des plus tendres caresses.

Tout autre homme que Méphis aurait profité de ce moment d'abandon pour faire une

maitresse de sa belle amante; mais lui savait très bien que la possession du corps n'assure pas celle de l'ame, et il voulait d'abord se rendre maître de l'une, avant de jouir de l'autre. — Méphis aimait réellement Maréquita; il voyait en elle la femme que Dieu lui avait destinée, la compagne de sa vie : c'était la fée qui devait l'inspirer, l'encourager, et travailler avec lui à l'exécution de ses vastes projets.

Tout en répondant aux caresses de la jeune femme, il a le courage de lui dire qu'il ne peut consentir à ce qu'elle exige de lui. — A ces mots, Maréquita pousse un gémissement sourd, s'échappe de ses bras, marche à grands pas dans la chambre, les yeux fixés en terre, les poings serrés, la pâleur de la mort sur le front.

En vain Méphis cherche-t-il à lui expliquer sa pensée; — elle le repousse avec colère, et lui dit d'un son de voix qui trahit sa souffrance :

— Je ne veux rien entendre. *Tu ne m'aimes pas, que m'importe le reste!*

— Maréquita, ton injustice me remplit d'affliction ; — je ne t'aime pas ! mais quelle preuve plus forte puis-je te donner de mon amour que le courage même avec lequel je combats des idées qu'enfante le délire ?—Maréquita, ce n'est pas une *maîtresse* que je cherche en toi, c'est la femme telle que je la conçois, telle qu'elle sera dans l'avenir, lorsque l'humanité sera sortie de sa phase actuelle. — Oh ! mon ange, tu vois où mène l'ignorance ! tu n'as pas, comme femme, conscience de la sainteté de ta mission ! toi, si généreuse, si bonne dans ta vie habituelle, tu n'écoutes en ce moment que ton égoïsme, et voudrais que, jeunes et forts, capables de servir nos frères, nous allassions enfouir au désert notre jeunesse, notre force et notre intelligence. — Oh ! chère enfant, il y aurait sacrilége, il y aurait impiété ! si Dieu....

— Arrêtez, Méphis ; — vous mettez entre nous un abîme, — vous *raisonnez !* — Ah ! si vous m'*aimiez*, opposeriez-vous à mon amour les raisonnements de votre philosophie ?...

Tout en blâmant l'égoïsme de cette passion, Méphis en admirait la violence; il était frappé d'un saint respect, comme s'il eût été en présence d'un de ces ouragans terribles qui déracinent les arbres, renversent les maisons, bouleversent l'Océan et couvrent la plage de navires brisés et de corps meurtris. — Comme un pilote prudent, il attendait avec patience que la tempête se fût apaisée, et hasardait alors quelques paroles d'amour et de raison. — Méphis aimait Maréquita, avec tout ce que l'amour exalté peut avoir de plus dévoué, de plus sublime, mais il l'aimait en homme supérieur, c'était l'amour de l'être fort. — Les forces de Maréquita ployaient sous son amour; elle n'avait plus sa raison, son cerveau était troublé : — c'était l'amour de l'être faible.

Ces deux manifestations de l'amour correspondaient aux milieux dans lesquels ils avaient vécu; — la pauvre jeune femme subissait l'influence de son éducation et du monde dont elle avait été entourée, des livres dont son intelligence s'était nourrie; elle s'imaginait, d'après ses lectures, que l'amour exclut

la raison, et comme elle voyait Méphis conserver du calme, n'avoir aucune exagération, ne faire aucune extravagance, elle en conclut qu'elle n'était pas aimée.

Tant que l'amour de l'individu sera pour la femme le premier besoin de son cœur, le plus puissant mobile de son imagination, toute passion forte lui fera commettre des actes de folie. Mais une époque viendra où l'amour de Dieu et celui de nos frères occuperont dans nos ames les deux premières places, et seulement à la troisième sera l'amour par lequel nous complétons notre individualité; — l'amour de Dieu et celui de l'unité domineront toutes les affections temporaires et fractionnelles.

Maréquita n'avait pas été élevée par des sages, et son éducation n'était pas sortie du cercle ordinaire de la routine; pauvres femmes, dont le jugement est faussé par le plus tyrannique des systèmes, jusqu'à quand vous imposera-t-on l'absurde obligation de changer votre nature? pendant combien de temps encore subirez-vous l'alternative de vous ren-

fermer dans un cloître ou d'enchaîner à jamais votre vie à celle d'un maître?... Profonds moralistes, est-ce donc pour augmenter la violence des passions que vous leur opposez de pareils obstacles? — Les médecins vivent de nos maladies, mais combien sont plus nombreux les gens auxquels les ravages de nos passions procurent richesses et puissance!

Lorsque, pendant quinze jours, Maréquita se fut répété vingt fois par heure, — il ne m'aime pas, — son cerveau fut réellement malade, et son imagination en délire domina son cœur et sa raison. — Dans son désespoir, elle conçoit mille projets sinistres; — elle veut se tuer; — puis elle s'arrête à une pensée atroce, telle que le cauchemar et la démence en font apparaître; d'abord vague, informe, cette pensée devint ensuite une vision, — dont son intelligence est constamment troublée.

Elle veut emmener Méphis à son *retiro* de Belle-Fontaine; là, oubliant le monde, l'univers, elle s'abandonnera sans contrainte au bonheur d'être à son amant; — elle goûtera dans ses bras cette félicité qu'elle rêve et qui

l'a toujours fuie, cette félicité qu'elle brûle de connaître; — puis, après s'être enivrée de toutes ces joies, après avoir vécu mille siècles dans une heure, — elle mettra une forte dose d'opium dans le lait d'amande que, chaque soir, elle a coutume de partager avec Méphis, et ils s'endormiront pour toujours dans les bras l'un de l'autre. — Ah! cette pensée a pour elle un charme inexprimable... ; — elle se voit aimée de Méphis comme elle désire l'être. — Toute femme est assurée de l'affection exclusive de son amant, lorsqu'elle ne lui demande que quelques heures de durée; elle jouira enfin de tous les trésors de son amour. — Pour la première fois elle se trouve heureuse d'être belle, puisque sa beauté va augmenter le plaisir de son amant.

Cette vision développe la véhémence de sa passion et contient son désespoir : — ainsi, dans le désert, le mirage, en offrant l'eau à sa vue, redouble la soif du voyageur et soutient son courage. — Cette pensée de mort, qu'un grand amour produit, prouve qu'il émane de l'ame, et que les sens n'y sont qu'accessoires.

Maréquita pense que son amant la suivra, ils brûleront dans l'enfer.....; qu'importe! elle rira aux tortures en présence de l'homme qu'elle aime.

Toutefois, par instants, Maréquita revenait à la vie réelle, et avait horreur d'elle-même!— Elle est prête à se jeter aux pieds de Méphis, à lui avouer son horrible tentation; — mais aussitôt la vision reparaît et dissipe ses vaines terreurs; — le désir se fait sentir avec plus de force que jamais; — elle est dans l'extase! — le vertige la saisit, — ses esprits se troublent, — et la malheureuse cède à cette voix de furie qui pousse l'assassin sur sa victime.

LE BONHEUR.

« Et comment concevoir le bonheur sans l'amour?

. . . .

. . . .

Mais cet amour plus libre ignore parmi nous
Des entraves du corps les obstacles jaloux;
Nous sommes tout entiers pénétrés de sa flamme;
Comme l'air avec l'air l'ame s'unit à l'ame,
L'esprit avec l'esprit; nos êtres confondus,
L'un par l'autre embrassés, l'un dans l'autre perdus,
Contractent en s'aimant cette union intime,
Des célestes amours privilége sublime;
Tandis que, pour s'unir, vos esprits impuissants
Ont toujours à franchir la barrière des sens. »

(*Paradis perdu de Milton,* DELILLE.)

VIII.

Trois fois le soleil s'était levé radieux au-dessus de la colline, et pour la troisième fois ses rayons du soir faisaient étinceler les eaux de la Seine, depuis que Méphis habitait *il retiro* avec Maréquita. — Les deux amants heureux de la présence l'un de l'autre, dans cette douce langueur dont l'amour satisfait remplit les sens, étaient étendus sur un magnifique tapis de Perse, auquel le gazon touffu du grand berceau prêtait sa fraîcheur et son élasticité. — La chaleur du jour avait été brûlante; l'épaisseur du feuillage en garantissait l'intérieur

du berceau; on y respirait un air pur que poussait mollement la brise qu'on entendait frémir à travers la ramée; les parfums du jasmin, du chèvrefeuille, de l'acacia, du tilleul se mêlaient à l'odeur suave qu'exhalaient les touffes de muguet et de violettes, de menthe et des autres plantes aromatiques; — l'atmosphère enivrait; — les oiseaux faisaient retentir leurs chants, et des papillons aux mille couleurs, heureux de vivre, agitaient çà et là leurs ailes brillantes.

Maréquita, vêtue d'un peignoir de mousseline blanche, qui laissait deviner le contour de ses formes, et jusqu'à la teinte de sa peau, n'avait jamais été aussi ravissante; — couchée tout de son long, la tête appuyée sur le flanc gauche de Méphis; — ses deux bras entouraient la taille de son amant; par courts intervalles, elle l'étreignait avec passion; ses grands yeux, dont le blanc était comme noyé dans un globe de larmes, exprimaient tout ce que la vie a d'amour; son sourire était d'une volupté enchanteresse! — Pendant trois jours et trois nuits, Méphis ou-

blia le monde entier ; toutes ses facultés restèrent absorbées dans la contemplation de cette créature, que Dieu avait si richement dotée d'ame et de beauté !

Si Méphis, en la pressant dans ses bras, perdit conscience de toute autre existence; si le temps n'eut plus de durée pour lui ; qu'on juge de ce que dut éprouver Maréquita, dont la vie était tout entière dans son amour ! ! ! Ce fut une naissance nouvelle ! Son être s'était complété ; oh ! comme elle se sentit grandie ! — L'union de son ame à Dieu lui fut révélée ! Elle vit l'humanité à travers le prisme de son cœur, et comprit le paradis chrétien et celui de Mahomet !—Elle se trouva dans l'infini. — Pour elle, la réalité de l'amour n'eut rien de matériel ; elle sentait que les affections et la pensée peuvent poétiser toutes les sensations, et que l'amour les sanctifie. En pressant sur son cœur l'homme qu'elle aimait, elle reconnut que la chair et l'ame sont également saintes ! ! !

Un des caractères distinctifs de cette grande alliance de nos êtres, c'est le silence

des amants en présence du bonheur!!! Ah! c'est que d'aussi puissantes sensations ne sauraient trouver d'expressions dans les signes morts de paroles humaines!!! Oh! c'est qu'elles saisissent toutes les forces de notre mortelle enveloppe jusqu'à la plus petite fibre, et que les rapports sympathiques établis par un saint amour rendent froids tous les langages! Oh! c'est que l'on a conscience de ce qu'éprouve l'objet aimé par ce qu'on éprouve soi-même ; et que les regards, suffisent aux amants pour se communiquer ce qu'ils pensent!... Oh! c'est qu'ils vivent trop délicieusement pour interrompre le cours de leurs joies animiques; c'est qu'ils craignent d'évaporer leur vie en essayant de l'exprimer et ils en deviennent avares!!! En muette contemplation l'un de l'autre, dans l'oubli de tout, ils s'abandonnent en entier à la jouissance de leur bonheur.

Depuis plus d'une heure, le tonnerre grondait au loin ; de moment en moment, les éclairs traversaient le feuillage et sillonnaient la nue de leurs flammes bleues et blanches.—Chaque

fois qu'un coup se faisait entendre, Maréquita se rapetissait et aurait voulu pouvoir s'abriter tout entière contre son amant. — Celui-ci la pressait fortement et lui demandait :

— As-tu peur, ma chérie ?

— Peur ! dans tes bras ! — Ah ! Méphis, je ne puis plus redouter qu'une chose,—c'est de te perdre...

— Alors tu n'auras jamais rien à redouter. — Cependant rentrons, je crains pour toi que la pluie ne vienne.

— Oh ! non, j'aime cette obscurité ; tous les objets ont disparu ; — je ne vois plus que toi ! toi, devenu mon Dieu, mon unique Dieu !

Comme Maréquita achevait ces mots, un bruit confus de voix, que dominaient les cris de la jardinière et les aboiements du chien, se fait entendre;—ces vociférations portent l'accent de la colère. — A cette vibration des luttes humaines, Méphis redescend sur la terre,—il prête l'oreille,—le bruit approche; — tout troublé, il pose Maréquita auprès de lui, une sueur froide baigne ses membres, ses

jambes chancellent : — il a reconnu la voix de sa femme !!!

On doit se rappeler qu'au *Retiro* il était difficile, par la nature agreste des lieux, de pénétrer dans le jardin ou d'en sortir.

— Mais qui peut s'introduire ainsi chez moi? dit Maréquita; personne ne connaît cette retraite, pas même Albert; — cependant, tout ce bruit... : allons voir, — peut-être un malheur est-il arrivé dans le voisinage.

Elle veut sortir du bosquet, Méphis tremble de lui avouer la vérité... ; — il cherche un prétexte pour la retenir.

— Chère amie! attendons encore : — ces gens vont se retirer sans doute, et je ne crois pas prudent de nous montrer.

— Pourquoi?

— Tu le demandes, ma chérie! Si des souffrances étrangères réclamaient mon secours, il faudrait nous séparer.

— Oh! non, non, répond, dans son effroi, la passionnée Maréquita, en l'étreignant plus fortement, tu as raison, restons cachés pour la nature entière.—Elle ne devina pas que Mé-

plus la trompait, et que cette pensée de s'isoler du malheur de ses frères était trop étrangère à ses sentiments pour ne pas cacher une vive anxiété. — Cependant le murmure des voix devient plus sourd; il espère enfin être délivré de ses terreurs, quand tout à coup l'écho répète ces cris :

— Ils ne peuvent être que dans le jardin : cherchons-les.

A ces mots, Maréquita, éperdue, se cramponne au bras de Méphis. — L'accent de cette voix détonne de colère.

— Mon Dieu! mon ami, c'est nous qu'on cherche! que peut-on nous vouloir?...

Maréquita sent ses jambes faiblir; elle s'agenouille sur le tapis, et, au même instant, le charme qui la fascinait depuis trois jours s'évanouit. — Son idée fixe reparaît : — elle se rappelle qu'elle est venue au *Retiro* pour se tuer avec Méphis.

— Depuis combien d'heures sommes-nous ici ?

— Depuis deux ou trois jours, répond Méphis...

En ce moment une femme vêtue de noir paraît à l'entrée du berceau, trois bougies lui servent de torches, elle les tient d'une seule main, l'autre crispée et menaçante écarte les branches!... sa laideur est effrayante!

Maréquita pousse un cri.

— Méphis! Méphis! quel est ce spectre?

— Dis-lui donc, s'écrie la furie, que ce spectre est ta femme...., malheureux!

— Sa femme!!!...

Maréquita rejette sa tête en arrière dans un mouvement d'horreur et de dégoût!... Ses bras, qui s'agitent convulsivement, semblent repousser l'épouvantable apparition.

— Oui, *sa femme!* misérable courtisane! sa femme! *sa femme légitime* qui vient troubler votre orgie, et vous admirer dans vos amoureuses...

— Taisez-vous! je vous l'ordonne, s'écrie alors Méphis en lui serrant le bras à le briser.

— Monsieur le chevalier d'Hazcal, monsieur le chevalier d'Hazcal, crie la femme légitime, d'une voix que la douleur physique rend plus glapissante encore, venez donc

admirer avec moi le déshabillé galant de votre chaste épouse !

Sa fureur pliait sous l'autorité maritale; aussi c'est l'autorité maritale qu'elle appelle à son aide, pour écraser sa rivale.

Un frémissement convulsif parcourt tous les membres de Maréquita, la mort passe sur ses traits. — Méphis le voit, et soudain l'excès du danger lui rend le calme nécessaire, il repousse froidement sa femme, et soulevant avec précaution sa mourante amie, il l'emporte vers la maison.

L'INTRIGUE.

« Hélas! quand nous nous endormons dans les bras du vice, nous ressemblons à ces dieux de l'Inde qu'on représente couchés sur des serpents. »

(Extrait d'un ouvrage inédit.)

IX.

Les bourreaux existeront tant que les sociétés en auront besoin ; quand l'harmonie régnera sur la terre, ils disparaîtront comme ont disparu les grands quadrupèdes qui habitaient notre planète avant le dernier cataclysme.

Castelli était un de ces hommes sans conscience auxquels on dit : — Espionnez, — et ils espionnent. — Tuez, — et ils tuent ; — mais après l'avoir fait, si on leur demande pourquoi ils ont tué cet homme, — ils répondent avec insouciance : — Parce qu'on

nous l'a ordonné. — Qu'avait-il fait ? — nous n'en savons rien ; — à chacun sa besogne, — ils le condamnent à mort, à nous de l'exécuter ; tout est fini.

Rien n'était comparable au cynisme révoltant du misérable Castelli ; il commettait les crimes les plus atroces avec un sang-froid et une indifférence qui faisaient horreur ; — son passé n'éveillait pas un remords en lui, et l'avenir ne lui inspirait aucune crainte. — Sa vie se résumait dans l'heure du dîner, ou celle de la débauche avec des filles de joie.

Si parfois il arrivait que ses maîtres vinssent le déranger au milieu de son orgie, il rugissait comme un tigre auquel on ferait mine de vouloir retirer la pâture ; puis, cédant en grommelant à la nécessité, il quittait le festin, retroussait ses manches pour assommer l'homme qu'on lui désignait, et revenait ensuite se mettre à table, où il achevait gaîment le repas qu'il avait interrompu.

Aussitôt que Castelli eut les 500 francs du marquis, il emmena avec lui deux tendres

amies, et resta à Montmorency, à l'auberge du *Cheval blanc*, pendant quatre jours ; — dîners recherchés, promenades à cheval et en voiture, rien pour lui n'était trop cher. — Le cinquième jour, on lui présenta son compte, et comme il montait à 526 francs, les amies de Castelli jugèrent prudent de le ramener à Paris. — Il lui fallut deux jours pour reposer ses membres fatigués et cuver son vin ; — après il songea à l'importante mission dont le marquis l'avait chargé.

Castelli avait tout ce qu'il faut pour plaire à la majorité, et capter la bienveillance de cette tourbe d'individus pour lesquels la pensée ne se développe que par les sens.

L'apparence d'une grosse franchise cachait sa fausseté ; flatteur à l'excès, il déguisait sa finesse par des manières de *bon homme* qui éloignaient la défiance ; il avait surtout le talent bien rare de parler à chacun sa langue, aussi était-il sûr de se faire bien venir des portiers, des domestiques, et de tous les gens du peuple, qui sont toujours flattés lorsqu'un homme au-dessus d'eux par l'éducation, l'esprit, les

manières ou la fortune, descend à leur niveau par la familiarité de son langage.

L'habile Castelli sut au bout de trois jours tout ce qui se passait dans la maison de Méphis; — alors il se présenta hardiment chez madame Lysberry, sous le prétexte de lui rendre un éminent service.

Il commença par plaindre cette *jeune* et *intéressante* femme, si digne d'un meilleur sort; la vieille coquette se laissa prendre à sa flatterie et lui raconta ses chagrins. Le rusé Italien redoubla de sensibilité, et versa même des larmes en écoutant le sentimental récit de l'épouse délaissée.

Madame Lysberry aimait beaucoup à causer; encouragée par l'effet qu'elle produisait, elle parla pendant trois heures. Castelli connut ainsi parfaitement le caractère qu'il avait à exploiter, les dissentions du ménage et la position de fortune de l'ennemi du marquis. — Il vit dès lors comment il devait s'y prendre pour faire servir cette femme à ses desseins. C'était un monstrueux assemblage des défauts les plus contraires; elle avait le cœur sec et l'es-

prit romanesque, l'ame vénale et les sens irritables. Elle aimait par-dessus tout les scènes de mélodrame, le bruit, le scandale, et recherchait avec empressement toutes les occasions de se mettre en évidence. Il fut facile à Castelli de lui persuader qu'elle allait jouer un grand rôle dans le drame qui avait pour objet de *sauver son mari d'une ruine complète*, et de perdre sa rivale !

Il brocha de suite un roman, et fit du marquis de Torepa un *prince allemand*; — son altesse avait quitté ses états et renoncé à l'alliance d'une archiduchesse, pour suivre les pas de la célèbre cantatrice espagnole. Castelli connaissait trop bien le cœur humain pour négliger le moyen de blesser cruellement madame Lysberry par l'éloge de sa rivale; — il savait que, passé quarante ans, une femme sotte et laide ne pardonne jamais à la jeunesse, à l'esprit et à la beauté.

Il peignit donc Maréquita sous les plus brillantes couleurs, si bien qu'il résultait de son exagération qu'elle surpassait les plus

belles; qu'elle était une fée pour les talents, un démon par l'esprit satanique qui l'animait.

Dès cet instant, madame Lysberry jura une haine implacable à cette *intrigante espagnole*, qui, disait-elle, lui avait enlevé le cœur de son mari. — Madame Lysberry n'aimait point son mari, mais elle le considérait comme sa *propriété*, et ne pouvait souffrir qu'une autre y portât atteinte. — Oh! les *droits* imprescriptibles que chacune des parties s'attribue sur l'autre ne sont pas les moindres inconvénients résultant du mariage indissoluble.

Castelli gagna toute la confiance de madame Lysberry, et se mit aussi dans les bonnes grâces de la Bernard, afin d'apprendre tout ce qui se passait chez madame d'Alvarez.

Castelli était lié avec une foule d'agents subalternes qui se mêlaient d'intrigue et d'espionnage; bavard de sa nature, il vint à causer un jour avec un de ses dignes amis, et sans trop y attacher d'importance, il lui parla de Méphis. — Cet individu se trouvait être un affidé du prêtre Xavier. — Ce fut une de ces rencontres

fortuites, que notre orgueil appelle *hasards*, parce qu'elles dépassent notre courte vue; cependant elles arrivent si fréquemment, que l'inexpérience villageoise peut seule s'en étonner encore. — La conversation de ces deux misérables était un évènement qui devait amener des conséquences terribles.

Le nouveau *chargé d'affaires secrètes* avait aussi reçu l'ordre de son maître de ne jamais perdre de vue le sieur John Lysberry. — Enchanté de trouver une occasion de faire parade de son dévouement, de son activité et de son intelligence, il s'empresse d'écrire à son maître, pour l'instruire de l'intrigue où Méphis joue un si grand rôle. A cette nouvelle, Xavier fait subitement ses préparatifs, et quitte la Savoie pour se rendre à Paris.

Les riches ont mille moyens de s'entendre, qui sont hors de la portée des pauvres; ils sont forts contre ceux-ci par leur union et la faveur de la loi, ensuite ils voient les cartes de leurs adversaires, et les exploitent sans courir aucune chance. Xavier n'avait jamais rencontré le marquis de Torepa, mais il connais-

sait de nom son frère l'archevêque. C'est à celui-ci qu'il écrit, signale l'ennemi commun qu'il faut perdre, et l'archevêque lui répond : — Frère, je vous serre la main, et je mets à votre disposition ma fortune, mon crédit et mes affidés : servez-vous du tout dans l'intérêt de notre sainte cause.

Porteur d'une lettre de l'archevêque, Xavier se présente chez le marquis de Torepa. — Ses manières nobles, l'amabilité, la finesse de son esprit, sa gaîté, son éloquence, tout en lui séduit le marquis ; celui-ci, se laissant aller au sentiment qu'il éprouve, témoigne à Xavier la plus vive amitié, la plus entière confiance, ne tarde pas à lui parler de son amour pour Maréquita et de sa haine pour Méphis.

Xavier posséda bientôt le marquis tout entier : pas un repli de son ame, pas un soupir de son cœur dont il ne pénétrât le mystère. Il jugea l'homme ; le reconnut sans énergie, incapable d'être jamais moteur, et propre seulement à servir comme instrument passif.

Le marquis voulait bien se venger de Mé-

phis; il désirait ardemment posséder Maréquita, mais il n'était pas allé jusqu'à combiner les moyens à prendre pour atteindre ce double but. Il se servait bien de Castelli pour lequel il avait le plus profond mépris, de Castelli qu'il savait être un misérable espion, mais il n'osait pas l'interroger sur l'exécution des ordres qu'il lui avait donnés, dans la crainte d'apprendre des choses dont son orgueil aurait à rougir, ou qui éveilleraient ses remords.

Xavier montrait au marquis toute l'apparence d'une vive amitié, il lui prodiguait toutes les attentions obséquieuses dont il savait si habilement se servir; néanmoins il éprouvait, à sa vue, ce dédain que l'être faible provoque toujours : il en avait pitié parce qu'il s'en servait ; il l'eût brisé sans hésiter s'il lui avait fait obstacle.

Xavier traitait la passion du seigneur de Torepa avec l'apparente légèreté qu'il montrait en toute chose ; toutefois il ne négligeait aucun moyen d'augmenter l'intensité de cette

passion, et d'exciter sa jalousie : ce n'était pas la fibre la moins vibrante chez le descendant des Médicis. Le marquis avait d'abord songé à appeler Méphis en duel ; Xavier l'en dissuada en lui faisant observer qu'il ne convenait pas à un homme de son rang de se mesurer avec un aventurier. — Le triomphe de Méphis l'eût soustrait aux embûches qu'on lui tendait, et Xavier avait plus de confiance dans l'adresse et le courage du prolétaire que dans la science du marquis. Castelli, personnage ostensible de l'affaire, y jouait un double jeu dont son maître était loin de se douter : l'honnête secrétaire n'obéissait, en définitive, qu'aux ordres du prêtre.

Celui-ci ne reculait devant rien ; il jugea nécessaire de faire enlever les papiers de Méphis, sachant qu'il avait des manuscrits dont il lui importait de se rendre maître. — Castelli se fit un point d'honneur de réussir dans une entreprise qui, pour tout autre, eût été impossible. Il flatta madame Lysberry avec tant d'adresse, sut si bien alimenter sa haine,

exciter sa jalousie, que, cédant à la soif de se venger, elle lui promit de lui livrer les papiers de son mari.

En parcourant les manuscrits qu'il a entre les mains, Xavier se félicite d'abord. — Si le paradis existe, se dit-il, je suis certain d'y obtenir la première place!—Puis, à mesure qu'il avance dans sa lecture, elle l'étonne, l'effraie!... Méphis est plus profond, plus éloquent, plus fort qu'il ne le pensait.

Il faut qu'il meure! s'écrie le prêtre, ses doctrines sont trop puissantes : enseignées par un homme habile, elles pourraient renverser les nôtres. Ce sera donc sa tête à la main que j'irai au Vatican me faire nommer cardinal.

Madame Lysberry remettait peu à peu à l'Italien les papiers de son mari, afin que Méphis ne pût s'apercevoir de leur disparition. Le manuscrit de Maréquita était resté chez lui; il suivit le sort des autres, et vint dévoiler aux ennemis de son amant les secrets de la malheureuse jeune femme. — Xavier fut enchanté d'apprendre que Maréquita avait un

mari, espèce de machine qu'on est toujours assuré de pouvoir opposer à une femme, et, d'après la peinture que Maréquita faisait du sien, il lui désigna son rôle.

Après y avoir bien réfléchi, Xavier reconnut que le seul moyen de perdre Méphis était de l'obliger à quitter la France. — Les doctrines du prolétaire n'avaient guère de chances de se propager à l'étranger, d'y exciter des révolutions politiques ou religieuses ; ensuite, il y serait toujours beaucoup plus facile de se défaire de leur auteur. — Toutes ces considérations mûrement pesées, Xavier pensa que, si le chevalier d'Hazcal venait réclamer sa femme, celle-ci, effrayée, fuirait et emmènerait son amant avec elle ; — il était probable que Méphis abandonnant ses affaires, on réussirait à le faire déclarer banqueroutier frauduleux : — et alors il subissait un véritable bannissement.

Ce plan arrêté, Xavier écrivit au chevalier d'Hazcal, lui fit entrevoir l'occasion qui s'offrait de rançonner sa femme. — Le vieux renard n'attendit pas une seconde lettre, et

arriva à Paris en poste. — Le moins qu'il pût gagner dans cette affaire, avait-il évalué, était une centaine de mille francs : mettant, en définitive, à ce prix le *pardon* de sa *légitime épouse*, et la paix qu'il lui laisserait. — C'était donc par les soins de Xavier que la scène de Belle-Fontaine avait été préparée, mais elle n'eut pas le résultat qu'on en espérait.

UN MARI.

« Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

. . . .

. . . .

(Christ, *Évangile selon saint Matthieu.*)

X.

Méphis savait parfaitement que Maréquita, non plus que lui, ne couraient de danger; nulle poursuite ne pouvant être dirigée contre eux, puisqu'il faut des témoins pour prouver l'adultère. Maréquita était restée à terre sans bouger, la tête cachée dans ses mains. — Méphis la prend dans ses bras et quitte le bosquet en jetant un regard de mépris sur sa femme. — Arrivé près de la maison, il pose doucement son amie à terre et lui dit à voix basse : — Du calme, mon ange, du calme, ou nous sommes perdus; — ils entrèrent

dans le grand salon et y trouvèrent le chevalier d'Hazcal et un commissaire de police.

Méphis salua froidement le magistrat ; puis, s'adressant au chevalier, il le terrifia du regard : — Pourriez-vous nous dire, monsieur d'Hazcal, dans quelle intention vous jouez ici le *rôle* du mari de madame d'Alvarez ? comment osez-vous vous prêter à cette jonglerie ? — Le mari de madame d'Alvarez est un misérable, vous le savez mieux que personne..., vous savez que cet infâme espion est coupable d'avoir ourdi une conspiration, dans le dessein de perdre don Olivera de D'A...., qu'il a trompé indignement cette jeune fille, vendue d'avance au duc de V....., et que, depuis dix ans, il reçoit une très forte pension de madame; — les reçus constatent qu'il l'autorise à ne plus porter son nom, et d'ailleurs, par acte authentique, il a renoncé, moyennant cette pension, aux droits de mari, droits qu'il ne saurait réclamer, puisque madame lui en paie la rançon convenue. — Tous ces faits vous sont connus, mais vous ignorez sans doute que je me propose de les dévoiler au public,

de raconter par quelle bassesse cet espion de qualité espérait trafiquer de l'honneur de sa femme, pour grossir sa fortune, afin d'assurer l'impunité de ses débauches, d'alimenter ses vices ; de plus, j'ai à vous prévenir de la résolution que je prends ; chaque fois que je rencontrerai cet homme, je lui cracherai à la figure et le souffletterai publiquement.

Le chevalier d'Hazcal tremblait de tous ses membres, ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle ; il sentit son sang se coaguler, et de froides gouttes de sueur couler sur son front : le chevalier d'Hazcal, destiné à se vautrer dans la boue, était né sans courage.

Depuis que toute l'Europe, à l'envi, célèbre les progrès de l'intelligence, et salue de ses acclamations le règne de la pensée, ce qui reste du joug de la force devient, chaque jour, un sujet de bouffonnerie. La scène, le roman, les caricatures s'en emparent, tandis que nos meilleures comédies, nos romans les plus renommés, bafouent les maris jaloux, et les tentatives de despotisme conjugal, et appellent sérieusement le blâme des hommes, la

punition de Dieu, sur les brutalités, les spoliations de fortune, les abandons d'enfants, qui se renouvellent sans cesse dans notre civilisation modèle.

Étrange contradiction! la toute-puissance maritale, consacrée par la loi, est repoussée avec horreur par les mœurs; toutes les jeunes filles abhorrent la tyrannie, rient des maris ridicules que la scène et les romans leur présentent, toutes cependant désirent se marier, puisque malheureusement c'est le seul moyen que d'absurdes préjugés leur laissent pour arriver à jouir d'une certaine indépendance que leur famille et la société leur refusent.

Le commissaire et son secrétaire souriaient, avec un malin plaisir, à la vue de *ce mari*, si mal mené par l'amant, et ce rire n'était pas seulement provoqué par le contraste qu'offraient la vieillesse et la laideur de l'un, opposées à la jeunesse et à la beauté de l'autre; mais, comme l'oppression révolte universellement, les tentatives pour l'exercer excitent toujours un sentiment de satisfaction lorsqu'elles res-

tent infructueuses ; — il était évident que le respectable d'Hazcal avait voulu pressurer sa femme, lui escroquer de l'argent. Cependant le commissaire prit la parole, et s'adressant d'abord au chevalier, dit d'un son de voix qui faisait deviner son opinion sur cette affaire :

— Monsieur, j'ai reçu l'ordre de me transporter au domicile de madame, sur la plainte en adultère faite par vous, et voilà que non-seulement votre plainte n'a pas le moindre fondement, mais encore on vous conteste le titre et les droits de mari ; à vous, ou à celui que vous représentez ; qu'avez-vous à répondre, monsieur ? déclinez vos preuves. — D'Hazcal garda le silence. — Je vois que mon ministère est ici sans objet, et je prie madame de vouloir bien me pardonner d'avoir forcé la consigne de son jardinier, et pénétré dans sa retraite malgré ses ordres ; la mission que j'avais reçue m'y contraignait, mais j'étais bien assuré de ne rien voir chez elle qui pût justifier cette mesure. — Agréez, madame, tous mes regrets ; — et il se leva pour se retirer.

Le chevalier, tout épouvanté, à l'idée de rester seul avec l'amant de sa femme, se leva aussi.

— Monsieur le commissaire, dit-il vivement, je repars avec vous.

— Comment! s'écria madame Lysberry, comment, monsieur le chevalier, vous laissez votre femme avec mon mari?

— Madame, je me suis *trompé,* madame d'Alvarez n'est point ma femme.

— Ce n'est point votre femme! — Eh bien, soit; mais, monsieur le commissaire, *l'amant est mon mari,* moi je ne me *trompe pas!* vous voyez leur costume.

— Madame, je n'en doute nullement; mais la loi n'autorise pas une femme à faire arrêter son mari, parce qu'un jour d'été elle le trouve en robe de basin, dans une maison de campagne, chez une jeune et jolie femme.

Madame Lysberry, outrée de colère d'avoir échoué dans son plan, ne vit rien de mieux, pour se donner une contenance, que de s'évanouir.

Méphis profita de cet incident; — il enleva

sa femme dans ses bras vigoureux, la porta dans la voiture du chevalier, et pria ce dernier d'une voix impérieuse de vouloir bien la reconduire chez elle. Impatient d'échapper à cet homme qui l'effrayait, d'Hazcal se hâta d'obéir à cette prière; tous quatre reprirent la route de Paris.

Les amants restèrent seuls, — mais ils étaient destinés à ne connaître l'amour que pendant trois jours! — Maréquita, silencieuse et sombre, était assise sur le grand sopha, les jambes croisées à l'orientale; son immobilité avait quelque chose d'effrayant. — Méphis, au contraire, marchait à grands pas dans le salon, sortait parfois dans le jardin et paraissait être dans une agitation extrême; — il communique ses projets à Maréquita, qui l'écoute sans lui répondre.

— Mon cher ange, dit-il, ne t'afflige pas ainsi; si nous ne pouvons rester en France, nous irons en Angleterre, aux États-Unis, en Hollande, n'importe où; — en tous lieux, avec mes connaissances, je suis sûr de pouvoir réussir et nous serons heureux.

— Heureux ! ah ! Méphis, comment donc comprends-tu le bonheur ?

— Le bonheur ! c'est ton amour.

— Saurions-nous en jouir, si nous ne pouvons appartenir l'un à l'autre sans commettre un crime, sans nous voir rejeter de la société ! Oh ! Méphis, tu t'abuses, pour nous il n'y a pas à choisir ; il faut mourir, — mourir pour éviter des souffrances que je ne pourrais supporter.

— Est-il possible, Maréquita ! quoi! tu veux mourir ! l'opinion du monde t'est nécessaire à ce point ?— Ah ! Maréquita ! mon amour ne te suffit donc pas ?

Maréquita cacha sa tête dans ses mains.

— Méphis, je t'en conjure, aie pitié de moi ; je ne suis qu'une faible créature ; je ne puis vivre avec la pensée que le monde me méprise, — le mépris me tue ! Je t'avais offert l'exil et la solitude du désert ! tu m'as refusée ! il te faut le mouvement de la société que tu veux régénérer ! Je ne me sens pas assez forte pour m'associer à tes grands projets et me résoudre à vivre dans cette

Europe où je ne serais jamais qu'une *paria*.

— Ah! malheureuse et faible femme, s'écria Méphis tout en pleurs, tu viens d'assassiner celui qui ne vit plus que pour toi!

— Mon Dieu, pardonne-moi, mais je préfère la mort à la douleur de ne pouvoir avouer tout haut l'amour que j'ai pour lui!

Méphis sentit toute la portée de cette exclamation, il comprit que Maréquita ne l'aimait pas assez pour lui sacrifier l'opinion du monde; — si elle eût été libre, elle l'aurait pris pour mari; étant liés l'un et l'autre, la consécration sociale était impossible! elle ne pouvait se résoudre à porter le titre flétrissant de MAÎTRESSE!

Il sortit du salon comme un fou; le malheureux ne pouvait plus respirer.

La nuit était belle, l'orage avait rafraîchi le temps, — il se dirige vers le berceau; — que de souvenirs s'attachaient à ce lieu! — il se jette sur le tapis, le baise avec passion!... puis pleura.

— Oh! non, non, s'écrie-t-il, je ne puis plus vivre sans cette femme, sans cet ange! il

faut qu'elle m'aime, autant que je l'aime...., qu'elle me sacrifie l'opinion du monde, qu'elle ne vive plus que pour moi et par moi; oui, il le faut, car sans elle, plus d'inspirations, plus d'avenir, plus de gloire, plus de vertu! il faut qu'elle m'aime; son amour, c'est mon génie! c'est ma puissance! Insensé! je me croyais fort, et je le sens aujourd'hui, si Maréquita se retire de moi, je ne suis plus rien.

Nous l'avons vu, Méphis était capable des plus grandes résolutions et de la constance la plus opiniâtre; pour atteindre son but, il ne reculait devant rien. Les terreurs mêmes de Maréquita étaient trop empreintes d'amour pour qu'il ne vît pas, avec sa pénétration ordinaire, que le seul moyen qui lui restait afin d'augmenter la passion de son amante était de lui offrir l'occasion de se dévouer, sachant que le dévouement à l'individu était l'héroïsme de la femme de l'époque actuelle, et que la vie prendrait un autre aspect pour Maréquita, lorsque l'existence de son amant dépendrait des actes de son amour.

Méphis voyait juste, et cette soif à se dé-

vouer en entier, ce besoin de faire d'immenses sacrifices à l'être qu'elles aiment, n'est pas rare parmi les femmes : comme si elles sentaient l'impuissance d'exprimer autrement les sentiments dont leur ame déborde ; comme si, vouées au culte de la douleur, elles étaient destinées sur cette terre à consoler l'infortune, à verser des larmes pour toutes les souffrances.

La situation de ses affaires offrait à Méphis un moyen terrible de se mettre dans un état à avoir besoin de tout ce que l'amour a de grandiose dans le dévouement ; il lui était facile de laisser considérer la faillite qu'il ne pouvait éviter, comme frauduleuse, et de se faire condamner à cinq années de bagne, sans que pour cela il fût nécessaire de commettre la moindre fraude ; il lui suffisait de cacher ses livres ou sa personne, car la loi française suppose, jusqu'à preuve contraire, que le négociant qui ne paie pas est un fripon. — C'était offrir au courage, à l'amour, à l'élévation d'ame de Maréquita, une occasion terrible de montrer son dévouement. —Aban-

donner son nom à l'opprobre, pour sauver son amant et vivre avec lui dans le bannissement, était certes l'acte d'abnégation le plus sublime qu'on pût imaginer. — Oui, mais si Maréquita n'avait pas la force d'affronter la réprobation du monde, Méphis était perdu!... — il n'hésite pas; — la femme actuelle est trop grande pour manquer à son amant, lorsqu'il ne lui demandera que de se dévouer, — d'ailleurs c'est la seule chance de se conserver Maréquita, et ces trois jours d'amour ont été aussi pour Méphis une révélation; — sans elle, il n'a plus de force pour lutter; avec elle, il est invincible, les obstacles s'abaissent; il ne doute nullement que Maréquita n'emploie tout son crédit et sa fortune pour le faire échapper de prison, et, rassuré par cette pensée, il attend avec calme le moment de son arrestation.

LA CONDAMNATION.

« Ainsi tout allait se consommer ! La lutte d'un seul homme contre une civilisation avait fini par la défaite de l'homme ; et cette civilisation lui imputait à crime de n'avoir pas triomphé d'elle. »

(Hippolyte Raynal, *Malheur et Poésie.*)

XI.

Revenu à Paris, Méphis fait courir sourdement mille bruits calomnieux sur son propre compte. Bientôt il se voit assiégé de tous les côtés; sa femme a présenté une demande en séparation de corps et de biens, motivée sur la mauvaise conduite du mari et la position de ses affaires. Son ami, le riche Hollandais de Rotterdam, instruit par les menées de Castelli que Méphisétait l'amant de Maréquita, est furieux d'avoir été joué par lui, il l'attaque en restitution d'un dépôt de 80,000 francs, que Méphis ne peut représenter qu'en marchandises;

— alors tous ses créanciers tombent sur lui, — une plainte est portée, — il est arrêté.

Maréquita reçoit de lui ce billet :

Chère amie, je viens d'être arrêté ; — le cas est grave ; — et quoique innocent du fait dont on m'accuse, peut-être vais-je être flétri pour jamais. — Je supporterai cette dernière épreuve avec courage, patience et résignation, si vous voulez me promettre de me rester — au moins jusqu'au jour où les hommes prononceront sur moi.

A cette lecture, Maréquita, brisée par la douleur, ne songe plus à mourir ;—son amant a *besoin d'elle!* — elle oublie tout ; — que lui importent le monde et ses formidables préjugés! Elle va à la préfecture de police, demande un permis pour aller voir le prisonnier, et passe trois fois par semaine quatre ou cinq heures dans le parloir de la Conciergerie à causer avec son amant de la manière la plus incommode.

Resté seul, Méphis se disait : — voilà bien la femme telle que notre civilisation l'a faite! incapable d'aider l'homme dans ses travaux,

de concourir à l'exécution de ses projets d'amélioration, ne prévoyant jamais les maux, ne cherchant point à les éviter; mais, en revanche, qu'elle est grande sous les coups de l'adversité! quelle complète abnégation le malheur ne révèle-t-il pas en elle! Maréquita a refusé de me suivre en pays étrangers, où sous d'autres noms nous eussions pu vivre honorés, aimés et heureux, et maintenant que le mal est fait, elle vient ici s'exposer aux regards curieux, aux propos de la méchanceté, bravant les suppositions et les calomnies de toute espèce; maintenant qu'elle sent m'être nécescessaire, que mon ame a besoin de l'appui de la sienne, elle m'aime, ne recule devant rien, et se sacrifie avec élan; comme si, lorsque j'étais dans la société tourmenté et malheureux, ces témoignages de son amour ne m'eussent pas été plus utiles que dans cette prison, où je suis privé de tout moyen d'agir. Oh! femmes! femmes! c'est votre fausse éducation qui vous perd et cause tous nos maux!

Méphis attendit près de trois mois son tour d'être jugé; enfin ce jour arriva. — Oh! quelle

terrible anxiété pour Maréquita ! comme la nuit qui le précéda fut pour elle pleine d'horribles visions, de délirantes images ! — Tantôt elle voyait son amant, le seul homme auquel elle eût jamais appartenu, devenir un misérable forçat, un être à jamais flétri, rayé de la société ! A cette vue, la malheureuse poussait des cris déchirants et demandait grâce ! grâce ! — Puis à ce cauchemar affreux succédait un rêve suave, enchanteur ; Méphis avait été acquitté ! — Au sortir du tribunal, elle le prenait dans sa voiture, et des chevaux de poste vifs, fringants, les portaient à Belle-Fontaine, la charmante retraite, témoin de leurs amours !

Les débats duraient depuis dix jours ; il semblait qu'une main infernale et occulte avait le pouvoir d'embrouiller les affaires de Méphis, de manière à faire peser sur lui les plus odieux soupçons. — Il était neuf heures du matin, et Maréquita, horriblement fatiguée, se rendait à sa place accoutumée, lorsque le procureur du roi, soutenant l'accusation, prit des conclusions foudroyantes contre

l'accusé. — Les pertes que Méphis avait essuyées dans la contrebande figuraient sur ses livres, mais elles n'étaient pas de nature à être suffisamment prouvées, parce que ces opérations, faites avec secret, ne laissent aucune trace après elles. — De plus, il avait appliqué à ses propres affaires le produit de marchandises reçues en consignation. — Ces sortes de choses arrivent tous les jours, cependant il y avait là plus qu'il n'en fallait pour motiver une condamnation. — Nous le demandons, quel est, hors du cercle commercial, l'individu qui serait en état de justifier à ses créanciers de l'emploi de sa fortune, ou qui serait envoyé aux galères pour l'avoir mangée en débauches, ou perdue en spéculations? Mais telle est l'élasticité du code impérial, qu'il n'est pas de négociant failli qu'avec un peu de bonne volonté on ne pût faire périr dans un bagne.

L'avocat de l'accusé réplique, puis le président résume l'affaire et pose neuf questions au jury. — Il était cinq heures lorsque les jurés se retirèrent dans la chambre des délibérations, et ils n'en sortirent qu'à onze heures du soir.

— Méphis est déclaré coupable sur cinq questions, mais à la simple majorité d'une voix ; — la cour doit en délibérer.

La fatigue, l'irritation causées par ces longs débats ont porté à son comble l'exaltation de Maréquita, son anxiété ressemblait à de la démence ; — enfin la cour rentre en séance ; — tous les assistants se lèvent. — Maréquita debout, la bouche ouverte, les yeux fixés sur le président qui lit l'arrêt, retient sa respiration, quand tout à coup elle tombe comme morte.

Le président avait dit : — à sept ans de travaux forcés et à une heure d'exposition.

LE CACHOT.

« Outrage-moi, raille-moi, accable-moi! mais viens, viens, hâtons-nous; c'est pour demain, te dis-je. C'est horrible! te voir marcher dans ce tombereau! »

(*Notre-Dame-de-Paris*, VICTOR HUGO.)

XII.

Les arbres avaient perdu leurs feuilles, la neige couvrait la terre; la nature, enveloppée dans son linceul, paraissait frappée de mort : tout était silencieux. — Comme minuit sonnait à l'horloge de Bicêtre, Méphis entend ouvrir la porte de son cachot. — Le malheureux, blotti sur son grabat, tenait ses pieds avec ses mains pour les réchauffer; il avait la tête appuyée sur ses genoux, et, sur le dos, une sale et vieille couverture. — Le cachot était assez grand, mais entièrement sombre et très humide. — Au bruit que fait la porte, Méphis

lève la tête : — Eh ! quoi, déjà ?... vous m'avez dit, Robert, qu'on ne commencerait qu'à quatre heures.

— Monsieur, répondit le geolier avec plus de respect que de coutume, c'est une visite, — un prêtre qui désire vous parler ; — j'apporte une chaise pour lui, et une bonne chaufferette où vous pourrez vous chauffer les pieds.

Au même instant, un homme enveloppé d'un large manteau entra. — Sa figure était entièrement cachée par un grand chapeau à larges bords rabattus ; il prit la lanterne des mains du geolier, et lui fit signe de sortir.

— Qui êtes-vous, lui dit Méphis, et qui vous envoie vers moi ?

— Je suis le seul homme, très probablement, qui ait su apprécier ce que vous valez ; — et c'est mon amitié pour vous qui m'amène à cette heure de péril, afin de vous sauver.

En cet instant, la figure du prisonnier, qui était pâle, amaigrie, et tirée par la souffrance physique, s'anima tout à coup ; ses yeux lancèrent des éclairs, son front se plissa, ses narines se gonflèrent, et l'expression de sa

bouche devint menaçante et terrible. — Misérable! s'écria-t-il d'une voix tonnante, ta présence en ce lieu, à cette heure, me révèle l'ennemi secret contre lequel j'avais à combattre. — Et, sautant en bas de son lit, d'un revers de main il jette à bas le chapeau du prêtre, lui approche la lanterne près de la figure, et lui dit en le regardant en face :

— Xavier! sais-tu bien que tu es en mon pouvoir ici? As-tu oublié que cette main est assez vigoureuse pour te briser le crâne?... que ces bras ne sont pas tellement enchaînés qu'ils ne puissent encore t'étouffer comme un reptile venimeux?...

Xavier soutient son regard, ne change pas de couleur, et lui dit avec un son de voix qui annonce un calme parfait :

— Monsieur Lysberry, sachez que de ma vie je n'ai commis une seule imprudence, et si je suis venu vous trouver dans ce cachot, c'est que j'étais certain, très certain, que vous ne m'assassineriez pas.

— Oh! mon Dieu, s'écrie le prolétaire, je suis perdu! il sait que j'aime Maréquita.

— Oui, je le sais; c'est pourquoi je suis venu en toute confiance.

Méphis pose la lanterne à terre, et retombe sur son lit comme anéanti.

— Prêtre, dit-il d'une voix qui annonçait une profonde tristesse, tu es plus fort que l'enfant du peuple, parce que ton ame est inaccessible à tous les sentiments du cœur; tu n'as besoin ni d'amante, ni d'épouse, ni de fils; tu ne vis que pour toi et avec toi. — Prêtre, ton égoïsme te rend plus fort que l'enfant du peuple.

— Eh bien! John, puisque vous reconnaissez enfin cette vérité, il est encore temps de vous sauver : mariez-vous à l'Église et vous deviendrez fort, car vous serez délivré de tous ces sentiments du cœur qui perdent l'enfant du monde, et que le prêtre étouffe et méprise.

— Très bien! Xavier, vous connaissez votre métier... Et c'est pour me proposer cette alliance que vous avez bravé les frimas, affronté les regards du geôlier? Il paraît que votre vierge, la sainte Église, tient beaucoup à un fiancé tel que moi!

— Écoute, dit Xavier en s'approchant pour lui prendre la main, nous n'avons pas de temps à perdre; — je viens ici pour te *sauver*. — Veux-tu renoncer à cette femme qui te trompe, à tes projets qui ne sont que des enfantillages? car tu ne pourras pas plus remuer le monde que je ne pourrais niveler les montagnes avec les plaines. — Veux-tu nous servir avec tes talents, ton énergie, ta persévérance? — Choisis entre le *bagne* et nous. — D'un côté, tu as tous les maux d'un infame esclavage, la honte, la douleur et le désespoir; de l'autre, tu as fortune, honneurs, pouvoir et jouissances de toute espèce... : enfant, songe un instant avant de me répondre.

Il tira sa montre.

— Dans ce moment on allume le feu pour forger les fers des forçats, et dans trois heures on te conduira dans la cour pour te les river au cou, aux mains, aux pieds, et t'enchaîner à cette chaîne d'infamie qui ravale l'homme au niveau de la bête féroce. — Ah! John, songes-y, c'est horrible!!!

— Xavier, je comprends l'Évangile mieux

que vous. — L'homme ne saurait être humilié par l'homme; il dépend de Dieu seul : Dieu seul peut l'abaisser ou l'élever.

— Eh bien! soit; — mais tu seras dégradé aux yeux du monde et à jamais séparé de lui.

— « Je ne suis pas de ce monde, a dit le Christ, et mon royaume n'est pas de ce monde. » — Xavier! le Christ, sur cette terre, était l'enfant du peuple; il en guérissait les maux, faisait parler les douleurs, et annonçait la loi divine aux prêtres et aux puissants; — et les prêtres et les puissants le crucifièrent.

— L'heure nous presse! au nom du ciel décide-toi! je puis t'emmener à l'instant même... John, tu ne sais pas combien j'ai fait de démarches, et jusqu'à quel point j'ai usé de mon crédit pour arriver jusqu'ici. — C'est dans mon château que tu viendras rétablir ta santé; — de là, je te conduirai à Rome. — John! viens, viens...

Méphis le regarda avec une sérénité qui n'a rien de ce monde.

— Xavier, vous êtes le démon sous l'incar-

nation du prêtre, comme je suis l'agneau, la victime dévouée, sous l'incarnation du prolétaire! — à chacun sa tâche.

— John, John, la fièvre t'égare; il faut que je parte; — que vais-je dire à ceux qui m'ont envoyé?

— Allez leur dire que vous avez ordonné de forger les fers qui doivent enchaîner les mains du pauvre prolétaire.

LA CHAINE DES FORÇATS.

« Les supplices inventés pour le bien de la société devraient donc être utiles à la société; et l'échafaud n'est avantageux qu'au bourreau que l'on paie pour y couper une tête d'homme. »

(Frédéric Degeorge.)

XIII.

La douleur est la condition obligée des progrès de notre ame, et c'est parce qu'aux femmes a été départie la plus grande somme de douleurs, qu'elles sont les premiers mobiles du progrès intellectuel. Mais, hélas! il y a dans la destinée de certaines femmes des moments d'angoisses incommensurables!

C'est Marie Stuart, gémissant vingt ans dans une prison; — Jeanne Gray, portant sa tête royale sur le billot; — Jeanne d'Arc, brûlant sur le bûcher; — madame de la Vallière, luttant entre son Dieu et son royal

amant; — Marie-Antoinette, accusée d'avoir débauché son fils... ; — Charlotte Corday, marchant à la guillotine; — Joséphine, chassée de la couche impériale pour la céder à une autre; — madame de la Vallette, prenant la place de son mari et craignant de ne pouvoir réussir à le sauver. — Oh! dans la vie de certaines femmes, il y a des angoisses incommensurables!

C'est ainsi qu'en renfermait la vie que la pauvre Maréquita avait à subir; — quelles tortures n'avait-elle pas souffertes, le jour où elle se maria avec le chevalier d'Hazcal; — la nuit qu'elle passa avec le duc de V.....; — à la scène qu'Olivera lui fit à Naples; — et enfin, dès l'instant où l'horrible vision dont nous avons parlé s'était emparée de son cerveau, l'infortunée avait été en proie à tous les genres de tourments! — Oh! cependant quelques gouttes restaient encore au fond du calice qui lui était réservé....

La douleur et les cruelles anxiétés eussent enveloppé d'épaisses vapeurs le souvenir des trois jours passés à Belle-Fontaine, si un gage

dont elle eût été heureuse dans toute autre position, mais funeste dans celle où elle se trouvait, ne lui avait rappelé que trop ces moments d'ivresse, desquels étaient résultés tant de malheurs..., tant de larmes !... Maréquita était enceinte de près de sept mois ; — chaque fois que l'infortunée sentait son enfant remuer dans son sein, elle poussait le cri de détresse :

— Méphis ! Méphis ! où es-tu ? oh ! ils t'auront tué avant que tu ne puisses embrasser ton enfant ! — Et moi, pauvre mère, — qui m'assistera à l'heure de ma délivrance !

Ah ! la croix était lourde ! mais Dieu pèse à chacun son fardeau, et il avait donné à cette femme force et courage.

Elle ne sent pas la souffrance physique. — Albert, depuis l'arrestation de Méphis, était devenu son confident, son conseil, son seul appui ; il est près d'elle, il comprend sa douleur, la partage, et se multiplie pour la servir, la soigner et l'animer. — Quoique l'or ait été prodigué, elle n'a pu parvenir à faire évader Méphis ; cependant Albert a la certitude qu'il

pourra s'échapper pendant le trajet de Bicêtre à Toulon.

Par un beau froid de janvier 1832, les paysans des alentours du village de P....., que traverse la route de Toulon, étaient venus vendre leurs denrées au marché. — Il y avait grande foule rassemblée sur la place, tout ce monde parlait à la fois; — les hommes montraient un air content, les femmes étaient tristes; plusieurs avaient les yeux remplis de larmes;--les enfants, au risque d'être piétinés ou étouffés, se glissaient au travers de la foule, afin d'être au premier rang. — Quel spectacle attrayant offrait donc la grande place du village de P.....? — Oh! un spectacle révoltant pour quelques-uns, auquel d'autres éprouvent une barbare joie, et pour tous plein d'émotions : — la chaîne des forçats stationnait sur cette place; — l'escorte se rafraîchissait, les condamnés subissaient une centième exposition, en attendant qu'ils reprissent leur route pour le bagne. — Ils étaient vingt-sept, presque tous, par une rencontre bizarre, de petite

taille et d'une laideur remarquable. — Méphis avait été accouplé avec le plus ignoble de la bande; c'était un homme d'une cinquantaine d'années, et qui retournait au bagne pour la huitième fois! Le misérable ressemblait plus à un crapaud qu'à un être de notre nature; — il avait une tête d'idiot, de gros yeux de bœuf, un nez épaté, des lèvres béantes et baveuses, les joues pendantes, un énorme ventre sous lequel disparaissaient ses toutes petites jambes et ses larges pieds; le tout faisait un ensemble des plus dégoûtants! — Le langage de cet individu répondait à la sale monstruosité de sa personne; il affectait une grande gaîté, accostait les passants, faisait rougir les femmes par ses propos grossiers et intimidait les plus effrontées.

Quoique Méphis fût d'une beauté à n'avoir pas besoin de contraste pour ressortir, néanmoins il n'avait jamais paru aussi beau que depuis qu'il était accouplé à l'être immonde qui devait lui servir de compagnon pendant sept ans! — Méphis avait laissé croître sa barbe,

elle descendait sur sa poitrine, et ses cheveux aussi tombaient en longues boucles sur ses épaules; sa figure avait l'expression que les grands maîtres ont donnée à celle de Jésus-Christ portant sa croix; — ses membres étaient affaissés, et leur abattement dénotait une souffrance physique portée à son comble; — ses mains étaient si maigres, sa pâleur d'une teinte si livide, ses lèvres si bleues, que pendant qu'il tenait les yeux baissés on eût cru qu'il était mort; — mais lorsqu'il les élevait vers le ciel, une résignation angélique mêlée de joie s'y laissait lire, et les fixait-il sur le peuple, c'était avec tant de calme et de dignité dans le regard, que tous les assistants se sentaient pénétrés pour lui, à leur insu, d'un respect et même d'une vénération superstitieuse.

— Oh! regardez donc, ma mère, disait une belle jeune fille, en voici un avec sa longue barbe qu'on dirait être notre Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il est dans notre église.

— Je l'ai vu, dit la mère : pauvre jeune

homme! comme il est maigre, comme il a froid! — Bon Dieu, ajouta-t-elle, il est peut-être innocent!...

— Bah! reprit un meunier, ceux-là paraissent toujours les plus timides qui sont les plus scélérats.

— Cela se peut, dit un ancien militaire, mais il n'en est pas moins inhumain d'avoir attaché un aussi bel homme à un gros porc comme ce misérable qui lui tire la chaîne exprès pour lui faire baisser la tête.

— On aurait mieux fait de la lui couper, dit un jeune garçon, c'est une horreur que de faire souffrir à des hommes un pareil supplice! Pourquoi ne les tuent-ils pas tout de suite, puisqu'ils en ont le droit?

— Non, non, s'écrièrent plusieurs hommes, il faut des exemples à la société!

— Oui, cela nous empêche bien, en effet, d'être volés.

En ce moment un homme qui vendait des cigares s'approcha de Méphis et lui parla en anglais. Un sourire imperceptible erra sur les lèvres de celui-ci ; mais, comme il tenait

ses yeux baissés sur les cigares, on ne put lire ce qui se passait dans son ame. — Après avoir causé quelques minutes avec le marchand, il battit son briquet et se mit à fumer en regardant du côté de l'auberge de la poste.

Maréquita, arrivée pendant la nuit, est dans cette auberge, — debout devant la croisée dont les persiennes sont fermées; — c'est elle qui lui a dépêché le marchand de cigares; — elle lui a fait dire de souffrir avec patience : encore deux ou trois jours, et il sera délivré....

Maréquita a acheté ce marchand de cigares au poids de l'or; — Albert ne pouvait pas paraître ostensiblement s'intéresser à Méphis, quoiqu'il eût traité avec ceux qui doivent le délivrer. — Les conducteurs des galériens veulent éviter avec le plus grand soin de provoquer les soupçons, afin que la fuite du condamné soit attribuée à la négligence et non à aucune connivence ; car, dans ce cas, ils perdraient leurs places et seraient sévèrement punis. — Il avait donc fallu un homme pour aider Albert et agir dans les circonstances où celui-ci ne pourrait pas se montrer.

Albert connaissait un Irlandais depuis longtemps; il le crut un homme sûr et le proposa en toute confiance à Maréquita.—*Wilderness*, c'était son nom, reçut une forte somme de madame d'Alvarez, et lui promit en échange activité et dévouement.

Enfin, après une pose de deux longues heures au moins, la chaîne se remet en marche avec trois gendarmes en tête, quatre par côté et cinq derrière.

LE PRÊTRE.

7. Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit :

8. Ce peuple m'honore des lèvres ; mais son cœur est loin de moi ;

19. Car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphêmes et *les médisances ;*

20. Ce sont là les choses qui rendent l'homme impur ; mais de manger sans avoir lavé ses mains, ce n'est point ce qui rend l'homme impur.

(Le Christ, *Évangile selon Matthieu.*)

XIV.

Oh! mon Dieu! pourquoi permets-tu que tes enfants s'entre-déchirent comme des bêtes féroces? Pourquoi permets-tu que la haine ronge leurs cœurs; leur fasse concevoir des pensées de vengeance; tuer le frère qu'ils devaient aimer? — Mais, hélas! que sommes-nous? Que savons-nous, faibles et ignorantes créatures, pour interroger ou blâmer la volonté du Créateur? Peut-il se tromper? Tout ce qui subsiste n'a-t-il pas sa raison d'être? et parce que cette raison ne nous a pas été révélée, pouvons-nous la mettre

en doute? — Connaissons-nous notre destination, pour juger si l'organisation physique et morale de l'homme est bonne ou mauvaise? — La haine et l'affection, la violence et la justice, la souffrance et la joie ne sont-elles pas des ressorts d'un instrument organisé à notre insu, et le grand ordonnateur n'est-il pas seul apte à en apprécier le degré de bonté, puisque lui seul en connaît l'usage?

Le prêtre, dressé à l'obéissance et à comprimer ses passions, élevé dans l'unique but d'imposer la pensée de l'église; habitué à ne considérer en dehors du sacerdoce que des ennemis ou des esclaves; le prêtre, dans le cœur duquel toute affection a été détruite, pour y faire croître l'amour de la domination; le prêtre est sans pitié!—Sa haine est la plus implacable de toutes les haines! Et c'est le crucifix à la main, c'est au nom de Dieu qu'il venge ses injures personnelles.

Oui, dit Xavier, en sortant du cachot de Méphis, oui, orgueilleux prolétaire, je vais ordonner qu'on rive tes fers.—Quelle insolence

dans sa misère! quelle témérité de braver un homme comme moi! — Insensé! ne sais-tu donc pas que je tiens en main les fils de ton existence? — Oh! prolétaire, rassemble ton courage, tu vas savoir si tu peux te jouer impunément de moi! tu vas savoir ce que c'est qu'un prêtre!!!

Le même pouvoir qui l'avait fait entrer, de nuit, dans le cachot de Méphis, lui fait ordonner d'attacher ce prisonnier au plus incommode et au plus méchant de la bande; de lui faire subir les plus mauvais traitements qu'on puisse se permettre. — Et sur la parole du prêtre, Méphis est *noté*.

Xavier se jette dans sa voiture, et pendant le chemin il réfléchit, avec effroi, à la résistance opiniâtre que certains hommes opposent aux règles établies : — sa mémoire lui retrace les annales des peuples : il voit ces hommes être constamment les premiers moteurs des luttes entre le pouvoir et le peuple; luttes sans cesse renouvelées dans tous les temps et dans tous les pays. Xavier remarque qu'en définitive, le peuple, soit qu'il fût com-

posé d'esclaves, de serfs, de prolétaires ou de bourgeois, réussit toujours à faire abroger la loi ou à renverser le pouvoir dont le joug pèse sur lui. — A cette pensée, Xavier, tremblant de rage, pense qu'on est beaucoup trop indulgent envers cette canaille de factieux et de frondeurs, et qu'on y devrait procéder ainsi que le fit l'Espagne à l'époque de la réformation ; ainsi que l'a fait Ferdinand VII envers les Riégo et les autres apôtres de la liberté. — Et Xavier, exalté par la crainte, ne rêve plus que l'établissement de Bastilles et d'inquisitions politiques et religieuses.

Arrivé à son hôtel, son vieux valet de chambre, qui use d'un ton familier avec son *bon maître*, lui demande s'il a été assez heureux pour amener le coupable au repentir?

— Hélas! mon cher Jérôme, Dieu m'a refusé cette grâce ; le criminel, sourd à ma voix, est resté dans l'impénitence.

— Ah! Monsieur, que de piété, de sainteté dans votre ministère ! — d'aller avec ce temps-ci par la neige et la glace jusqu'au fond des

cachots pour convertir et consoler les pécheurs!

—Bon Jérôme, comme tu comprends bien les paroles de Notre-Seigneur! — Oui, sans doute, notre ministère est saint; mais crois-tu que notre cœur n'est pas abreuvé de douleur, lorsque tous nos efforts sont vains, et que le pécheur endurci oppose à notre zèle apostolique son opiniâtreté à rester dans le crime?

— Cher maître, ne vous affligez pas de la sorte, Dieu est là pour nous juger tous en dernier ressort.

Xavier regarde son bon homme de valet de chambre avec un sourire de mépris : — Voilà bien, pense-t-il, le type du vrai croyant!

Jérôme annonce que le lit est bassiné; — Xavier se couche, et aussitôt son domestique lui porte une coupe en vermeil, remplie d'un vin chaud, que des aromates assaisonnent; puis le saint prêtre, mollement couvert, s'étend dans ses draps parfumés et s'endort profondément.

L'ANXIÉTÉ.

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant qui a commis un crime contre les hommes :

Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes et qui en est puni par leurs oppresseurs.

(M. de la Mennais, *paroles d'un croyant.*)

XV.

Méphis est libre! — l'or de Maréquita a rompu ses chaînes; il a quitté l'habit de galérien et endossé un habit semblable à celui que portent les propriétaires de campagne pour chasser dans l'hiver. — Il s'est rasé, a coupé ses cheveux, et n'est plus reconnaissable; — il monte un superbe cheval alezan, Albert marche à côté de lui; Wilderness, en livrée de domestique, les suit. — A cent pas derrière vient une chaise dans laquelle est Maréquita.

Le soleil commence à baisser; le froid redouble d'intensité; — les chevaux s'abattent

à chaque instant; Maréquita est au supplice! — Méphis est plein de confiance! il est aimé, il est heureux; — encore deux heures de marche, et ils auront passé la frontière; l'avenir se dessine en beau devant lui. — Il est muni d'un passeport; l'or a aplani tous obstacles. — Cependant Albert garde un morne silence, son inquiétude augmente à mesure qu'ils s'approchent du moment où ils seront à l'abri de tout danger.

— Je suis inquiet de Maréquita, dit Méphis; je crains que nous ne soyons trop en avance sur elle, et s'il lui arrivait quelque accident, nous ne lui serions d'aucun secours.

— Hé bien, dit Albert, que Wilderness retourne auprès d'elle; il viendra nous dire comment elle se trouve; — son cheval est bon, et dans deux ou trois temps de galop il nous aura rejoints.

Wilderness part. Mais il n'a pas fait deux cents pas, qu'il rencontre un postillon courant à toute bride.

— Êtes-vous, lui demanda celui-ci, le domestique des deux chasseurs qui sont devant?

— Oui.

— Eh bien, voici une lettre pour eux; la dame qui vient derrière la leur envoie.

Wilderness décachette la lettre; elle contient ces mots :

« Nous sommes découverts; — vous ne pouvez plus vous sauver que par la rapidité de votre fuite. Ne perdez pas un instant. Envoyez-moi Wilderness. »

— Vite! portez cette lettre aux deux chasseurs. Vous aurez une bonne récompense.

Le postillon part, et cinq minutes après, Wilderness rencontre la chaise de Maréquita.

— Ah! nous sommes perdus! s'écrie-t-elle; quelqu'un nous a trahis!!!

L'or n'est pas épargné; — le postillon vole comme l'oiseau. — La chaise va peut-être se briser; les secousses, les cahots la feront tomber en éclats; — n'importe! les gendarmes sont derrière; c'est le plus grand danger.

Maréquita a rejoint Méphis. Albert s'approche de la voiture, encourage la pauvre femme.

— Courage, chère amie, lui dit-il ; regardez, voilà la frontière.

Au même instant, le sifflement d'une balle se fait entendre ; elle pénètre dans le cou du cheval d'Albert ; l'animal fait un bond de côté, jette son cavalier à dix pas de lui, et court dans la campagne ; — la neige est rougie au loin de son sang.

Le bruit des armes à feu, l'odeur de la poudre, effraient les chevaux de la voiture ; ils se cabrent ; le postillon ne peut plus les maintenir, et la chaise de poste se brise sur des tas de pierre qui bordent la route. Maréquita ne sait pas si elle est blessée... Elle fait descendre Wilderness de son cheval, — saute dessus, et court vers Méphis. — Dieu la protége ; — son cheval vole ; — encore vingt pas, et elle va le toucher, elle lui fera un rempart de son corps, et la balle homicide le traversera avant d'atteindre celui de son amant ; — des gendarmes courent à toute bride après eux, — ils leur crient d'arrêter, d'arrêter *au nom de la loi.*

Oh! douleur! les balles sifflent à ses oreilles, et Maréquita n'en est pas effleurée ; — Méphis tombe de son cheval.

Deux balles lui ont traversé la poitrine.

TRAHISON.

On fait plus souvent des trahisons par faiblesse que par un dessein formé de trahir.

(Rousseau.)

XVI.

Cette remarque est vraie; les plus grands événements remontent souvent aux plus petites causes. — Maréquita, préoccupée par ses chagrins, commit l'imprudence de renvoyer madame Bernard, dont la curiosité la gênait depuis longtemps. — Une fois dehors, cette femme, n'ayant plus aucun ménagement à garder, devint sa plus cruelle ennemie. — Castelli profita de cette circonstance. — L'espionnage était facile à la Bernard; elle s'instruisait exactement, par ses relations avec les domestiques de son ancienne

maîtresse, de tout ce qui se passait dans la maison. — Elle apprit que Maréquita quittait Paris avec Albert et un étranger. — Elle en instruisit Castelli; celui-ci les fit suivre, et sut heure par heure ce qu'ils faisaient.

Xavier avait donné l'ordre d'acheter Wilderness; cet homme hésita à devenir traître...., l'adresse de Castelli surmonta ses scrupules, et le misérable vendit le secret de Maréquita, comme il lui avait vendu son silence, au poids de l'or.

Xavier, avec sa méchanceté ordinaire, exaspérait le marquis de Torepa; — il lui représentait le bonheur de son rival avec les malignes insinuations familières à l'homme d'église; — il lui peignait Méphis, qui, tout galérien qu'il était, conservait un ascendant vainqueur sur la belle Espagnole; — lui inspirait encore un amour tellement violent, qu'elle lui sacrifiait réputation, fortune, et abandonnait tout pour le sauver, — afin de vivre avec lui en pays étranger.

Cette pensée réveillait dans la pensée du marquis le souvenir de l'affront qu'il avait

reçu; sa fureur jalouse fermentait avec son amour, il était désespéré de voir Maréquita lui échapper, et l'objet de sa haine se soustraire à sa vengeance; il résolut de déjouer le plan de son rival. — Instruit par Castelli, il dénonça le complot formé pour faire évader un condamné; aidé de l'influence de son rang et du crédit de Xavier, il n'éprouva aucune difficulté à se faire écouter; Méphis acquit l'importance d'un conspirateur; l'autorité alarmée le fit poursuivre aussitôt; cependant il ne s'en fallut pas d'une heure que Méphis ne s'échappât, — car ce Wilderness avait ressenti des remords de sa trahison, et après avoir reçu l'argent de Castelli, il s'était promis de lui faire manquer son projet.

Xavier, jugeant utile de faire surveiller l'expédition contre Méphis, pensa n'en pouvoir mieux confier le soin qu'à la haine et à la jalousie du marquis, il lui conseilla donc de suivre Maréquita; — l'exaspération du marquis ne lui permettait plus de tenir en place, il céda sans peine à ce conseil; peu lui importaient, du reste, les conséquences qui pouvaient en résulter. —

Sa chaise suivait constamment d'un relais celle de Maréquita, et il alimenta les passions infernales de son cœur des accidents qui survinrent pendant ce long et pénible trajet.

Lorsqu'on vint lui dire que le galérien était pris, le marquis respira; — mais, quand le postillon ajouta que les gendarmes avaient tué le fugitif et la jeune femme, il resta comme foudroyé.

— Tu mens! s'écria le marquis, le galérien doit être arrêté; mais les gendarmes n'ont pu tirer sur lui, ils n'en ont point le droit, — et encore moins sur la jeune femme.

— Non, monsieur, je ne mens pas; vous pouvez aller les voir, étendus sur la neige, au milieu d'une mare de sang. — Oh! c'est à tirer des larmes aux plus durs....; — moi je n'ai pas pu y rester.

LA DOULEUR.

Ses ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à son cœur calmé le seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

(GILBERT.)

XVII.

En voyant tomber Méphis, Maréquita se jeta en bas de son cheval, elle courut à lui, déboutonna sa redingote, son gilet; parvenue à sa chemise, ses mains furent inondées de flots de sang, qui débordaient de partout. — Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle, il est mort!!!

Méphis fit un mouvement de la main comme s'il cherchait celle de son amie, — ouvrit les yeux, et articula d'une voix mourante :

— Je meurs victime d'un prêtre.... — Maréquita, la seule vengeance que je te lègue, c'est de continuer l'exécution de mes projets

pour affranchir le prolétaire,.... la femme,.... pour anéantir....

Sa voix se perdit dans un gémissement; — il essaya de se lever; — puis retomba *mort!*

Maréquita jette un cri.—Ah! ce cri fait tressaillir tous les spectateurs!!!—Elle s'accroupit dans la neige, met la tête de Méphis sur ses genoux, et le regarde en silence. — Sa douleur est si majestueuse, si imposante, que l'homme le plus sauvage comme le plus stupide aurait été saisi d'un saint respect. — Les gendarmes, restés immobiles, les yeux baissés sur le cadavre, n'osent les lever sur la malheureuse jeune femme. — Albert est debout devant Maréquita; il attache sur elle des yeux où se peint tout ce que la tristesse et la douleur ont de plus poignant; cependant son attitude annonce une résignation sainte, une foi profonde dans les décrets de Dieu; — sa belle figure a l'expression sublime des saints de Murillo ou de Zurbaran.

Wilderness, à genoux aux pieds de Méphis, les mains jointes et pleurant, répète :

Oh! je suis un misérable.... — Je ne mé-

rite pas de vivre ; — qu'on me tue, — mais avant que cette créature céleste me pardonne.

Dans ce moment, le marquis de Torepa arriva.

Oh ! alors, et seulement alors, le marquis comprend tous les secrets du drame dont le sanglant spectacle l'épouvante ! — Maréquita, serrant entre ses mains la tête de son amant mort, lui semble la vierge de Judée ôtant la couronne d'épines de la tête de son fils. — Oh ! pense-t-il, la femme qui aime ainsi ne pouvait être la maîtresse d'un grand seigneur, ni l'homme qui a su inspirer un tel amour un scélérat.

Ce lieu de désolation fut bientôt rempli de monde ; le maire et les autorités du village voisin vinrent, accompagnés d'une foule de curieux, pour enlever le cadavre. — Lorsqu'on voulut ôter la tête du mort des mains de Maréquita, elle poussa un nouveau cri si aigu, si déchirant, que les assistants y répondirent involontairement par un autre cri ! — Cette scène fut horrible !

Pauvre femme! répétait-on de toute part, elle va mourir... : dans son état, elle ne pourra jamais supporter une pareille douleur.

Mais heureusement qu'épuisée par la souffrance, elle perdit tout sentiment, et on la transporta à bras, ainsi que le corps de Méphis, jusqu'au village.

LE SPECTRE.

Avaunt! and quit my sight! let the earth hide thee!
Thy bones are marrowless, thy blood is cold;
Thou hadst no speculation in those eyes
Which thou dost glare with.

Disparais! ôte-toi de ma vue! que la terre te cache! Tes os sont sans moelle, ton sang est froid. Tu n'as pas de vie dans ces yeux avec lesquels tu fixes.

(Shakspeare, *Macbeth à l'ombre de Banquo.*)

XVIII.

La nuit étendait son voile funèbre sur notre hémisphère, les vents rugissaient avec furie, les nuages couraient avec vitesse, et l'eau s'arrêtait glacée dans les rivières.

Plus de quatre heures s'étaient écoulées depuis que le cadavre de Méphis avait été transporté au village. — Le lieu de cette scène était sauvage : une forêt d'un côté, des roches à pic de l'autre, et une carrière dans le fond. — Après que la foule des villageois se fut retirée, deux hommes restèrent seuls dans ce lieu : — le marquis de Torepa et Wilderness.

Tous deux étaient comme fascinés par cette mare de sang...

Wilderness, toujours à genoux, la tête posée sur la neige, ne s'aperçoit pas de la présence du marquis. — Le malheureux, en se laissant corrompre, avait été plus faible que vicieux; et maintenant, à la vue des résultats de sa bassesse, les remords égarent sa raison. — Le marquis éprouve plus que des remords... : c'est un de ces immenses désespoirs qui transforment la vie de l'homme, comme les cataclysmes bouleversent la vie terrestre.

Le marquis, enveloppé dans un grand manteau, est assis à la même place où Maréquita s'était agenouillée; il regarde, d'un œil sec et étincelant, le noir sillon que tracent sur la neige les caillots du sang de l'homme qu'il a fait assassiner. — Cette vue, tout horrible, tout épouvantable qu'elle est, semble purifier son ame et racheter son péché; l'odeur de ce sang avait un pouvoir magique : — elle pénétrait dans son cerveau, et rompait un à un tous les fils de son ancienne existence. — Le vieil homme disparaissait : un être nouveau

prenait possession de son enveloppe. — Le marquis sentit pour la première fois l'ineffable béatitude qui résulte d'une grande douleur; — il reconnut en lui le sentiment religieux, son ame s'élança vers Dieu, et sa bouche jeta au monde un rire de pitié et de dédain.

L'exclamation du marquis vibra aux oreilles de Wilderness; celui-ci redressa la tête, et se trouvant en face d'un homme à la figure pâle, aux yeux brillants, et vêtu de noir, crut reconnaître l'ombre de Méphis lui montrant du doigt la mare de son sang.

— Grâce! grâce! s'écrie Wilderness; monsieur Lysberry, ce n'est pas moi; — je ne suis pas le coupable, Dieu sait que j'ai tout fait pour vous sauver; — le coupable, celui qui véritablement vous a assassiné, c'est le marquis de Torepa! Que votre sang retombe sur sa tête! Grâce! grâce!!!

Le marquis, saisi d'une invincible frayeur, pousse un cri lamentable et tombe évanoui.

Ce cri, poussé à cette heure, dans ce lieu, achève de troubler la raison du malheureux Wilderness; — une terreur superstitieuse

s'empare de son esprit, — il court comme un insensé, répète à tous que c'est lui qui a assassiné M. Lysberry, qu'il vient de le voir au lieu même où il est tombé, — qu'il le poursuit en poussant des cris lamentables, et qu'il a voulu lui faire boire son sang!

Le lendemain, lorsque la fille de l'auberge laissa tomber son seau dans le puits, elle le sentit rebondir et elle aperçut, à la surface de l'eau, la tête d'un homme : — c'était celle de Wilderness.

LA MORT.

La mort n'est pas une cessation de vie pour l'homme, mais un simple changement de manière d'être, un passage du plus ou moins de perfection, et d'un monde grossier, terrestre et matériel, altérable dans toutes les parties, à un monde spirituel, analogue à son essence, à la substance inaltérable et par là immortelle, par laquelle il est vraiment homme : c'est ainsi que dans l'Écriture la *mort* doit s'entendre de la résurrection.

(SWEDENBORG.)

XIX.

Qu'est notre globe relativement à l'univers? — que sommes-nous relativement à la terre? L'homme s'agite dans sa fourmilière; — les nations disparaissent; la terre est au loin jonchée de ruines, — et le temps, impassible, poursuit sa marche; — nous en ignorons le but; — nous voyons une succession de faits, s'enchaînant les uns aux autres comme une suite de raisonnements mathématiques; — le mouvement progressif partout, la mort nulle part. — Ah! nous ne savons rien, — la foi en Dieu est notre seul refuge.

La belle saison est revenue, — les blés sont mûrs, — les roses, les orangers embaument l'air; — une brise tiède agite le feuillage, le ciel est pur, la mer calme, et des milliers de petits plis se déroulent lentement à sa surface.

Au bord de la mer, en vue des îles d'Hyères, sous un vaste berceau de chèvrefeuille et de jasmin, Maréquita, languissante, est étendue sur un sopha; environné de plantations de cèdres et de citronniers, le berceau est paré des fleurs suaves de Provence. — Le fidèle Albert est auprès de son amie; il peint un coucher du soleil, tandis qu'une jeune et fraîche nourrice allaite un enfant à la peau blanche, au teint animé, dont la force remarquable et la folle gaîté annoncent une santé excellente : cet enfant, qui peut avoir six mois,—est la fille de Méphis.—Mais qu'est devenue sa belle amante? quels changements se sont opérés en Maréquita? elle est méconnaissable! Quelle effroyable maigreur! quelle pâleur mortelle! Ses yeux ternes et plombés n'ont plus de vie! ses lèvres sont blanches! Ah! comme tout en elle

décèle le mal qui la dévore! La phthisie est arrivée au dernier degré.

Albert, par intervalles, porte sur son amie des regards où se peignent l'anxiété et la douleur.—Maréquita tient ses yeux constamment fixés sur sa fille; — la petite quitte parfois le sein de sa nourrice pour sourire à sa mère, avec une expression caressante; elle semble comprendre qu'elle est tout pour sa pauvre mère; elle lui tend ses petits bras, lui montre son pied et fait mille petites singeries pour lui plaire.—Le passant s'étonne de l'émotion qu'il éprouve à la vue de cette scène ordinaire de la vie; c'est qu'il n'aperçoit pas l'ombre gigantesque du prolétaire, qui, adossé à la montagne, tend les bras à sa veuve et semble contempler, dans sa fille, la longue suite de malheurs réservés encore à sa race.

Après la mort de Méphis, Albert avait fait transporter Maréquita dans une belle maison de campagne, située près de Toulon. Il sentait trop bien la douleur de son amie pour chercher à la consoler; il pleura avec elle, et lui demanda pour toute grâce de ne point

se laisser mourir jusqu'à ce qu'elle eût donné le jour à l'enfant qu'elle portait. Oh! Albert connaissait le cœur de la femme; et en suppliant Maréquita de vivre pour conserver la vie à l'enfant qu'elle portait, à l'enfant de son amant, il était bien sûr de l'obtenir. — Elle y consentit et fut même assez bien jusqu'au moment où elle accoucha. Ses couches furent heureuses, et cependant, à partir de cette époque, on la vit dépérir chaque jour. — Albert voulut faire venir de Paris les meilleurs médecins de la Faculté, Maréquita ne s'y opposa pas ; mais elle lui dit : — Cher ami, la même balle qui a tué Méphis m'a percé le cœur ; je sens que tous les remèdes seront impuissants à me guérir.

Les savants docteurs déclarèrent qu'il n'y avait aucun moyen de sauver la malade, et qu'elle mourrait à la chute des feuilles.

— Oh ! oui, pour certaines femmes, aimer est un besoin, une nécessité non moins indispensable à leur existence, que l'air et la nourriture. — Pour ces êtres, vivre sans affection est une impossibilité, en dehors de leur nature

aimante et religieuse; et leur ame alors, se sentant trop grande pour la vie matérielle, aspire à changer d'enveloppe.

Maréquita ne se plaignait jamais; seulement, lorsqu'elle regardait sa fille, on voyait ses muscles se contracter, ou ses yeux se remplir de larmes;—mais pas une parole, pas un geste ne décelaient autrement sa souffrance.

Cependant arriva le mois de novembre, et bien que ce mois soit beaucoup moins rigoureux en Provence qu'à Paris, l'état de Maréquita empira à un tel point, que, malgré les efforts qu'elle faisait pour cacher son mal à son ami, elle fut obligée de rester couchée. — Bientôt elle devint si faible, qu'on ne voulait pas risquer de la transporter dans un autre lit pour la rafraîchir. — Albert suivait les progrès du mal avec anxiété; il en souffrait cruellement; son inquiétude était grande sur les suites qui résulteraient de la mort de son amie, car l'infâme chevalier d'Hazcal pouvait alors venir réclamer la fille de madame d'Alvarez, comme *sienne*, en prouvant qu'il était son mari. — Toutefois, Albert n'osait

avertir Maréquita de sa fin prochaine.

Dans notre ignorance de l'existence qui suivra cette vie, nous envisageons la mort avec effroi; — nous fermons les yeux sur nos déceptions passées, et semblons appeler à notre aide les illusions de l'inexpérience, pour attacher nos regrets à ce monde d'un jour; — c'est pourquoi aussi nous nous laissons aller à la douleur, lorsque la mort, devançant l'heure accoutumée, vient visiter les êtres jeunes, beaux, que Dieu a comblés de ses dons, et que cependant le chagrin tue; — nous devrions nous réjouir de leur prochaine délivrance, en bénir la Providence, cependant nous en sommes révoltés et nous accusons Dieu; — notre égoïsme pleure le compagnon de chaîne que notre amitié n'a pas le courage de suivre, et plus que jamais nous nous cramponnons à la vie.

Au mois de janvier suivant, le temps était triste et sombre; Albert, assis auprès du lit de son amie, jouait avec la petite qui déjà courait seule. — Maréquita parlait avec calme, souriait à sa fille et ne paraissait pas souffrir.

— Tout à coup elle demanda l'heure ; — quatre heures et demie.

— Oh! Albert, je vais rejoindre Méphis.— Il y a aujourd'hui un an qu'il a pris les devants. — Il m'appelle et je quitte la vie. — Mon ami, — servez de père à ma fille, soyez son appui, tenez-lui lieu de famille; — vous trouverez dans mon secrétaire mon testament et mes instructions. — Ami, jurez-moi que vous observerez fidèlement mes dernières volontés.

En achevant ces mots, elle lui serra fortement la main, attira sa fille sur sa poitrine, l'embrassa, et exhala son ame en prononçant le nom de Méphis!

L'ESPOIR.

Marche au flambeau de l'espérance
Jusque dans l'ombre du trépas,
Assuré que ma providence
Ne tend point de piége à tes pas;
Chaque aurore la justifie!
L'univers entier s'y confie.

(*Méditations de Lamartine.*)

XX.

Le plaisir que nous font éprouver un lever du soleil, un beau jour de printemps, la vue des beautés de la création ; l'attrait que les narrations, les peintures ont pour nous, quelque étrangers que nous soyons aux sujets qu'elles racontent ou représentent ; la joie que nous causent les découvertes utiles à l'humanité, lors même qu'elles viennent trop tard pour que nous en puissions profiter ; tout cela prouve qu'il y a un autre mobile en nous que l'intérêt personnel. — Ce noble mobile ne manque peut-être à aucun indi-

vidu, mais il n'est encore que bien faiblement développé dans l'espèce humaine; les hommes chez lesquels il domine l'égoïsme sont des êtres exceptionnels; ils sont en petit nombre dans l'histoire des peuples! et ceux dont il dirige toutes les actions, comme Socrate, comme le Christ, n'apparaissent que de loin en loin. — Cependant il y a progrès, les idées collectives prennent de l'empire, l'homme commence à comprendre qu'il n'a d'importance que comme faisant partie d'un tout, quoique nos appétits, nos passions exercent toujours sur nous un tyrannique empire, et que les êtres d'abnégation se sacrifiant au bonheur d'autrui sont encore tellement rares, qu'on a été favorisé de Dieu lorsqu'on en rencontre un dans le cours d'une longue vie.

Albert était une de ces rares et belles exceptions; — l'homme capable d'être l'ami d'une jeune femme, sans chercher à devenir son amant, est sans nul doute d'une nature supérieure.

Maréquita l'avait nommé, par testament,

tuteur de sa fille; il prit, pour remplir ces fonctions, connaissance des papiers que son amie avait laissés, et lorsqu'il fut instruit des dernières volontés de madame d'Alvarez, il se décida, sans hésiter, à se consacrer entièrement à l'éducation de sa pupille.

Il quitta la France; et on ne sut dans quel pays il était allé se cacher. — Voici quelques passages d'une lettre qu'il écrivit au duc de

« . . . .
. . . .
. . . .
Maréquita, par son testament, me nomme tuteur de sa fille et me charge de l'élever conformément au plan qu'elle me trace dans ses dernières volontés; — mais je ne puis ostensiblement remplir une aussi sainte mission; — le chevalier d'Hazcal m'en empêcherait, et bien qu'il fût légalement séparé de madame d'Alvarez, il n'en viendrait pas moins, armé de son titre de mari, m'enlever ma pupille, afin de s'approprier la jouissance de la fortune que la mère a laissée à son enfant; je n'hésite donc pas à abandonner

mon pays pour soustraire l'orpheline à des lois dont l'application aurait sa spoliation pour résultat, et la priverait de l'éducation que sa mère a voulu qu'elle reçût. — Je vais me cacher dans un pays étranger où, à l'abri d'un nom supposé et sous la protection du protestantisme, je pourrai élever ma fille adoptive, ainsi que sa mère l'attend de ma sincère amitié.

» Je sais, monsieur le duc, combien vous avez aimé madame d'Alvarez; — quelle peine vous a causée sa mort prématurée, et je ne doute pas que vous n'exauciez la prière qu'elle vous a adressée en quittant cette vie.

» Avant de mourir, Maréquita m'a écrit une longue lettre qui renferme ses instructions; j'en extrais les passages suivants : ils vous feront connaître, si Maréquita ne vous l'a pas appris, dans quel but elle vous supplie d'assurer une fortune à sa fille. »

» Albert, la marche de Dieu est cachée.— Les prêtres juifs, les puissants de la terre, firent mettre le Christ en croix, et son sang propagea au loin ses paroles animées d'une

immortelle vie; depuis dix-huit siècles, sa doctrine agite le monde. — Ne pouvant l'anéantir, les oppresseurs l'interprètent; — ils torturent le sens des Évangiles; et des paroles de liberté, de charité et d'amour, font ressortir l'esclavage, l'égoïsme et les odieuses classifications de rangs; — mais, de temps à autre, retentit la voix formidable du prolétaire; —c'est le bruit sourd que laisse échapper le Vésuve avant l'éruption. — Albert, rien n'est perdu! —Dans leur haine aveugle, ils ont tué Méphis; sa fille vous reste! — Élevez-la dans ses principes; que la défense des opprimés soit l'objet de son existence, et le souhait le plus ardent de ma vie sera accompli. — Du céleste séjour, Méphis et moi nous entendrons la voix de cette fille d'Ève appeler des myriades de parias et de prolétaires à la participation des joies de la vie; — et nous bénirons Dieu, car les temps seront venus, et les paroles de liberté et d'égalité cesseront d'être de vains sons.

» Toute ma vie j'ai été victime des préjugés; si j'en avais secoué le joug, j'aurais vécu heu-

reuse avec Méphis, hors d'atteinte de nos ennemis, et ni lui ni moi ne serions morts; mais, grâce au ciel, avant de mourir mes yeux se sont ouverts : — écoutez, Albert, Méphis m'a légué sa pensée; il faut qu'elle vive en vous, afin que sa fille la fasse connaître au monde. — Le prêtre Xavier croit avoir enlevé à Méphis ses manuscrits, — il n'en a volé que les premières ébauches; — j'avais en mon pouvoir, avant son arrestation, tout ce que Méphis a écrit, revu, augmenté par lui et mis au net par sa sœur.

» O Albert! il y a dans les écrits de cet enfant du peuple le résumé de tous les temps, l'explication de tous les symboles; l'Évangile y est limpide comme la rosée du ciel; la pensée du Christ en entier se dégage de ses voiles. — C'est enfin une loi nouvelle; loi d'amour et d'union, appelée à faire cesser toute lutte entre les hommes; mais ainsi que celle du Christ dont elle est la conséquence, elle n'obtiendra ses triomphes que par le sang de ses martyrs. — C'est à cette doctrine de Méphis que je dois d'avoir pu lui survivre; par elle j'ai

compris Dieu autant qu'il peut l'être, et le but de l'existence. Elle a été pour moi la sève nourricière qui fait vivre la jeune plante; mais le géant de la forêt qui m'en alimentait n'est plus, et comment sans lui puis-je résister aux vents du désert? — O mon ami! pardonnez-moi si je vous quitte; je ne puis vivre sans cet homme, son ame s'est emparée de mon ame, et du céleste séjour où maintenant elle plane, elle appelle la mienne.

» Méphis mourant me faisait un devoir de vivre pour continuer son œuvre; il reconnaît maintenant combien sans lui mes forces étaient insuffisantes à la tâche. Ah! c'est une faiblesse sans doute, mais elle résulte de toute une vie empreinte de faiblesses, et elle en est le dernier acte. —Que ma fille me le pardonne; —elle qui sera libre et courageuse, parce qu'une éducation forte lui aura appris à l'être; qu'elle laisse parfois tomber quelques larmes sur la tombe d'une mère qui n'a su que souffrir, mais qui remercie Dieu de ses souffrances, puisqu'elles lui révèlent la route

que sa fille devra suivre pour éviter les maux dont sa mère fut accablée.

» Albert, aussitôt que ma petite Marie saura parler, faites-lui apprendre à lire dans le livre de Méphis, — intitulé : *Éducation de la femme dans l'avenir ;* suivez exactement, pendant la durée de son éducation, la théorie de son père ; théorie dont l'évidence vous sera journellement démontrée par l'observation de la vie. — Que sa confiance en Dieu remplisse tout son être, domine et ses pensées et ses affections ; alors et seulement alors, elle sera libre, et ne sera pas plus enorgueillie pour les louanges des hommes qu'humiliée par leur censure.

» Elle apprendra, par les livres de son père, que l'égoïsme résulte de l'ignorance, et que ce vice, auquel les hommes sont encore en proie, est d'autant plus inepte que chacun d'eux ne peut être heureux que dans la proportion du bonheur dont jouit l'humanité tout entière ; qu'ainsi, aimer son prochain c'est s'aimer soi-même rationnellement, et que c'est aussi

aimer Dieu, puisque Dieu et la création ne font qu'un.

» Quant à l'amour qu'elle pourra ressentir, qu'elle s'applique, avant de céder à ses impulsions, à étudier l'individu qui le lui inspira; mais qu'aucune contrainte ne fasse obstacle à son choix, que jamais un des liens forgés par les lois humaines ne l'enchaîne; le Christ le reconnaît, l'amour que Dieu allume en nos cœurs est plus légitime que les lois, est plus saint que les volontés de père et de mère.

» Quoique je laisse quelque fortune à ma fille, je veux qu'elle soit instruite non seulement dans la théorie des arts, mais encore qu'elle apprenne à les appliquer et qu'elle exerce une profession manuelle utile à la société.

» Méphis invoque constamment l'expérience des mères à l'appui de ses préceptes.—Dès que Marie aura quatorze ans, donnez-lui mes mémoires à lire, — qu'elle sache de bonne heure les déceptions que les femmes éprouvent en amour; — ne craignez point de détruire ses illusions; — le vrai en tout doit être le guide

de l'éducation. — La vie réelle est belle pour qui sait la comprendre, — et pour de fantastiques félicités nous dédaignons le bonheur que Dieu a placé à la portée de toutes ses créatures ! Habituez-la à réfléchir sur tout, à voir les choses telles qu'elles sont ; et avant l'heure où naîtront les passions, qu'elle ait analysé la vie.

. . . .

. . . .

. . . .

» Albert, dites à ma fille que son premier devoir, si elle tient à obéir au commandement que sa mère mourante lui adresse, que l'objet de sa vie, si la mémoire de son père et de sa mère lui est chère, devront être, aussitôt sa majorité, de consacrer sa fortune, ses talents, l'influence qu'elle pourra obtenir, enfin tous ses moyens d'action à poursuivre l'œuvre que Méphis a commencée ; que du fond de la tombe la voix de son père s'élève pour lui imposer cette noble tâche. — Albert, ayez foi en la Providence, pendant les vingt ans qui séparent encore ma fille de sa majorité, de nombreuses voix se feront entendre en fa-

veur du prolétaire, et, ce temps écoulé, les écrits de Méphis trouveront une ardente sympathie ; — que ma fille les fasse imprimer par milliers, les répande partout avec profusion et ne recule devant aucun sacrifice pour que les pensées du prolétaire pénètrent au cœur de la société. Elle devra aussi publier mes mémoires : — les faiblesses, les fautes et les malheurs de sa mère sont des preuves parallèles à celles que fournissent les existences et mémoires de tant d'autres, et viennent à l'appui de l'urgente nécessité de changer le système d'éducation des femmes ; — qu'enfin ma fille soit la *femme de l'avenir* que son père a conçue ; qu'elle soit le *génie inspirateur de l'homme ;* qu'elle lui éclaire la vie et le dote du fil d'Ariane pour en parcourir l'inextricable labyrinthe. »

LE COUVENT HOSPITALIER.

« Toute vie prétendue pieuse ne pouvant être sainte tant qu'elle n'est pas animée par l'amour du prochain et par les bonnes œuvres éloigne du ciel au lieu d'y conduire. Il ne suffit donc pas de penser du bien, d'avoir l'intention de faire le bien, il faut y joindre le faire. »

(Swedenborg.)

XXI.

La joie et la douleur, ces deux mobiles de toute vie, peuvent, par la force des commotions qu'ils produisent, nous faire entrer dans une voie nouvelle. Le sable dans la fournaise se transforme en brillant cristal, le Christ sur la croix devient Dieu, et un grand seigneur oisif, stérile excroissance sociale, épuré, métamorphosé par la douleur, est, sur le Saint-Bernard, l'agent que la Providence envoie au secours du voyageur égaré dans les neiges.

Le marquis de Torepa était un de ces êtres que leur faiblesse rend constamment l'instru-

ment des passions des autres, et, quoique susceptible d'une détermination généreuse, il était incapable de résister aux sollicitations, parce qu'il tenait plus que personne à être approuvé, et qu'il n'avait pas la force de déplaire à qui venait de le flatter. Dans le monde, les êtres de cette nature ne peuvent jamais avoir assez d'influence pour faire le bien. Avec de la bonté dans le cœur, de la douceur dans le caractère, ils semblent exclusivement destinés à faire le mal, rien que le mal; tandis que, dans la vie monastique, captivés par les règles rigoureuses de l'ordre, ils y deviennent les modèles de la congrégation : — ils forment les meilleurs des esclaves, et les plus vils des hommes libres.

Nous avons raconté la révolution soudaine que la vue du sang de Méphis produisit sur le marquis. On crut d'abord qu'il en perdrait la raison. — Après quinze jours d'un délire effrayant, il se déclara une fièvre cérébrale qui le tint quatre mois aux portes du tombeau. Le marquis sortit de cette crise avec une profonde aversion pour le monde; il se replia sur lui-

même et se fit horreur. — Les croyances religieuses, dans lesquelles il avait été élevé, s'étaient assimilées à son ame; et quoiqu'elles n'eussent pas la puissance de changer son caractère, de lui faire suivre une ligne de conduite rationnelle, elles prirent sur lui, dans ces moments de désespoir, un ascendant qui l'éleva au dessus de l'humanité. Il éprouva le besoin de racheter les péchés, les désordres, les crimes de son existence passée. Son cœur était trop ulcéré contre le monde, dont il avait été si longtemps la dupe, et il y avait mené une vie trop dissolue pour pouvoir y faire le bien par ses exemples ou ses actes; il reconnut en même temps toute sa faiblesse, et l'urgente nécessité de soumettre l'emploi des jours qui lui restaient à passer sur la terre aux règles rigoureuses d'une discipline religieuse.

Revenu chez lui, le marquis chassa l'infâme Castelli. — Va offrir tes services, lui dit-il, au digne maître qui assassine ses victimes avec l'espionnage et la calomnie; va-t'en, vipère, ton haleine empoisonne ceux qui t'approchent!

Il rompit brusquement aussi avec le prêtre

Xavier. — Que Dieu vous juge, lui dit-il en se détournant de lui. — Il écrivit à ses frères qu'il ne faisait plus partie de la famille et qu'il se retirait dans un couvent, sans leur désigner lequel; — puis vendit tout ce qu'il possédait, paya ses créanciers et quitta Paris.

Lorsque le marquis vint d'Italie en France, il passa par le mont Saint-Bernard : — c'était en février, époque désastreuse. — Il fut surpris par une de ces épouvantables bourrasques, aussi fréquentes que dangereuses sur ces monts élevés. La neige tombait épaisse, et la chute des avalanches avait fait perdre toute trace de chemin : les guides s'égarèrent complétement. — Bientôt les hommes qui portaient le marquis dans une chaise à bras, rendus de fatigue et transis de froid, fléchissent, tombent, et guides et porteurs disparaissent tout à coup, ensevelis sous les masses de neige qui roulent sur eux.

Le seigneur de Torepa, resté seul, craignant à chaque seconde d'être, lui aussi, enseveli par une avalanche, éprouvait les angoisses d'une mort inévitable. Alors le marquis

était jeune, ses illusions lui faisaient voir la vie en beau, il espérait des hommes et croyait au bonheur. L'infortuné, se cramponnant à l'existence qu'il sentait prête à lui échapper, sortit la tête en dehors de sa chaise et se mit à crier tant qu'il avait de force. — Il cria longtemps, mais sa voix allait expirer sur la neige, et les glaciers de la montagne ne répercutaient que le sifflement des vents. Le marquis, épuisé, se laissa aller dans le fond de sa chaise; ses yeux étaient sanglants, sa respiration oppressée, ses mains tordues par le désespoir, et c'est dans les convulsions de la rage qu'il attendait la mort.

Des religieux de l'hospice, sortis à la recherche des voyageurs, entendirent la voix du marquis; mais lorsqu'ils parvinrent jusqu'au lieu où il était, les monceaux de neige, éboulés sur la chaise, la cachaient entièrement, et ce n'est qu'avec l'aide de leurs chiens qu'ils purent la découvrir; les religieux déblayèrent la chaise avec leurs pelles, en sortirent le marquis dans un état d'évanouissement et l'emportèrent à leur couvent; — là les secours

qui lui furent donnés le rappelèrent à la vie.

Cet effroyable catastrophe s'était gravé profondément dans la mémoire du marquis, et le dévonement de ces religieux, qui sans cesse bravent la mort pour venir au secours de leurs frères, ne l'avait pas affecté moins vivement que les terreurs qu'il avait éprouvées; aussi, lorsqu'il voulut renoncer au monde, ces religieux se présentèrent immédiatement à son souvenir. Cette vie d'abnégation, de dévouement au prochain fut la seule qu'accepta sa conscience alarmée; hors de là, tout lui paraissait hypocrisie! — le marquis se mit donc en route pour le Saint-Bernard.

C'était dans l'hiver, sur le déclin d'un jour sombre, pluvieux et froid, que le marquis, accompagné seulement d'un guide, gravit péniblement la haute montagne sur laquelle est situé le couvent hospitalier.

Il sonne. — Aussitôt la porte s'ouvre, — Frère, lui dit le religieux, vous vous êtes mis en marche bien tard; il est imprudent, dans cette saison, de s'exposer de nuit, au milieu des neiges de la montagne; entrez vite

vous réchauffer, on va vous donner des vêtements secs et des aliments chauds.

—Mon père, je ne suis pas le voyageur qui se dirige vers les plaines de France ou d'Italie, c'est au milieu des neiges de la montagne que je viens vivre, et votre couvent est le terme de mon voyage.—Je viens pour participer, avec l'aide de Dieu, à la sainte mission que vous remplissez avec tant de foi; oui, je viens sur cette haute montagne, en parcourir avec vous les pentes escarpées, pour y rechercher le voyageur égaré, et rendre à l'existence les malheureux ensevelis sous la neige. — Mon père, faites, je vous prie, que je parle au supérieur.

Le marquis fut conduit dans la cellule du prieur. — Mon père, je viens vous faire offrande de ce que je possède et vous prier de vouloir bien me recevoir au nombre de vos religieux.

Le prieur fixa sur le marquis un regard scrutateur, et parut étonné. — Frère, vous êtes bien jeune encore pour abandonner le monde d'en bas et vous consacrer à vivre sur

ce mont, qui cache dans les nues sa tête glacée.
— Je crains que votre constitution ne soit trop faible et trop délicate pour supporter les fatigues dont vous demandez à vous charger. Mon enfant, les religieux du couvent du Saint-Bernard glorifient Dieu en parcourant, jour et nuit, les mille sentiers de la montagne, afin de venir en aide aux voyageurs et retirer ceux que les avalanches ont engloutis.

— Mon père, je sais quels sont les devoirs qu'ils ont à remplir.

— Mon fils, ces devoirs sont un peu plus pénibles que ceux des religieux des autres monastères, où ils n'ont guère qu'à prier Dieu dans leur église.

— Et c'est justement à cause de cela que j'ai choisi, de préférence, le couvent de Saint-Bernard.

— Bien, mais si vos forces ne répondent pas à votre courage?

— Ne craignez rien, mon père, mon corps est faible, mais ma foi le fortifiera; et ma volonté inébranlable en domptera les souffrances. — Si je m'étais défié de moi-même,

je serais allé, à la Trappe ou à la Grande-Chartreuse, y macérer ma chair et passer les jours et les nuits dans la prière; mais, mon père, la macération et la prière ont un but personnel, et je sens le besoin de racheter non seulement les péchés et les désordres de ma vie passée, mais encore la complète inutilité dont elle a été pour le prochain. — Non, non, mon père, ne craignez rien, je suis fort, et dès ce soir je veux aller à la rencontre des voyageurs. — Faites-moi donner une robe du très-saint ordre de Saint-Augustin; — j'ai hâte de quitter et ces habits du monde et les déchirants souvenirs qu'ils me rappellent.

— Mon fils, la miséricorde de Dieu est grande : — ne désespérez donc pas de votre pardon; — si votre santé supporte le rude climat de cette montagne, vous aurez de longues années à consacrer à la charité et à la pénitence. — Mais, je dois vous le répéter, l'hiver est ici de dix mois, et jamais, dans l'année, nous n'avons un jour entièrement beau; — vos yeux ne verront plus la verdure

des riants vallons, les riches moissons de la plaine : — tout est sombre et triste dans ce séjour des frimas; — mon fils, la mort s'y présente sans cesse, sous les plus épouvantables aspects, avec toutes ses horreurs.

— Mon père, j'ai connu la vie sous les plus épouvantables aspects, avec toutes ses horreurs, et je préfère vivre entouré des glaces du Saint-Bernard, qu'au milieu d'un monde dont la foule vous presse et dont l'égoïsme vous isole de toute sympathie, et vous fait blasphémer Dieu.

— Que Dieu vous bénisse, mon fils ! Frère, l'hospice compte un religieux de plus.

LA PRESSE.

ON REÇOIT LES AVIS A INSÉRER,
tous les jours,
depuis dix heures du matin
jusqu'à quatre heures,
au bureau du Journal.
LE PRIX DES INSERTIONS
est de 1 fr. la ligne.

XXII.

Un an s'était écoulé depuis les événements que nous venons de raconter, lorsque les feuilles publiques annoncèrent la nomination de M. Xavier de S... à l'archevêché de B..., et les journaux du parti-prêtre ne tarirent pas sur les éloges qu'ils firent du savoir et des vertus apostoliques du nouveau prélat; ils y revinrent à plusieurs reprises, et peu de temps après l'installation de cet archevêque, nous nous rappelons d'avoir lu, dans une publication ultramontaine, l'article qu'on va lire.

« M. Xavier de S..., nommé à l'archevêché de B...., appartient à une des plus anciennes et illustres familles de la noblesse française; il y a un mois que nous rendîmes compte de la cérémonie de son sacre, qui eut lieu dans l'église de Saint-Sulpice, et auquel officièrent, comme évêques consacrant, l'élite de l'épiscopat française.

« La nomination de monsieur de S.... si jeune encore (il n'a que trente-huit ans), à cette éminente dignité, prouve mieux que tout ce que nous pourrions dire combien le savoir, la haute piété du jeune apôtre, sont au-dessus de tout ce qui s'en était répandu. — Il est heureux et consolant pour la chrétienté, que dans ces temps d'athéisme et de dépravation, d'égoïsme et d'incrédulité, il se manifeste, dans l'église, de ces rares intelligences qu'une foi profonde et un saint enthousiasme portent à renoncer au monde et à ses vains intérêts, pour se consacrer entièrement à une vie apostolique, pleine de dévouement, d'abnégation et de sacrifices. — Oh! c'est pour nous une grande joie, de

pouvoir signaler à la pieuse admiration des fidèles, un de ces hommes dont le cœur est rempli de charité, l'ame de saintes inspirations, et dont la vie en entier peut être offerte comme modèle à la vertu.

« M. Xavier de S.... est un des savants les plus remarquables de notre époque; — ses connaissances en histoire sont prodigieuses, et ses découvertes en philologie sont allées au delà de tout ce qui avait été publié jusqu'à ce jour. M. Xavier de S.... a fait une étude très-approfondie des livres sacrés de l'Orient; il n'y a pas de rabin plus versé que lui dans le Thalmud et la Bible; il connaît le Coran et les livres de Zoroastre, ceux des Indiens et des Chinois, enfin c'est le savant le plus érudit de la propagande de Rome; — et, chose extraordinaire! à cette vaste érudition, l'archevêque de B.... joint une éloquence pleine de grâce et de majesté; — sa figure est belle, et une expression de sérénité constante s'y fait remarquer. Ses manières annoncent une grande douceur de caractère : l'homme bon, indulgent se

décèle en lui de toutes parts; il est toujours prêt à pardonner aux offenses, et à prier pour le pécheur.

« M. l'archevêque de B.... a officié lui-même à la grand'messe solennelle qui a été célébrée dans la cathédrale de B...., en actions de grâces pour son installation. — L'office achevé, il est monté en chaire, et a prononcé un sermon sur *La mortification de la chair*. Le jeune archevêque a traité ce sujet avec une telle supériorité de talent, une profondeur de pensée si neuve, sa voix a été si tonnante lorsqu'il a lancé le fatal anathême sur les faibles et les impies qui cèdent à la tentation de la chair, que tout l'auditoire est sorti de l'église pénétré de terreur autant que d'admiration.

« Oh! il est beau pour un prêtre, dans la force de l'âge, d'avoir choisi un tel sujet! il est beau d'entendre un jeune lévite prêcher la résistance aux passions! Il est fort et puissant, le jeune prêtre qui domine ses passions, et peut dire au vieillard : « Méprise ton corps, car ton corps n'est que

vile poussière ; — vis seulement de la vie de l'âme, car l'âme mène à Dieu ! »

« On nous assure que M. Xavier de S..... se propose d'établir, dans le séminaire de son diocèse, des cours d'histoire et de philologie appliqués à l'intelligence des saintes Écritures et des antiquités religieuses.

« Et voilà les hommes que depuis quarante ans le parti révolutionnaire, en France, s'efforce de nous représenter comme des gens ambitieux, — avides de pouvoir et de richesses, — hypocrites et vindicatifs ; — mais, nous le demandons, où trouverait-on en dehors du catholicisme des hommes qui embrassent volontairement cette vie de privation et de misère, d'étude et de macération du prêtre chrétien ? M. Xavier de S.... est né avec 60,000 francs de rente, des titres et honneurs de toutes sortes ; certes, il n'avait pas besoin de la faveur de l'église, pour arriver à une position élevée; cependant il abandonne et sa fortune (car il distribue aux pauvres tous ses revenus) et les douces joies de la famille, et la liberté, pour se con-

sacrer au service de l'autel et à la propagation de la foi. — Oh! nous ne craignons pas de le dire, c'est en vain qu'on chercherait en dehors du catholicisme de pareils dévouements. »

FIN DE MÉPHIS.

BEAUX-ARTS.

Madame Flora Tristan a publié dans l'ARTISTE deux articles *sur l'Art et l'Artiste dans l'antiquité, et de l'Art depuis la Renaissance.* Le point de vue si élevé d'où madame Tristan envisage les arts; l'étendue de ses aperçus, d'un intérêt si universel, nous font penser qu'on relira avec plaisir ces articles à la suite de *Méphis*, et qu'on nous saura gré de produire madame Flora Tristan sous toutes les faces de son talent.

DE L'ART ET DE L'ARTISTE

dans l'antiquité et à la renaissance.

DIEU NE SE RÉPÈTE JAMAIS.

« L'honneur d'une statue était à Athènes, dans ce temps-là, ce qu'est aujourd'hui un titre stérile ou une croix sur la poitrine : récompenses frivoles imaginées par nos princes, pour payer à peu de frais des services réels. »

WINKELMANN.

Le verbe et le chant, la sculpture et l'architecture, la peinture et la parole écrite, sont les moyens dont Dieu a pourvu l'homme pour réfléchir la pensée. Ce sont les divers modes de l'art, et ils prennent leur rang d'importance du degré d'avancement intellectuel des peuples.

De même que les autres animaux, l'homme sut pourvoir à sa subsistance dès l'instant qu'il parut sur la terre; mais *l'art seul* l'a mis au rang des dieux. L'art éleva le Capitole et le temple de Minerve, inspira Orphée et Numa,

sculpta en bronze les travaux d'Hercule et la louve nourrice des deux fondateurs de Rome, créa le Jupiter Olympien, et peignit dans le Portique Platée et Marathon.

Les peuples primitifs, loin de refuser l'âme aux animaux, virent une manifestation de *Iao*, de *Jehovah*, d'*Adonaï*, de *Zeus*, partout où leurs sens leur révélaient la vie ou le mouvement. Les idées de ces peuples étant encore très circonscrites, ils durent reconnaître l'intelligence de plusieurs animaux supérieure à la leur dans une foule de circonstances : c'est pourquoi, quand les pensées de Dieu se coordonnèrent en culte, ils placèrent dans les temples qu'ils élevèrent les animaux dont la puissance individuelle surpassait la leur dans certaines choses. Ainsi l'éléphant, le serpent, le crocodile, le bœuf, le chien, etc., furent les divinités de ces peuples, au même titre que l'ours, le castor, etc., etc., sont dans les légendes des Indiens de l'Amérique du nord.

Plusieurs générations s'écoulèrent avant que l'homme eût conscience de sa supériorité universelle sur tous les animaux, et ses facul-

tés intellectuelles étaient parvenues à un grand degré de développement lorsque cette supériorité fut pour lui un fait incontestable. Alors commença l'empire de l'anthropomorphisme; l'homme, ne voyant rien de supérieur à lui sur la terre, prêta à Dieu son image et remplit les temples de figures humaines. Toutefois, certains animaux continuèrent longtemps encore à être consacrés au culte; l'accroissement des connaissances en diminua successivement le nombre, mais sans jamais les expulser totalement des temples : le serpent s'y maintint par son pouvoir de fascination, les oiseaux par la faculté de découvrir leur route dans l'espace, et, plus tard, les animaux y figurèrent aussi avec d'autres objets de la création, *comme signes symboliques*, dont les prêtres seuls avaient l'intelligence.

Lorsque l'homme fut assez avancé pour abstraire, il personnifia ses abstractions; et c'est en procédant ainsi que les artistes, les poètes, les philosophes, créèrent cette splendide mythologie grecque. La force protectrice, l'inspiration poétique, le génie civilisateur,

prirent place dans les temples; l'immortalité se révéla à l'homme, et il devint Dieu en espérance. Si nous suivons le développement religieux, nous voyons toujours l'homme mettre au rang des divinités les agents, les moteurs dont il n'aperçoit pas l'origine, dont il ne peut s'expliquer les actes, et c'est ainsi qu'il en vint à diviniser les passions. Bientôt la nature n'eut point de manifestation de sa puissance, ni l'âme d'affection, ni le corps de désir, qui n'eussent, sous formes humaines, des autels dans les temples.

Ce culte analytique de la création faisait méconnaître les aspirations de l'âme, et, bien que résumé sous la forme humaine, voilait l'unité de Dieu. Lorsque Socrate parut en Grèce, et, plus tard, Jésus-Christ en Judée, l'influence de leurs doctrines discrédita graduellement le polythéisme, ramena l'homme à l'abstraction, et spiritualisa sa pensée. Pendant les premiers siècles du christianisme, des figures symboliques, telles que la croix, le triangle, le chandelier à sept branches, etc., furent seules placées dans les cryptes, comme

les hiéroglyphes dans les temples d'Égypte, rappelant aux fidèles les paroles des Écritures, aux initiés les vérités dont elles étaient les emblèmes; néanmoins, devenu religion impériale, le christianisme sentit le besoin de se populariser dans les campagnes et les provinces éloignées, où l'on adhérait encore au culte de la forme. Il enleva au paganisme ses temples, mais il en conserva les pompes, les idoles, en les adaptant, par des changements de dénomination, au nouveau culte; et le christianisme, qui avait alors des annales et un martyrologe considérable, eut bientôt autant de saints et de saintes dans ses églises, que les temples païens avaient jamais eu de dieux et de déesses.

Les nations de l'antiquité ne connaissaient pas l'imprimerie; parmi elles, l'élite des citoyens seulement savait lire; la peinture et la sculpture vinrent donc en aide à la parole orale et écrite. Les peintres et les sculpteurs représentaient, dans les temples, les dieux et leur histoire, peignaient les victoires sur les portiques, et élevaient des statues en

places publiques ; c'est par eux seuls que le héros pouvait jouir de toute sa gloire : car les écrivains ne faisaient connaître ses actions qu'à un petit nombre de lecteurs, tandis que les artistes appelaient vers lui les hommages de la foule, et, donnant à ses traits la durée du marbre et de l'airain, associaient la figure de César à l'immortalité de son nom.

Aussi, quelle que soit l'époque de l'antiquité dont on parcoure l'histoire, on y voit un enthousiasme religieux pour l'art, on y voit l'artiste poétiser les mœurs publiques, et leur donner un grandiose dont l'éclat rayonne encore sur nous, sur nous qui en sommes séparés par cette longue nuit du moyen âge peuplée d'ombres fantastiques, de spectres hideux, et de toutes les sataniques apparitions de l'enfer chrétien.

Rome a sans doute attaché une haute importance aux vertus guerrières : sa mission était de conquérir le monde; mais on reconnait toujours que l'art, par ses chaleureuses inspirations, ses pompeuses récompenses, est le moteur de ce peuple héroïque. C'est pour

l'art, et ses poétiques prestiges, qu'il triomphe; nous n'en voulons pour preuve que les immenses débris dont, après dix-huit siècles, la terre est encore jonchée.

Les colonies grecques importèrent l'art en Italie; les Romains empruntèrent leurs institutions à la Grèce, et, sauf le courage et l'amour de la liberté qu'ils tenaient de leur celtique origine, tout à Rome, culte, législation, poésie, était hellénique : c'est donc parmi les Grecs qu'il convient de constater l'influence de l'art dans l'antiquité, par la puissance et la haute considération dont y jouissait l'artiste.

Les Grecs de l'antiquité eurent une existence si intimement liée à l'art, qu'on ne peut écrire l'histoire des républiques grecques sans faire en même temps celle de l'art. La pompe et le luxe des nombreuses fêtes du polythéisme, la splendeur des spectacles, la solennité des jeux publics, où l'on accourait de toutes parts, la richesse artistique des temples, la foule des gloires à immortaliser dans cette multitude de villes indépendantes, tout

convergeait vers l'art. On voit, dans les auteurs grecs, qu'il était l'âme des sociétés, comme l'artiste en était le prêtre, le législateur, l'historien, le don de Dieu, l'objet de l'enthousiasme public et des rivalités nationales. Les philosophes étudiaient l'*art* simultanément avec les hautes sciences; Platon, Aristote, en agirent ainsi, et Socrate plaçait les artistes au premier rang de la hiérarchie intellectuelle.

La construction et l'ornement des temples et des théâtres, les statues des dieux ou celles que la patrie élevait aux citoyens, tous ces travaux, dans les villes grecques, étaient mis au concours. Les suffrages du peuple désignaient l'artiste à qui l'exécution était confiée; et, aux concours d'Athènes, de Delphes et de Corinthe, l'éclat de la solennité appelait à jouter d'excellence les plus habiles artistes de la Grèce et de l'Ionie. Il existait, en outre, dans plusieurs villes de la Grèce, des prix de peinture, telles qu'à Delphes, à Corinthe, à Samos, etc.

L'histoire des villes grecques se trouvait

représentée sur les temples et portiques; leurs places publiques étaient peuplées de statues; on rencontrait la statue du même individu au lieu de son triomphe, et dans la ville où il était né; et les Grecs élevaient des statues non-seulement au courage guerrier, mais encore à l'orateur, au poète, à l'artiste, au vainqueur des jeux Olympiques.

Les maisons grecques, construites comme l'ont été depuis nos monastères, étaient très vastes, et tous les développements de l'art concouraient à les décorer. La passion pour les galeries était universelle; la petitesse des habitations n'y faisait point obstacle comme parmi nous, et il n'existait pas un citoyen aisé qui n'eût chez lui des tableaux et des statues. Le goût public portait sur les objets d'art, le luxe des riches, dont la vanité se trouvait satisfaite par les chefs-d'œuvre qu'ils possédaient, lors même qu'ils étaient hors d'état d'en sentir le mérite.

Les Grecs avaient un sentiment trop exquis des beautés de l'art, pour que la mé-

diocrité pût se soutenir. Aussi on rencontre à peine, dans les restes de l'antiquité, un bas-relief, une statue ou une fresque, que désavoneraient nos meilleurs artistes. Comme un beau tableau ou une belle statue faisait, chez les Grecs, la fortune du peintre ou du statuaire, il passait des années à produire ce chef-d'œuvre ; au lieu que de nos jours on veut du bon marché, et les productions artistiques se font vite.

Les artistes grecs devenaient généralement très riches. L'état récompensait non-seulement ceux qui travaillaient pour la république, mais encore ceux qui formaient des élèves. L'opulence qu'atteignirent quelques artistes leur permit d'offrir gratuitement leurs œuvres en dons patriotiques. Polygnote, qui avait peint le *Pœcile*, fameux portique d'Athènes, ne voulut recevoir aucun salaire, pas plus que pour la Prise de Troie, qu'il peignit sur le temple de Delphes.

Zeuxis avait amassé de telles richesses, qu'il faisait présent de ses tableaux aux temples et

aux lieux publics, parce que personne, disait-il, n'était en état de payer la valeur de ses ouvrages.

Eupompe et Pamphile, fondateurs de l'école de Sicyone, faisaient payer cinq mille quatre cents francs (un talent) pour entrer dans leurs ateliers, et, moyennant ce prix, ils s'engageaient à donner dix années de leçons de leur art, entremêlées d'études littéraires et philosophiques.

Les Éléens avaient une si haute admiration pour le Jupiter Olympien, et leur reconnaissance envers Phidias, le génie créateur de ce fameux chef-d'œuvre de l'antiquité, alla si loin, qu'ils ne cessèrent de répandre leurs bienfaits sur ses descendants, et les chargèrent de l'entretien de la statue de Jupiter dans le temple d'Olympie.

Le même Phidias, attaqué par cette envie active et implacable qui, en tout temps, poursuit sans relâche les hautes supériorités, alla chez les Mégariens se mettre à l'abri de ses ennemis. Dans sa jalousie, Athènes interdit alors aux habitants de Mégare l'entrée du Pi-

rée et des ports de ses alliés. Ah! quel hommage à l'artiste que ce décret de l'envieuse colère d'Athènes! La guerre de Corinthe, qui en fut la suite, amena celle bien plus désastreuse du Péloponèse. A ce sujet, Aristophane disait *que la paix avait fui avec Phidias*, et la Grèce entière répétait que Phidias était *nécessaire à la paix.*

La maison et l'atelier de Phidias furent religieusement conservés à *Elis*. Au milieu de cet atelier, objet d'une vénération universelle, s'élevait un autel consacré à toutes les divinités; le grand statuaire avait représenté presque toutes celles du premier ordre. Six cents ans après la mort de Phidias, la maison et l'atelier subsistaient encore.

De nos jours, nous sommes trop préoccupés des intérêts matériels pour pouvoir concevoir cette haute importance de l'art dans l'antiquité; et, afin qu'on y puisse croire, il est nécessaire d'en rapporter une foule de preuves. Nous allons donc encore citer quelques faits de nature à convaincre les plus incrédules, que les marchands des villes grecques ou de Rome

ne devaient pas penser, à cet égard, comme ceux de la rue Saint-Denis ou Fleet-Street. Les historiens nous font connaître l'intime familiarité qui régna entre Apelles et Alexandre. Le héros possédait une esclave, la belle Campaspe, dont il était amoureux; il en fit cadeau à l'artiste, qui n'avait pu la peindre sans l'aimer.

Les Athéniens élevèrent, dans le Céramique, une statue au peintre *Calladès*, et un tombeau, au milieu de ceux des plus grands hommes de la république, au peintre *Nicias*. L'image du sculpteur Alcamène fut placée dans un bas-relief au sommet du temple d'Eleusis.

A la suite de différends survenus entre le gouvernement de Sicyone et les artistes de la ville, deux statuaires, *Dipène* et *Scyllis*, quittèrent le pays, qui, au bout de quelque temps, fut affligé d'une grande disette. L'oracle, consulté, répondit que le fléau ne cesserait que lorsque les deux artistes seraient rappelés. On n'épargna ni prières, ni présents, pour les fléchir et les engager à revenir.

La statue de *Glaucias* ayant été juridiquement condamnée pour meurtre sur la personne du mutilateur qu'elle avait écrasé de sa chute, fut jetée à la mer par les Thrasiens. Une famine suivit de près cet événement; l'oracle de Delphes ordonna qu'on recherchât la statue de *Glaucias* et qu'on la remît en place. Elle fut en effet repêchée et rétablie dans l'*Altis*. Dans ces deux circonstances, on ne peut guère douter que les réponses de l'oracle ne fussent conformes aux préjugés religieux et aux vœux populaires.

Aux grandes solennités des jeux Pythiques, il existait un portique appelé *Lesché*, pour l'exposition des tableaux.

Thespies, saccagée par Alexandre, se releva de ses ruines par la foule qu'attirait dans ses murs la statue de l'Amour, de Praxitèle.

Pline disait que de toutes les extrémités de la terre on naviguait vers l'île de Gnide, pour admirer la *Vénus* du même artiste; et Nicomède offrit aux Gnidiens d'acquitter toutes leurs dettes en échange de cette Vénus. — Il fut refusé!

Démétrius Polyorcète, assiégeant Rhodes, aima mieux renoncer à l'attaque d'un faubourg de la ville, que de s'exposer à brûler le fameux *Jalyssus*, de Protogène. Ce tableau sauva Rhodes; et, pendant le siége, Protogène habitait tranquillement une petite maison située au milieu des lignes des assiégeants.

Socrate disait que les étrangers n'allaient en Macédoine que pour voir les ouvrages de *Zeuxis*, dans le palais du roi Archélaüs. Après la mort de l'artiste et du prince, ces ouvrages se vendirent à des prix exorbitants.

Parrhasius étalait un faste royal, portait une couronne d'or et un manteau de pourpre en public, sans que la jalousie des Athéniens s'en effarouchât.

A une époque où la quantité d'or et d'argent en circulation était moindre qu'actuellement, les sommes que l'antiquité donnait pour les productions de l'art étonneront les pourvoyeurs de la liste civile.

Les tableaux de *Pausias* garantirent les dettes de Sicyone, sa patrie. Un seul d'*Aristide*, de Thèbes, fut payé (100 mines) 9,000 fr.,

par Mnason, tyran d'Elatée; et Attale, roi de Pergame, paya (6,000 grands sesterces) 1,093,800 fr. un tableau du même artiste. Un tyran de Grèce fit faire à Asclépiodore les douze dieux, et lui paya 300 mines pour chaque figure; en sorte que le tableau entier coûta 325,000 fr.

Le Diadumène, statue de Polyclète, fut vendu 100 talents nobles, c'est-à-dire 540,000 fr.

L'orateur Hortensius acheta (150,000 petits sesterces) 10,935 fr. un tableau de Cydias.

Le Trait qu'Apelles dessina chez un de ses amis, pour y laisser la trace de sa visite, eut les honneurs extraordinaires d'une translation triomphale à Rome, dans le palais des Césars.

Oh! ce temps-là fut l'âge d'or des artistes! On les voit toujours sur le premier plan de la scène antique, et quelquefois revêtus de hautes fonctions; plusieurs commandèrent des armées, réglèrent les différends entre les nations, ou siégèrent dans leurs sénats. Ils distribuaient la gloire, et, dans des républiques où le peuple nommait à tous les emplois, on

conçoit l'ascendant qu'ils devaient exercer sur les premiers citoyens. Ils jouissaient, par leur fortune et leur position sociale, d'une complète indépendance; ils avaient souvent des sujets de commande à traiter; mais les temples des dieux, les autels domestiques, étaient toujours accessibles à leur génie, et ils pouvaient en toute liberté se laisser aller à de saintes inspirations. — Les artistes avaient à satisfaire aux besoins religieux de peuples à l'imagination ardente; si l'œuvre était grande, le pieux enthousiasme public leur accordait de magnifiques récompenses, et le nombre des dieux du polythéisme leur offrait un champ sans limite pour capter la dévotion individuelle.

Le christianisme renversa et les idoles et l'ordre d'idées qui les avait fait élever; et, bien qu'il s'entourât de pompes somptueuses lorsqu'il devint religion de l'État, son esprit était essentiellement opposé au culte des statues et des images. A diverses reprises, les iconoclastes les détruisirent dans les églises d'Orient; cette secte fut repoussée de Rome. Néan-

moins le catholicisme, dans sa marche, écrasa l'homme sous l'immensité de Dieu; les peuples, à genoux devant les reliquaires ou d'informes simulacres, invoquaient des saints, adoraient Jésus sur la croix, ou l'hostie dans l'ostensoir; la foi consacrait ces objets à leurs yeux, et les sens n'étaient pour rien dans la vénération qu'ils inspiraient. La chair était anathématisée, et dès le moment où l'unité de Dieu, prêchée par le Christ, eut généralement prévalu, l'art éleva des temples dont la sublime expression religieuse avait été inconnue au polythéisme.

Lorsque dans une cathédrale gothique on se trouve au milieu d'avenues de colonnes de toutes grosseurs, que les regards s'égarent parmi ces milliers de voûtes en ogive, à divers degrés d'élévation; que çà et là rayonnent des jets de lumière que semblent colorer des feuillages d'arbres; que l'âme, absorbée dans le sentiment de l'infini, oublie le corps qu'elle conduit, quel effet pourrait produire sur nous l'Apollon du Belvéder, ou la Vénus de Médicis? On se sent si petit dans des temples si

grands, que les formes humaines y perdent la puissance d'émouvoir.

L'art résume tous les progrès intellectuels ; le fétichisme fut son berceau. Durant le polythéisme, il égala la nature et idéalisa la forme. Dans le moyen-âge, il se voila dans le mysticisme chrétien, en projeta les grandes ombres sur d'immenses populations barbares, excita, avec Pierre l'ermite et saint Bernard, l'enthousiasme des croisades, ou soumit les rois et les puissants de la terre aux macérations conventuelles, aux corrections pontificales.

Pendant le moyen-âge, le sacerdoce comprit en lui toute la puissance intellectuelle de l'époque; il dompta la force des Césars, et anéantit, dans sa croisade contre les Albigeois, les premiers efforts de la pensée européenne vers l'émancipation. Il fallait, pour conserver cet empire suprême, renfermer en soi tous les progrès : c'est ainsi que le pensèrent les Jules II, les Léon X. Mais il n'était pas donné au pontificat romain de remplir ce cadre; l'intelligence laïque dépassa l'intelligence sacerdotale, et celle-ci perdit sa domination.

Les débris des lettres grecques abordèrent en Italie lorsque l'imprimerie commençait à y être usitée, et de toutes parts on étudia l'antiquité; Rome favorisa le mouvement; le polythéisme n'était plus un rival, et elle en invoqua le génie au secours de sa puissance qui déclinait. Les miraculeuses découvertes, les génies prodigieux, les événements extraordinaires que nous voyons converger, pendant les xv^e^ et xvi^e^ siècles, vers le grand but providentiel de la rénovation intellectuelle, forment un ensemble de causes d'une divine harmonie. C'est en contemplation de toutes ces grandes choses que nous nous écrions avec l'islamite et l'orateur chrétien : *Dieu seul est grand!*

Christophe Colomb et Vasco de Gama, le Dante et le Tasse, Cervantes et le Camoëns, Montaigne et Bacon, et, par-dessus tout, les chefs de sectes, donnèrent une telle impulsion à l'intelligence, que l'ignorance pesait aux peuples, et que sur toute l'Europe s'ouvrirent de nombreuses écoles.

On lisait la Bible et les poètes de l'antiquité,

les Pères de l'église et les philosophes de la Grèce et de Rome païennes ; les Michel-Ange, les Léonard de Vinci, les Raphaël, les Titien, et généralement tous les grands peintres et statuaires qui apparurent à cette époque, furent accueillis avec enthousiasme. Mais quelque belle que fût la position de l'artiste à la renaissance, elle ne peut se comparer à cette haute indépendance, à cette vénération publique dont il jouissait chez les anciens.

Les œuvres de l'art n'étaient pas soumises aux suffrages du peuple, et ce n'était point des milliers de citoyens qui décernaient le prix à l'artiste. Les populations n'accouraient pas non plus de pays éloignés pour admirer ses chefs-d'œuvre et se prosterner devant ses statues, comme au temps du Jupiter Olympien. Les plus grands artistes se trouvèrent heureux d'être aux gages des papes, des cardinaux ou des couvents ; ils travaillèrent à l'ornement des églises et des monastères, ou à l'embellissement des palais ; mais ni les Michel-Ange, ni les Raphaël, ni les Titien, ni les Corrège, ne pouvaient avoir, aux yeux

des peuples, ce caractère sacré qu'avaient eu les Phidias et les Praxitèle. Leurs compositions étaient bien inspirées de Dieu, mais les sens grossiers de la foule n'en saisissaient pas l'inspiration; tandis que les Phidias et les Praxitèle faisaient apparaître les dieux eux-mêmes. La pensée chrétienne ajouta à la beauté des formes antiques, l'expression sublime des émotions de l'âme, de ses souffrances, de ses joies et de ses espérances; elle éleva l'art du peintre et du statuaire au niveau des chants du prophète et du psalmiste, donna à leurs personnages la majesté patriarcale, à leurs récits la suave simplicité des Évangiles. Que l'on compare la *Cène* des Léonard de Vinci ou du Titien, la *Sainte Famille* ou la *Transfiguration*, aux belles fresques de l'antiquité; la *Vierge allaitant l'Enfant Jésus*, la *Madeleine en pleurs*, à la *Vénus sortant des ondes*, resplendissante de fraîcheur et de volupté, et l'on reconnaîtra, entre ces diverses productions de l'art, toute la distance qui sépare les émotions de l'âme des sensations corporelles. Les découvertes modernes

sont aussi venues agrandir l'art de tous les progrès qu'elles firent faire à la pensée; mais si l'art antique a été surpassé le christianisme en spiritualisant le culte, et l'imprimerie en donnant un immense retentissement à la pensée, ont anéanti l'influence de l'artiste.

L'impulsion intellectuelle donnée par Jules II fut accélérée encore par son illustre successeur. Léon X sentait la nécessité, pour le sacerdoce, de guider la marche de l'intelligence et d'en devancer les progrès ; et s'il déviait de l'esprit du christianisme en décorant les églises de peintures et de statues, c'est que la foi chancelait. Son amour pour l'art épuisa le trésor pontifical. La vente des indulgences, à laquelle il eut recours pour le remplir, provoqua la réforme de Luther; et les déclamations barbares du moins l'emportèrent sur l'élégance attique et l'esprit éclairé de Léon X; il mourut sans avoir pu ni achever Saint-Pierre, ni subjuguer le protestantisme, qui définitivement brisa en Europe l'unité catholique, comme si, après avoir renversé la force brutale par l'empire des

croyances religieuses, les pontifes de Rome eussent été destinés à démontrer à leur tour l'impuissance du dogme pour arrêter la marche de la pensée.

Nous pouvons juger, par l'influence qu'exerce encore sur nous l'étude de l'antiquité, de celle qu'elle dut avoir au XVIe siècle. Raphaël peignit l'école d'Athènes; les sibylles prirent place à côté des prophètes dans la chapelle Sixtine, et au tombeau de Jules II. Les chasses de Diane, les processions des bacchantes décorèrent les couvents; les anciens dieux de Rome habitèrent les palais des cardinaux; enfin, après douze cents ans de proscription, le polythéisme en entier fut exhumé, et le passé se renoua à l'avenir.

Dans les constructions nouvelles, les églises adoptèrent la régularité de l'architecture grecque, et quelle que fût la grandeur de la basilique, le prolongement symétrique des lignes, l'ensemble des proportions, permirent toujours aux regards d'en embrasser l'étendue. La mythologie devint la base du langage allégorique; les attributs de ses dieux ornèrent

souvent les temples chrétiens, et les mânes de Julien et de Constantin durent être heureux de l'union harmonique de leurs idées.

Pendant près de deux siècles que se prolonge en Europe cette brillante période de Michel-Ange au Poussin, du Titien à Rubens, du Corrége à Van-Dyck, de Raphaël à Velasquez, les rois, les papes, se disputent et l'artiste et les productions de son pinceau. Michel-Ange, Raphaël, le Guide, reçoivent pendant leur vie des honneurs jusqu'alors accordés seulement aux puissants de la terre; et la pompe de leurs funérailles, la magnificence de leurs tombeaux, ne sont pas surpassées par celles des souverains. Charles-Quint traite le Titien en égal, Rubens devient ambassadeur chargé d'importantes négociations, Van-Dyck jouit de la faveur de Charles I[er], et les Léonard de Vinci et les Primatice terminent leur carrière au château de Fontainebleau.

Cependant ces hautes faveurs de la fortune ne furent pour les artistes que des exceptions; la plupart menèrent une vie misérable. C'est aussi avec une profonde mélancolie qu'au

milieu de toutes ces gloires resplendissantes, on aperçoit le sort déplorable des êtres les plus nobles que Dieu ait inspirés pour l'instruction de l'humanité, des le Tasse, des Cervantes, des Camoëns, des Milton, des Corrège, des Murillo, des Dominiquin, et de cette multitude d'artistes de tout genre qui, pour accomplir leur mission, eurent à lutter contre la faim.

L'Europe était beaucoup moins riche qu'aujourd'hui ; le goût pour les productions des arts n'y pouvait être aussi répandu, et l'art ne faisait, en aucun pays, partie intégrante du gouverement et de la religion, comme chez les nations de l'antiquité. L'expression proverbiale, *gueux comme un peintre*, indique assez le sort que nos pères faisaient aux artistes. En effet, lorsque les peintres n'étaient pas soutenus par les princes ou les couvents, ils mouraient de faim. Les corporations municipales n'avaient pas plus le sentiment des arts que le reste des citoyens ; il s'en fallait même de beaucoup que la foule des rois et des princes dont l'Europe était alors couverte fussent, à cet égard, au-dessus des peuples qui

les avaient pour maîtres. Les moines (le plus grand nombre) ne voyaient dans les tableaux que des superfluités, et n'en eussent pas acquis si, comme le clergé séculier, chacun d'eux eût été libre et avait eu sa part dans l'usage des richesses du couvent. Les reliques miraculeuses leur suffisaient, et, encore aujourd'hui, les moines de Naples ne changeraient pas le *sang de saint Janvier* contre la *Transfiguration*.

DE L'ART

depuis la renaissance.

Dans un précédent article, nous avons jeté un coup d'œil sur les premiers essais de l'art, sur son importance chez les nations de l'antiquité, et sur l'essor qu'il prit à l'époque de la Renaissance.

L'homme primitif trace grossièrement l'image des choses dont il veut donner l'idée, et réfléchit par des sons les impressions qu'il en a ressenties : la langue graphique se développe ainsi parallèlement à la langue parlée.

Champollion a reconnu que les hiéroglyphes offraient le trait linéaire ou la peinture

des objets, et le plus souvent n'en présentaient, dans un signe ressemblant à ce trait, que l'expression abrégée; que les corps célestes, l'être humain des deux sexes, de tout âge, dans toutes les positions et les diverses parties de son corps; que les animaux de toute espèce, une multitude de végétaux, ou seulement les fleurs et les fruits, étaient représentés par ces signes, de même que les instruments, les produits des arts, et les figures géométriques; et qu'enfin, le corps humain uni aux têtes de divers animaux, des corps d'animaux à tête humaine, des vases montés sur des jambes d'homme, faisaient encore partie de ces signes.

Il a démontré qu'ils étaient employés, 1° pour désigner la chose dont ils rappelaient l'image, 2° comme trope, 3° comme symbole; qu'en outre on s'en servait pour composer des mots, en leur donnant pour valeur syllabique le nom de l'objet qu'ils représentaient, ou partie de ce nom, et que ce dernier usage des signes hiéroglyphiques fit naître l'écriture alphabétique. Champollion fait observer à ce

sujet que les noms des lettres de l'alphabet cophte commencent tous par la lettre elle-même.

Les hiéroglyphes ne furent pas particuliers aux Égyptiens; on en retrouve de nombreuses traces dans l'écriture chinoise; ils étaient usités aussi par les Péruviens et les habitants des îles Canaries L'influence du climat modifie l'instinct de l'homme, mais sans le changer essentiellement, et en tous lieux, sous des apparences diverses, cet instinct se montre identique. Les hiéroglyphes des peuples primitifs varient par les mêmes causes que leurs langues, mais ils constatent que les hommes procédèrent d'une manière uniforme; qu'avant l'invention des alphabets ils *peignirent* les choses; les rappelèrent parfois par une de leurs parties, comme un *vaisseau* par une *voile;* en désignèrent les qualités par comparaison, la *douceur* par le *miel,* la *ruse* par le *renard,* le *courage* par le *lion,* la *blancheur* par la *neige* ou le *coton,* etc.; qu'enfin tous les peuples adoptèrent certains objets comme symboles ou signes d'autres objets, par des

rapports de conformité entre eux, et rappelèrent des souvenirs par la représentation des choses auxquelles ces souvenirs s'étaient attachés.

La peinture commença donc à se montrer avec notre intelligence, et ainsi que la langue et les autres moyens de manifester la pensée, les progrès de la peinture furent toujours parallèles à ceux de la pensée elle-même.

Nous avons indiqué l'importance qu'eurent la peinture et la sculpture, chez les nations de l'antiquité, par la non-existence de l'imprimerie. L'invention de l'écriture alphabétique ne fit pas perdre l'usage de l'hiéroglyphique; les prêtres y cachèrent leurs sciences; ensuite, les images des choses ayant longtemps servi à exprimer des qualités, des sentiments et des pensées, ces qualités, ces sentiments et ces pensées se trouvaient en quelque sorte identifiés avec les choses elles-mêmes; les langues d'Orient en avaient conservé de nombreux tropes, métaphores et allégories; et le peintre, le statuaire, l'architecte, y pouvaient

puiser un langage à la portée de l'intelligence de tous.

Pendant la durée du moyen-âge, le langage pittoresque que les Grecs et les Romains avaient consacré, s'oublia presque totalement; un autre alors se développa. L'architecture, la sculpture, n'imitèrent plus la tige gracieuse du palmier, ne s'ornèrent plus de la feuille d'acanthe, et c'est dans les forêts druidiques qu'elles trouvèrent l'expression de la pensée chrétienne. Le sapin du Nord fut pris pour modèle des colonnes; ses branches formèrent les arêtes des voûtes; l'écureuil, le daim, le coq de bruyère, le corbeau, ornèrent, avec les guirlandes de chêne, les feuilles de vigne, de gui et de lierre, les plinthes, les chapiteaux, les frises et les corniches. Le nouveau langage pittoresque se forma comme les dialectes parlés, par des mélanges à quantités diverses, d'images et d'expressions grecques, latines et celtes. Les feuilles de houx s'unirent à celles du laurier, les animaux des Alpes à ceux de l'Atlas, la hache du Gaulois à l'épée romaine, et la blouse à la toge. L'écriture héraldique

fut généralement usitée : les chefs et les soldats se désignèrent par les images gravées sur leurs boucliers ; les nobles et les affranchis signaient leurs actes du signe symbolique qu'ils avaient adopté, et l'identité de nom était souvent la seule ressemblance qu'ils eussent avec les objets représentés par ce signe. Si peu de personnes savaient lire à cette époque, que pas un marchand n'indiquait autrement que par des images les choses dont il trafiquait ; pas un artisan non plus qui ne fît connaître son métier par un de ses outils. Les villes, les provinces et les nations, les corporations civiles et religieuses eurent toutes leurs armoiries, qui faisaient allusion, soit à leur ancienneté, soit au principal but de l'agrégation, ou à quelque fait dont elles tiraient vanité. Les signes héraldiques s'accrurent par les rapports avec l'Orient, qu'amenèrent les croisades ; mais ces guerres ne firent pas naître cette écriture ; la nécessité l'avait imposée. A la Renaissance, le grec et le latin intervinrent à plus fortes doses encore dans le monde celtique ; les artistes s'inspirèrent de l'antiquité, et

aux paraboles et aux emblèmes chrétiens, aux écussons et aux enseignes gothiques, ils ajoutèrent toutes les allégories et les symboles du polythéisme.

A partir de la Renaissance, l'intelligence marche à pas de géant; ses progrès suivent une proportion géométrique. L'Europe, qui l'avait toujours emporté sur l'Orient avant l'apparition de l'islamisme, reprend, à Lépante, une supériorité depuis si longtemps perdue. La science nouvelle se montre plus puissante que le fanatisme des croisades, que l'enthousiasme religieux du musulman; et l'espace qui nous sépare de l'ère de notre civilisation est jalonné par des hommes que Dieu a faits grands par les révélations qu'ils ont faites à leurs semblables.

A cette époque, les peuples se battaient pour ou contre le catholicisme de Rome; les êtres penseurs n'y croyaient déjà plus, et les sommités sociales, usant des croyances religieuses comme d'instruments, se disputaient le pouvoir.

On était las des querelles scolastiques : l'es-

prit d'examen régnait partout, et, graduellement, les philosophies de Montaigne et de Bacon triomphaient de la bigote superstition et du fanatisme ergoteur qu'avait développé la réformation. Le doute vibrait au milieu du concile de Trente comme dans la tête de Rabelais; Shakspeare le manifestait constamment sur la scène, tandis que Montaigne le prenait pour but du raisonnement. Les rois et les grands étaient impies; les masses, agitées par la réforme ou le catholicisme romain, s'entre-déchiraient; les poètes seuls étaient vraiment *chrétiens*. Ils peignaient les vérités de l'ame sous le voile des mythes religieux, et les embellissaient, ou excitaient l'émotion par des prestiges empruntés au polythéisme, à la légende miraculeuse ou à l'imagination des conteurs arabes, et, entourés de discordes, ils vivaient dans l'avenir.

L'Arioste et le Tasse chantaient des mœurs qui venaient de disparaître, une religion qui s'évanouissait dans les convulsions. Leur imagination s'était colorée autant dans l'antiquité que dans les chroniques du moyen-âge : l'*Or-*

lando furioso et la *Gerusalemme liberata* plurent aux Italiens du seizième siècle, comme *l'Énéide* au règne d'Auguste, par le contraste des croyances merveilleuses, des passions grandioses d'une époque héroïque, avec le scepticisme, les basses intrigues et l'égoïsme du temps. Dans les deux immortelles incarnations produites par Cervantes, tout le monde vit aussi en présence les deux civilisations : celle du moyen-âge, que le héros de la Manche défendait avec sa lance, comme Philippe II avec les bûchers de l'inquisition, et l'empire de l'expérience préconisé à la fois par Sancho et par Bacon.

On peut reconnaître dans les productions sucessives de l'art la portée toujours plus grande de l'intelligence. Le mérite de l'artiste est bien déterminé par son imagination et son habileté pratique; mais, plus qu'il ne s'en doute, il est influencé par la pensée dominante de son siècle. La conception de l'œuvre tient à l'époque, le faire à l'individu. Aux XIII^{e}, XIV^{e}, et pendant la plus grande partie du XV^{e} siècle, nous voyons les miracles du

catholicisme romain matérialisés par le peintre : on croirait voir des peintures de pagodes ; c'est la suite du culte des reliques, les derniers restes de l'idolâtrie. Arrivé à Léonard de Vinci, à Raphaël, à Solari, le merveilleux chrétien se spiritualise de plus en plus. Les apôtres et les anges, la Vierge et le Christ ont réellement *posé* devant ces grands peintres. Oh! certes, ils les ont vus dans leurs poétiques visions. Dieu leur révélait l'expression du Christ et de la pensée chrétienne, alors que Michel-Ange, fouillant les ruines, en exhumait la forme antique. Si nous comparons les anges et les saints des Cimabué, des Buffamalco, des Bartolo, des Gaddo Gaddi, avec ceux des Léonard de Vinci, des Raphaël, des Solari, nous reconnaîtrons la même distance qu'entre les légendes des moines et les paroles des disciples du Christ.

La pensée de l'auteur se laisse pénétrer dans ses œuvres : ou cette pensée est restée immuable, ou elle a marché avec le temps, ou, devançant les progrès accomplis, elle a indiqué la route que l'humanité allait par-

courir. Ceci a lieu à toutes les époques, dans toutes les manifestations de l'art. L'auteur stationnaire obtient une célébrité éphémère de l'opinion qui résiste; mais comme on n'a rien de nouveau à apprendre de lui, il tombe bientôt dans un profond oubli : les galeries et bibliothèques publiques conservent seules les traces de son existence; tandis que les productions qui se sont développées sous l'influence de l'esprit du siècle excitent constamment l'intérêt parce qu'elles présentent le passé, le présent, l'avenir, considérés du nouveau point de vue. Et quant aux œuvres des êtres d'élite, elles sont des sources d'où découle un enseignement dont nous ne pouvons mesurer la durée, tant la pensée de ces grands missionnaires se prolonge dans l'infini.

Les poètes-peintres de la Renaissance allaient s'inspirer au plataniste d'Athènes, sous les ombrages de l'Académie, au forum de Rome antique et à la cour de ses empereurs. Cependant leurs âmes réfléchissaient l'esprit de Dieu, et pleins de confiance dans le Créa-

teur ils voyaient dans le Christ l'incarnation de la charité universelle.

Ce fut la peinture, ce premier instrument du progrès intellectuel des sociétés, qui sembla présider à cette grande rénovation. L'imprimerie ne prit de l'influence que très lentement. Pour qu'elle arrivât à l'ascendant qu'elle exerce aujourd'hui sur quelques fractions de l'espèce humaine, il a fallu non-seulement que les peuples apprissent à lire, mais encore qu'ils acquissent de l'aisance pour avoir le temps de lire, et des droits politiques pour s'intéresser à la marche des affaires générales. La découverte de l'imprimerie date de quatre siècles, et néanmoins les cinq sixièmes des hommes ne peuvent encore faire imprimer leurs pensées sans autorisation.

La peinture et la sculpture, appelant l'attention sur le passé et offrant à la curiosité les scènes dramatiques de la vie, excitaient à lire les auteurs de la savante antiquité, les romanciers, les poètes; et alors, de grands écrivains vivaient, contemporains des grands peintres et statuaires.

La peinture et la statuaire n'étaient plus, pour la gloire des grands hommes et la religion des peuples, des conditions d'existence, comme sous les républiques anciennes ; néanmoins, dans le temps de crise où l'on se trouvait, les rois et les pontifes honorèrent ces deux nouvelles puissances et en implorèrent les faveurs.

Si, depuis la Renaissance, nous suivons l'extension et le progrès de ces deux branches de l'art, nous reconnaîtrons que l'étude agrandie de l'antiquité et de la nature en a été la conséquence immédiate, et qu'à cette étude la propagation en Europe de l'esprit de liberté doit son origine. Il nous sera démontré aussi que la peinture et la sculpture n'ont point prolongé d'un jour les croyances superstitieuses de l'église de Rome ; qu'elles n'ont accru la popularité des souverains et des chefs des peuples, assuré leur gloire à venir, que lorsqu'ils se sont placés à la tête des idées nouvelles. Les pinceaux de Lucas de Cranach et du Giorgion n'eussent pas donné l'immortalité aux traits de Luther et

de Pic de la Mirandole, si ces grands réformateurs n'avaient gravé leurs actes dans la mémoire des peuples. Quel serait le mérite du Titien, si on ne pouvait citer de lui que les portraits de Charles-Quint et de l'infâme Philippe II?

A mesure que la pensée écrite est comprise par un plus grand nombre, sa manifestation par la peinture et la sculpture s'étend aussi, parce que les facultés dont Dieu nous a doués, pour exprimer ce que nous sentons et concevons, se limitent par l'isolement et se complètent par l'union. Les *illustrations* deviennent nécessaires à l'intelligence de nos livres, autant que les décors à l'illusion de nos théâtres, les tableaux à l'enseignement de nos églises; de même que les drames et les sermons, si bien écrits qu'ils soient, ne produisent tout leur effet que par la voix et le geste de l'acteur ou du prédicateur.

Lorsque, par la propagation de la lecture, les connaissances historiques et religieuses viennent impressionner les ouvriers des villes, les habitants des campagnes, on les voit pres-

que toujours orner leurs greniers, leurs chaumières, des portraits des personnages ou de la représentation des événements qui ont le plus captivé leur attention. Alors cette langue pittoresque, composée d'emblèmes et de symboles, d'allusions et d'allégories, devient familière à toutes les intelligences; on en veut retrouver les expressions sur les meubles et les vêtements; elle se substitue, dans les enseignes, à la langue écrite, s'associe aux annonces, remplace l'épigraphe ou l'accompagne d'une vignette; enfin elle est partout où l'on peut s'en servir sans inconvénient, parce que les hommes, qui n'aiment la précision que lorsqu'elle est indispensable, préfèrent toujours l'expression figurée à l'expression propre, le rêve de leur imagination au positif de leurs sens, et qu'il n'y a pas un signe de la langue pittoresque qui ne soit un trope ou une métaphore, une allusion, un symbole ou une allégorie.

C'est ainsi que nos facultés s'entr'aident et s'harmonisent pour rendre la pensée, qui est réfléchie tout à la fois par les couleurs,

les formes et les sons. Les vérités morales se traduisent en paraboles, et leur représentation scénique, en tableaux ou bas-reliefs, décore les temples et les palais. Les axiomes de la science empruntent aussi le langage des formes et des couleurs pour se rendre plus intelligibles et se propager. Enfin l'histoire se déroule dans toute sa variété par les monuments : l'architecte, le peintre, le statuaire, en poétisent les événements, en même temps que les chroniques en conservent les dates et que les écrivains en font le roman.

On peut se convaincre, par cette multitude innombrable de desseins, peintures, gravures et lithographies que chaque jour voit éclore, de l'extrême extension que prennent les arts du dessin, et de leur propriété de refléter les diverses modifications de la pensée à mesure qu'elles naissent, sans plus qu'une glace en fausser les reflets.

Nous contestons à l'artiste la possibilité de faire mentir ses pinceaux. Il peut, pour un salaire, placer des personnages sur la toile; mais le sujet que son intelligence n'adopte pas

ne recevra jamais de lui la vie dramatique, et il faudra des explications à son tableau pour que la parabole en soit intelligible. Les sujets religieux ne peuvent être traités qu'au point de vue d'une foi aveugle ou de l'allégorie; autrement ils ne présentent que des figures plus ou moins bien exécutées, mais qui ne disent rien au cœur, ni à l'esprit. Reconnaîtrait-on l'expression de la foi dans ces nouvelles éditions de miracles et de martyrs d'une religion qu'on supporte sans y croire, soit parce qu'on est las de lutter contre sa passion dominatrice, ou qu'on espère jouir encore du fracas de sa chute? Ah! combien ont plus de vie les pages tracées en présence de l'événement! comme leur spontanéité est belle, même dans leur désordre!

Certains amateurs ne voient dans un tableau que l'exécution, et ne veulent pas reconnaître une pensée qui tient à l'artiste, à son époque, à son pays, comme s'il était possible qu'il en fût autrement, et que les œuvres de l'homme ne portassent pas l'empreinte de son individualité, et lui-même celle de son temps et

du milieu dans lequel il vit. Ils accusent d'anachronisme des peintres qui placent dans leurs compositions le Christ ou la Vierge avec des personnages qui vécurent plusieurs siècles après, et ils ne paraissent point soupçonner que les dieux de la foule n'étaient pour ces artistes que des personnages allégoriques. Il est cependant facile de distinguer dans les tableaux religieux l'artiste qui plane au-dessus des croyances romaines, de celui qui en subit le joug. Si, à une époque où le doute s'introduisait dans les écoles, ils ne voient pas le scepticisme se déceler dans les œuvres de Michel-Ange, la confiance en Dieu, la charité se manifester dans Raphaël et Léonard de Vinci; s'ils ne découvrent pas la haute philosophie de Paul Véronèse, et la complète indifférence religieuse du Guido ou de l'Albane, oh! alors, que ces amateurs portent des jugements sur les armes des sauvages, sur la forme des tables et chaises de nos pères, ou autres antiquités de pareille importance, mais qu'ils s'abstiennent de parler des beaux-arts.

Si l'on examine les œuvres de l'art depuis la Renaissance jusqu'à l'époque présente, on y reconnaîtra assez généralement les traces de l'antiquité. Les livres de la Grèce et de Rome forment toujours la base de l'instruction collégiale. Les statues, les peintures et les ruines des deux civilisations n'ont cessé de ravir notre admiration, et sont encore l'objet de nos études : à peine si nous osons marcher seuls : les pédagogues nous ont dressés à n'admettre aucune des idées qui naissent dans nos âmes, sans l'avoir au préalable comparée avec celle des Grecs et des Romains, pour en apprécier le plus ou le moins de justesse. Les êtres forts secouent le joug; mais ils n'ont pu éviter de le porter.

La pensée nous vient de Dieu ou des autres hommes, et la forme par laquelle nous l'exprimons est empruntée à la nature elle-même ou à ses imitations. Nous reproduisons la forme selon l'aptitude de nos organes, nous l'animons selon le degré de sensibilité, et sa vie résulte de son harmonie avec la pensée.

C'est une recherche vaine d'examiner quel

est la nation qui prime les autres dans la manifestation de la pensée; les bardes, sur les monts glacés, entendirent la voix de Dieu; elle retentit dans la forêt du nord comme au milieu des bosquets d'orangers et de jasmins, et les poètes la traduisirent dans la langue des peuples. L'impulsion, partie de l'Italie, se propagea rapidement dans le reste de l'Europe; les autres nations atteignirent bientôt le pays d'où jusqu'alors l'instruction leur était venue, et l'Italie ne fut plus visitée que pour ses souvenirs et ses ruines.

Les artistes se sont formés exclusivement sur la nature ou sur l'antique; plus souvent par l'étude des deux, et celle des chefs-d'œuvre modernes. Ils sont imitateurs ou inspirés; ils ont plus ou moins d'intelligence des choses divines et de ce monde; plus ou moins de facultés de rendre leurs sentiments et leurs inspirations. C'est d'après ces considérations que se basent nos jugements sur les productions de l'esprit humain; et c'est aussi de ce point de vue que nous jetterons un coup d'œil rapide sur la marche progressive de la pein-

ture depuis Michel-Ange jusqu'à David, Géricauld et Léopold Robert; depuis Léonard de Vinci et Raphaël jusqu'aux Delacroix, aux Sheffer, aux Ziégler, etc., etc.

A l'époque de la Renaissance, l'admiration fut si prodigieuse, à l'aspect de cette civilisation qui, après mille ans et plus, sortait de son tombeau; ses ombres antiques étaient si grandes, les ruines qu'elles habitaient si majestueuses; leur langage avait tant d'élévation et de fierté, leurs vertus et leurs vices tant de grandiose; les rejetons du moyen-âge qui se mouvaient sur la scène étaient si petits auprès de ces géants, qu'un invincible dédain pour le monde au milieu duquel ils vivaient entra dans l'âme du poète et de l'artiste. Ils virent dans la Vénus, l'Apollon, l'Antinoüs, l'Hercule, de si parfaits modèles de beauté et de force, et dans les temples, les palais, les arcs de triomphe que leur longue conservation semblait destiner à l'enseignement des proportions si colossales, qu'ils durent croire au déclin de l'humanité.

Michel-Ange peignait avec Léonard de

Vinci la salle du conseil à Florence, quand se découvrit dans toute son étendue la différence de leurs principes sur l'art. Léonard était amant passionné de la nature, et voyait partout en elle des manifestations de Dieu, tandis que Michel-Ange, enthousiaste de l'antique, était surtout le peintre de la forme, et ne voyait de beauté que dans des proportions colossales, de grandeur que dans la force musculaire, de volupté que dans les joies sensuelles. Qui ne croirait, à la vue de son *Jugement dernier*, qu'Hercule ou Milon de Crotone n'ait posé continuellement devant lui? Il peignit aussi sur la voûte de la chapelle Sixtine neuf sujets pris dans l'Ancien Testament; et on y voit les prophètes et les sibylles dans des attitudes très hardies. La *Léda*, qu'il avait peinte pour Fontainebleau, scandalisa par son cynisme la cour de François Ier. Elle fut brûlée *par respect pour les dames*. Si Michel-Ange avait eu la pensée de Dieu dans l'âme, il aurait donné au *nu* de la pudeur, et en eût mis l'expression jusque dans les embrassements de l'amour. Mais les croyances et les mœurs de ses

contemporains semblent avoir été sans action sur cet homme extraordinaire. Il était l'incarnation du génie antique qui présidait à la grande renaissance de la société. Ses statues paraissaient sortir du ciseau de Phidias ou de Praxitèle; ses fresques étaient prises pour des peintures du Parthénon, et cette coupole de Saint-Pierre, que l'air semble supporter comme une féerie, étonnait tous les yeux.

Avant Léonard de Vinci et Raphaël, on voit les ombres immobiles des statues fixées sur la toile du peintre, quand la piété n'y a pas copié la madone ou le fétiche de l'ancienne cathédrale. Ces deux grands artistes animaient leurs personnages des émotions de leur cœur et des reflets de leur âme. Que de foi dans le saint Jean-Baptiste qui montre le ciel, et que de mouvement dans la peinture de la Cène! quelle variété d'expression! Son effet l'emporte sur l'Évangile autant que le drame sur le récit. Quelles belles idéalisations que les anges de Raphaël, et comme l'harmonie divine vibre dans leurs regards! Ce grand peintre s'écarta de la manière du Pérugin pour suivre

les traces de Michel-Ange, et, rapportant tout aux belles proportions académiques, il corrigeait la nature sur l'antique; mais il avait trop de poésie, de sensibilité, de religion, pour persister dans cette voie.

Le choix entre la nature et l'antique partagea les écoles d'Italie en deux sectes qui eurent chacune de nombreuses subdivisions. La nature se montre belle par l'harmonie de ses rapports, et pour l'homme religieux qui l'observe toute beauté est relative; il ne la conçoit absolue que dans Dieu, tandis que l'imitateur de l'antique a des lignes arrêtées pour tout. De ces deux principes, il résulta que l'art moderne s'emparant de tout le savoir des anciens les dépassa en tout, et les deux routes convergèrent vers le progrès.

A l'étude de la nature Venise et Florence durent l'éclat de la couleur, le moelleux du pinceau, la suavité de l'expression, tandis que Rome emprunta à l'art antique la beauté de son dessin, la majesté de ses personnages, la richesse de ses ornements, la poésie de ses symboles et allégories. Le Corrège se forma par

l'étude seule de la nature, et Jules Romain n'étudia que l'antique. Les sujets religieux du premier ont de l'onction, de l'attendrissement, et il règne dans ceux empruntés au polythéisme une volupté enivrante; mais les modèles de ses personnages n'ont pas toujours été bien choisis, et ses formes sont parfois plutôt bizarres que belles. Jules Romain, plein de dignité, de noblesse, a beaucoup de mouvement; son dessin est correct, et l'expression s'harmonise avec l'action; néanmoins ses tableaux ont une sécheresse, une roideur, qui laissent sans émotion. On prendrait le triomphe de Titus et Vespasien pour une fresque exhumée des ruines de Pompéi et d'Herculanum.

Les anciens avaient toute l'admiration de Raphaël. Cependant ce grand peintre sentit tout ce que la foi chrétienne pouvait ajouter à leur mérite : les tableaux du Titien lui révélèrent les beautés du coloris qui leur avaient manqué; il égala Michel-Ange par la forme, Léonard de Vinci par l'expression, et se montra au niveau de la philosophie la plus avan-

cée de son temps. Dans sa courte existence, il eut trois manières successivement progressives ; la Vierge nommée *la Jardinière* est un exemple de la première ; *l'Incendie du Borgo*, de la seconde ; *la Sainte Famille*, qu'il peignit pour François I^er^, de la troisième ; et *la Transfiguration* est la plus belle expression de son génie.

Dans la *Dispute sur le Saint-Sacrement*, la question paraît insoluble pour les docteurs, les prélats et cardinaux ; indécise dans la pensée des prophètes qui entourent le Christ. L'impassibilité du Père éternel et le geste du Christ semblent réprouver la contestation, tandis que, pour concilier les disputants, l'Esprit saint rayonne sur l'hostie. Cette fresque est de l'époque où les réformés niaient la présence réelle. Dans *l'Ecole d'Athènes*, peinte postérieurement, on croit lire le doute sur les figures de tous ces philosophes, dont les bustes semblèrent sortir des ruines à point nommé pour poser devant Raphaël. Les personnages de ces deux vastes compositions sont à la recherche de la Vérité ; tandis que, sur *le Parnasse*, les

poètes révèlent leurs inspirations. Science, philosophie et poésie, ce grand homme réunit tout; il résuma les progrès accomplis jusqu'à lui.

Environ cinquante années s'écoulèrent de la mort de Raphaël au temps où vivait Paul Véronèse. On était à la fin du XVI^e siècle : le nord de l'Europe venait de conquérir la liberté religieuse, la Hollande s'insurgeait contre Philippe II, et la Ligue disputait le trône au grand Henri. Paul Véronèse comprit son époque et plana au-dessus d'elle, ainsi que Cervantes, Montaigne, Bacon, l'Hospital et tous ces génies divers qui apparurent en tous lieux dans ces jours d'émancipation intellectuelle.

Paul Véronèse ne fut pas inspiré à l'égal de Léonard de Vinci ou de Raphaël, ni enthousiaste de l'antique ainsi que Michel-Ange; sa touche n'est pas voluptueuse comme celle du Corrège, suave comme celle d'André del Sarto, ni son dessin aussi pur que celui de Jules Romain; mais il s'élève au-dessus de la lettre de l'Évangile et comprend la mission de Jésus.

Dans le tableau des *Noces de Cana*, il a

réuni en banquet, sous un magnifique portique, une multitude de personnages; les costumes les plus variés s'y rencontrent; on en voit de riches et brillants, à côté d'autres d'une extrême simplicité; des musiciens sont accourus et ont improvisé un concert de toutes sortes d'instruments; de nombreux valets s'empressent, et partout se montre la foule; on l'aperçoit sur les terrasses, aux fenêtres, mais l'espace manque et tous ne peuvent voir. Les plus puissants monarques de la terre sont assis à cette table : on y reconnaît Charles-Quint, Soliman II, François I[er], Marie, reine d'Angleterre, Éléonore d'Autriche, des princes nègres, et quantité de personnages qui paraissent appartenir à l'élite de la société, de tous les pays et de toutes les sectes. Quel irrésistible attrait peut donc faire oublier à tous ces convives et leurs rivalités politiques et leurs querelles religieuses?... Le premier miracle du Christ manifeste toute sa doctrine, et les nations représentées autour de l'envoyé de Dieu sont fascinées par la puissance magnétique de ses paroles. Un vin généreux a remplacé une

eau insipide, et l'union et l'amour ont banni la discorde et la haine. Cette immense composition exprime la haute philosophie de l'époque : c'est la traduction sur toile des discours de tolérance que l'Hospital tenait à une cour impie et dissolue.

Ce grand but unitaire du christianisme se retrouve dans les *Pélerins d'Emmaüs*. Paul Véronèse n'a pas, comme le Titien, fait de l'apparition du Christ après sa résurrection, une scène d'intimité : le peuple est accouru pour contempler les traits du Sauveur, le voir rompre le pain, et du point de vue emblématique d'où le peintre considère l'évènement, il semble l'agrandir encore. La résurrection du Christ est l'emblême de l'immortalité de sa doctrine défendue par les peuples.

Paul Véronèse dans aucun de ses tableaux ne se montre très préoccupé de la lettre de l'Évangile ; presque toujours il cherche à en faire pénétrer le sens allégorique par les beaux développements qu'il ajoute, et les personnages d'une époque subséquente qu'il fait apparaître.

Il y avait eu progrès dans la peinture depuis Raphaël, et l'instruction, quoique très rare encore, était plus généralement répandue. Tintoret, le fougueux et dramatique contemporain de Véronèse, ne cherche pas à pénétrer les mythes chrétiens, mais il ne montre pas plus que lui d'idolâtrie dans sa croyance.

Un demi-siècle plus tard arrive la brillante phase pittoresque où se font distinguer les Carrache, le Caravage, le Guide, Lanfranc, Alexandre Véronèse, l'Albane, le Dominiquin, le Guerchin, Piètre de Cortone, Salvator Rosa, etc., etc. Les compositions de ces maîtres laissent toutes apercevoir l'influence de l'antiquité, de sa philosophie et de son culte. Les dieux du paganisme interviennent sans cesse dans les peintures du drame de la vie : l'écrivain, le peintre et le statuaire présentaient alors en allégories ce que le sacerdoce dominateur imposait comme articles de foi. Ainsi qu'au temps du polythéisme, les artistes affectèrent divers symboles aux puissances du ciel et de l'enfer, aux saints et aux prophètes qu'ils idéalisèrent. La tige de lis devint le caducée

invariable de l'ange Gabriel; deux grosses clefs furent les attributs de saint Pierre; le chien était toujours le fidèle compagnon de saint Roch, comme le pourceau celui de saint Antoine. On personnifia aussi les abstractions, la justice, la force, la tempérance, de même que la foi, l'espérance et la charité entrèrent dans la hiérarchie céleste.

Avant de quitter l'Italie, arrêtons-nous un instant devant le Dominiquin.

L'antiquité prit de la nature de si belles empreintes, que, dans son admiration, l'artiste les copie souvent de préférence à la nature elle-même : mais celle-ci ne se révèle jamais en entier; elle a toujours pour celui qui l'étudie une multitude de beautés et d'harmonies non encore aperçues. Le Dominiquin, comme Léonard de Vinci, l'étudia spécialement dans l'expression des mille nuances de la pensée et du sentiment. Il méditait longtemps son sujet, et, pour chacune des parties, faisait, d'après nature, des études prodigieuses par le temps et le travail qu'elles exigeaient. Il était, dit-on, tellement préoccupé de son art, que si

dans les personnes il remarquait une expression ou un mouvement qu'il n'avait pas encore observé, il se hâtait de les dessiner. Il le sentait, pour être un grand artiste, il ne suffit pas d'avoir de la poésie dans la tête et de l'habileté dans la main, il faut encore observer sans cesse la nature, et l'étudier dans les émotions du cœur et les inspirations de l'ame. Le Dominiquin pensait que le peintre, comme l'auteur dramatique, doit s'identifier avec l'action qu'il représente. Le Poussin disait que, depuis Raphaël, le Dominiquin avait seul compris l'expression. Dans les tableaux de ce grand peintre, la pose du corps, les mouvements des bras et des jambes s'accordent toujours avec la physionomie, et expriment aussi la volonté et le sentiment. Cet artiste ne cherchait pas à pénétrer les mythes religieux : son tableau d'Adam et Ève est le récit en langage populaire d'une des belles allégories de l'Écriture sainte, et dans cette composition le croyant absorbe le poëte. Mais son David en extase, faisant vibrer sa harpe des chants que Dieu lui inspire, ravit d'admiration! Que de foi! quelle poé-

tique ivresse! — Dans le groupe d'Énée et Anchise, quelle belle démonstration de la force morale de l'homme! Dans cette scène, extraite d'une longue série de calamités, les figures, d'une simplicité sublime, sont dignes d'Homère.

Le Dominiquin a surpassé dans plusieurs parties de l'art tous les peintres qui l'ont précédé. La *Communion de saint Jérôme* l'emporte, dans l'opinion de plusieurs, sur la *Transfiguration*. Cependant le Dominiquin est inférieur à Raphaël et à Paul Véronèse par la portée de son intelligence : il ne résume pas tous les progrès de son temps, il n'agrandit pas l'horizon de la pensée. Il peut être considéré comme le dernier grand peintre qu'ait produit l'Italie; ce n'est pas que, depuis, ce pays n'ait donné naissance à de bons artistes, mais l'impulsion paraît d'ailleurs.

La catholique Espagne, qui avait terminé son moyen-âge par l'expulsion des Maures et l'établissement des auto-da-fé, offrait la peinture des vertus ascétiques sous les cou-

leurs d'une poésie sombre, dont ses artistes seuls ont été inspirés. Les écoles d'Allemagne se faisaient remarquer par la simplicité et la naïveté religieuse. Les Pays-Bas excellaient dans la représentation des scènes ordinaires de la vie, tandis qu'en France les écrivains et les peintres se plaçaient à un nouveau point de vue, expliquaient la croyance par le raisonnement, réglaient les convenances, et opéraient la fusion des usages, des formes et des pensées antiques, avec les mœurs, le culte et la tournure d'esprit des Celtes du dix-septième siècle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—

TOME PREMIER.

CHAP. I. Le Bal. 1
II. El Retiro. 17
III. Madame Bernard. 27
IV. Le Magnétisme.. 43
V. La onzième Lettre. 65
VI. Méphis. 81
VII. Histoire d'un Prolétaire. 103
i. Son enfance et son séjour en Angleterre. . . . . ib.
ii. Son retour en France. 151
iii. L'atelier de Girodet. 167
iv. La Conciergerie. 195
v. Les Ouvriers des ports. Le Maquignon. Le Maître d'armes 217
vi. Les Étudiants en médecine. Le Prêtre Xavier 237
vii. Une grande détermination 315
viii. La Contrebande 331

Erratum pour le second volume.

Du chapitre le Cachot allez à celui du Prêtre.

TOME SECOND.

Chap. I.	Un Dandy.	3
II.	Un Projet manqué.	25
III.	Histoire de Maréquita.	35
IV.	Suite de l'Histoire.	81
V.	La Femme dans l'avenir.	91
VI.	Les Tribulations du Riche.	105
VII.	Une Vision.	141
VIII.	Le Bonheur.	173
IX.	L'Intrigue.	185
X.	Un Mari.	201
XI.	La Condamnation.	215
XII.	Le Cachot.	223
XIII.	La Chaine des Forçats.	233
XIV.	Le Prêtre.	245
XV.	L'Anxiété.	253
XVI.	Trahison.	261
XVII.	La Douleur.	267
XVIII.	Le Spectre	273
XIX.	La Mort.	279
XX.	L'Espoir.	289
XXI.	Le Couvent hospitalier.	303
XXII.	La Presse.	315
Articles sur l'Art.		327